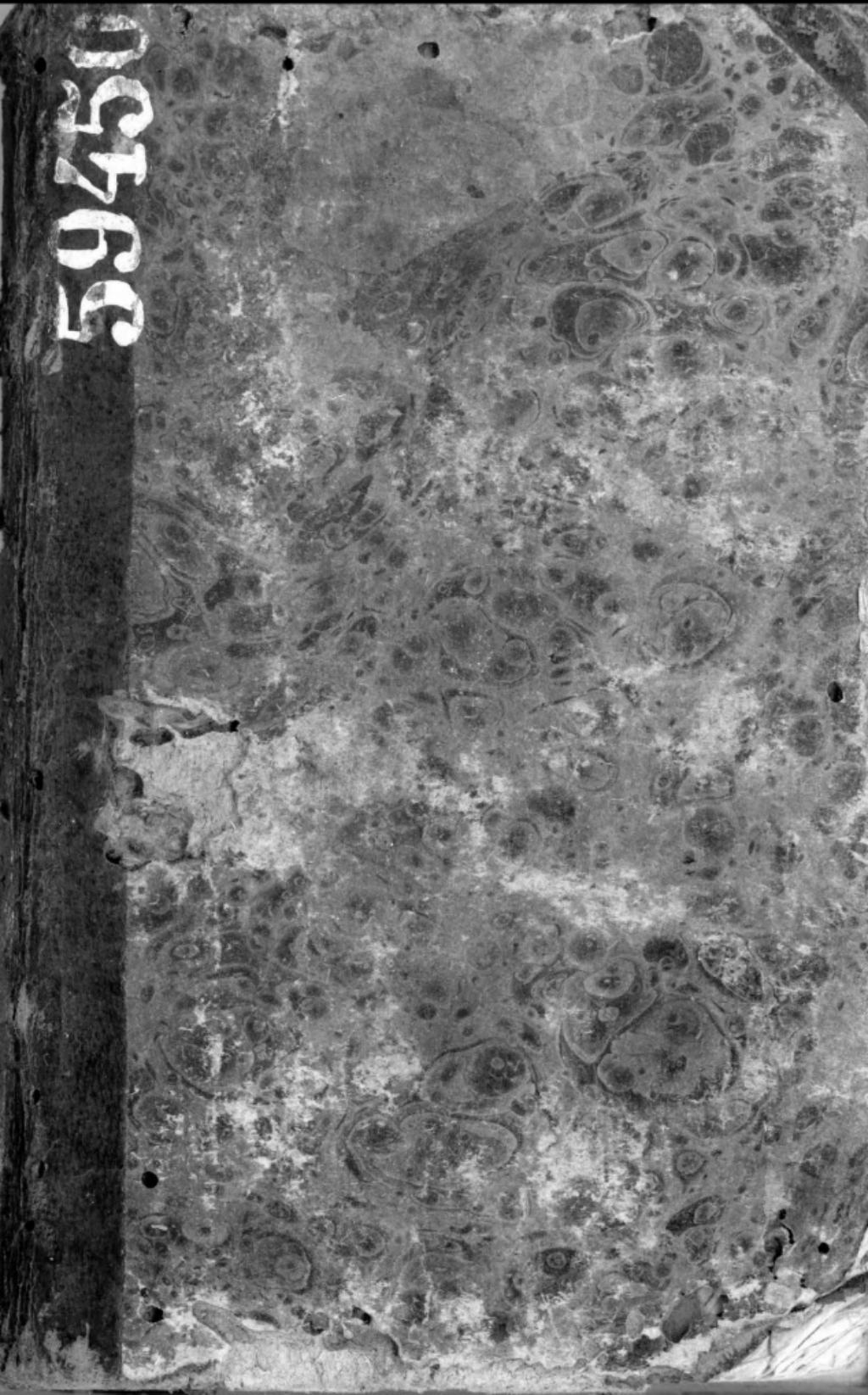


5945



Con Utr. Kt. No. 117.  
Kob. Np. Kt. No. 192, ap. 105.

28/1

Na 77

3113

# BIBLIOTHÉQUE

## HISTORIQUE,

A L'USAGE DES JEUNES GENS.

Państwowe Gimnazjum  
im. kr. ZIGMUNTA AUGUSTA  
w Białymostku

10  
BIBLIOTEKA GIMNAZJALNA

Minwent. 3634 22.10.17

Dzi. Branc



140.

# BIBLIOTHÉQUE

## HISTORIQUE,

A L'USAGE DES JEUNES GENS,

OU

PRÉCIS DES HISTOIRES GÉNÉRALES  
ET PARTICULIÈRES

DE TOUTES LES PEUPLES ANCIENS ET MODERNES,

EXTRAIT de différens auteurs, et traduit  
de diverses langues,

PAR M. BRETON,

Traducteur de la Biblioth. géograph. de Campe.

TOME I.

## HISTOIRE DE LA GRÈCE,

PAR W. MITFORD. TOME I.

PARIS,

F. SCHOELL, rue des Fossés S. G. l'Auxerrois, n. 29.  
L. HAUSMANN et D'HAUTEL, rue de la Harpe, n. 80.

1809.

56450

LIBRAIRIE DE LA MISSION



94 (38) 11 - 05" = 133.1

3113

don y sun





## PRÉFACE.

L'OUVRAGE que nous proposons au Public par souscription, n'a rien de commun, ni pour le plan, ni pour le but, avec la grande Histoire universelle, traduite de l'anglois, en 45 v. in-4°., et dont feu M. Anquetil a donné le Précis en 12 vol. in-12. Il n'a pas plus de rapport avec les Éléments d'Histoire ancienne et moderne de l'abbé Millot, et encore moins avec l'Essai sur les mœurs de Voltaire.

Ces sortes d'ouvrages sont sujets à deux inconvénients principaux. Ou l'on y suit une mé-

thode purement chronologique, et alors ils se réduisent à une sèche énumération de dates et de faits mutilés; ou bien le rédacteur parcourt successivement l'histoire de chaque peuple, et, dans ce cas, son ouvrage manque de liaison et d'ensemble.

On s'est proposé pour ce recueil un système tout différent. C'est celui qui a été suivi avec tant de succès pour la Bibliothèque géographique de Campe. Il consiste à prendre isolément, à réduire, à abréger les ouvrages les plus estimés qui ont été publiés en différens idiomes sur l'histoire générale ou particulière de chaque pays, à en donner une analyse assez resserrée.

pour n'offrir aucune superfluité, aucune digression fastidieuse, mais en même-temps assez étendue pour ne point exclure l'agrément et l'intérêt. On fera ainsi connoître l'histoire, sinon dans ses sources, ce qui seroit susceptible de beaucoup d'inconvénients, du moins dans ses modèles les plus parfaits, en conservant le style et la manière propres à chaque écrivain.

Tracer l'histoire générale d'après une suite d'écrivains étrangers, tel est notre premier objet.

L'histoire sacrée est si connue, elle entre si essentiellement dans l'éducation de la jeunesse, que nous devons supposer que nos

lecteurs en ont une connoissance au moins superficielle. Nous en devons dire à-peu-près autant de l'histoire des anciennes monarchies de l'Asie, de celle des Perses et de l'Egypte. Ces annales remontant à la plus haute antiquité, et se perdant au milieu des ténèbres et de la fable, sont susceptibles de peu d'intérêt. L'histoire ancienne ne devient vraiment importante qu'à l'époque où commence celle des Grecs et des Romains; on se contentera donc de donner une notice sur ces différens peuples, à l'époque où leur histoire vient se fondre comme épisode dans celle des Grecs ou des Romains.

Cinq ou six ouvrages en lan-

gues étrangères embrassent l'histoire de ces deux grandes nations, et la conduisent jusqu'au XV<sup>e</sup>. siècle.

L'Histoire de la Grèce, par W. Mitford, nous a paru la plus convenable au plan que nous nous proposons. Elle est très-détaillée, remplie d'érudition et d'une saine critique, et n'a pas encore été traduite en françois. Il sera facile d'en tirer plusieurs volumes très-agréables et très-instructifs, en nous aidant des corrections que M. Eichstaedt y a faites dans sa traduction allemande. Là où l'ouvrage anglois finit, nous le continuerons d'après l'histoire de Gillies et les historiens d'Alexandre-le-Grand.

Rien de plus obscur que les événemens qui suivent immédiatement la mort de ce conquérant jusqu'à l'époque où les trois royaumes de Syrie, d'Égypte et de Macédoine ont pris une certaine consistance. Ce chaos a été débrouillé par un auteur allemand, M. Mannert. Son ouvrage sera traduit dans un de nos volumes.

Après la mort d'Alexandre, l'histoire de la Grèce a encore une époque brillante, celle de la Ligue achéenne. Cette partie, jusqu'à la conquête du royaume de Macédoine et de la Grèce toute entière par les Romains, a été traitée par un anglois, M. Gast. Son ouvrage, dans le-

quel les intrigues des Romains et les fautes de leurs ennemis sont développées avec beaucoup d'art et de sagacité, est peu connu en France. C'est ici que les Romains entrent en scène. Il est bon d'apprendre à les connoître, avant de passer à leur histoire même. Pendant cette période, on peut abandonner l'Asie et l'Égypte, dont l'histoire va bientôt rentrer dans celle de Rome.

Tous les jeunes gens connoissent les premiers éléments de l'histoire romaine. Les commencemens de cette république sont enveloppés de fables. L'époque vraiment historique de Rome ancienne, ne commence qu'à la première guerre punique. Tout

ce qu'il a précédé ne mérite d'être rapporté qu'en forme d'introduction. C'est de cette manière large et philosophique que Ferguson l'a traitée. Dans cet auteur on apprend à connoître mieux que dans tout autre ouvrage, les troubles civils qui ont déchiré cette république, jusqu'au moment où elle eut un maître.

Gibbon commence où Ferguson finit. Nous nous proposons d'extraire l'ouvrage de cet auteur, pour compléter l'histoire générale du moyen âge. Il n'y a pas un événement intéressant qui n'y entre et n'y soit développé. L'invasion de l'empire romain par les barbares, les révolutions opérées par le mah-

métisme, les Croisades, la décadence des lettres et le commencement de leur renaissance, etc.

L'époque seule de la monarchie des Francs, et l'histoire des états qui en sont sortis, exigent qu'on s'en occupe plus particulièrement, on atteindra ce but en donnant une histoire de France, une d'Allemagne, et une des révolutions d'Italie, d'après Sismondi et Denina.

Après Gibbon, un autre écrivain anglois, Robertson, reprend le fil de l'histoire. L'introduction de sa vie de Charles-Quint, qui est une récapitulation de tout ce que l'histoire du moyen âge offre de plus important, doit être

un objet d'étude pour tout jeune homme qui a reçu une éducation distinguée. Nous la traduirons en entier, mais nous resserrerons dans des limites beaucoup plus étroites, l'histoire même du héros. C'est ainsi que nous donnerons la vie de Philippe II, par Watson. Ces deux ouvrages conduiront aux troubles de la ligue, au règne d'Henri IV, aux révoltes des Pays-Bas et d'Angleterre et aux affaires du Nord jusqu'au 17<sup>e</sup> siècle, époque trop rapprochée de nous, pour qu'il ne faille pas s'occuper de l'histoire de chaque état en particulier.

Cette seconde partie de notre recueil où nous retracerons l'histoire de toutes les nations de

l'Europe, celle de la découverte de l'Amérique et des établissements dans les deux Indes, ne sera pas la moins importante.

A peine existe-t-il des gens du monde qui possèdent passablement l'histoire de France. Ils ne connaissent guère mieux l'histoire d'Angleterre. Quant aux histoires d'Allemagne, de Portugal, d'Espagne, et des royaumes du Nord, on peut dire qu'elles sont presque généralement ignorées.

Cela vient plutôt de l'exubérance que de la stérilité des sources où l'on pourroit en puiser des notions. Cela vient aussi de ce que la plupart de ces his-

toires sont trop volumineuses; que presque toutes s'arrêtent à une époque déjà éloignée, et ne sont pas continuées jusqu'à nos jours.

Notre voeu est de remplir cette lacune dans l'éducation de la jeunesse. Nous serons abondans et variés sans être prolixes et diffus. Nous ne nous bornerons pas à une simple énonciation de faits; le gouvernement, la législation, la politique, la religion, la morale, les progrès des langues, de la littérature, des sciences, arts et métiers, le commerce, l'industrie, la navigation, enfin tout ce qui a rapport aux mœurs et aux coutumes, seront l'objet de nos recherches.

Nous ne négligerons pas cependant l'ordre si nécessaire dans tout ce qui a rapport à l'histoire. Au moyen de tableaux chronologiques dans lesquels on réunira le synchronisme à la manière ethnographique, on mettra de la liaison dans toutes les parties; on rapportera à leur place les événemens qu'on n'aura pas trouvé occasion de faire entrer dans le récit.

Enfin, on consacrera un petit nombre de volumes à la biographie, à l'histoire de personnages célèbres qui ont influé sur leur siècle et sur le sort des générations futures. Ces biographies seront très - courtes. Plusieurs



seront réunies dans un même tome.

Notre collection aura par conséquent l'avantage d'offrir à la fois un cours complet d'histoire générale, d'histoire particulière et de biographie.

# HISTOIRE

## DE LA GRÈCE,

PAR W. MITFORD.

### CHAPITRE PREMIER.

*De la Grèce depuis les traditions les plus anciennes, jusqu'à la guerre de Troie.*

LES premières époques de l'histoire de la Grèce remontent à plusieurs siècles, avant celle où l'art de l'écriture fut introduit dans ce pays. Cependant nous trouvons dans ces anciennes traditions beaucoup de choses du plus haut intérêt. Ce peuple, dont

l'origine est beaucoup plus ancienne que celle de toute autre nation de l'Europe, a cependant conservé la mémoire des temps où son territoire étoit encore inhabité, où ses ancêtres vivoient dans d'autres contrées. Parmi les effets de cette antiquité extrême, il y en a particulièrement un de frappant, c'est que les plus anciennes traditions de la Grèce ne parlent pas seulement de guerres et de conquêtes, seuls matériaux qui constituent généralement les annales des peuples barbares, mais elles remontent à l'invention ou à l'introduction des institutions de première nécessité pour les sociétés politiques, et même des arts de première nécessité pour la vie humaine.

C'est pourquoi, tandis que l'origine des autres nations anciennes est nécessairement abandonnée aux conjectures de l'antiquaire, celle du peu-

ple grec semble appeler les recherches de l'historien. Il est vrai qu'ici, comme en beaucoup d'autres occasions, l'historien de la Grèce n'aura pas moins besoin d'user de précautions et de défiance que d'exercer sa sagacité en parcourant des régions où l'imagination et la curiosité sont continuellement tentées de s'égarer. Mais les commencemens de cette histoire sont intéressans sous tant de rapports, qu'on ne pardonneroit pas leur omission absolue.

Souvent pour mieux approfondir les propriétés de la nature humaine et les progrès de la société, on s'est plu à considérer l'homme dans un état absolument inculte; parvenu à toute sa croissance, jouissant dans toute leur perfection des facultés du corps et de l'ame, mais dépourvu de toute espèce d'instruction. Quelque avantage que l'on puisse se pro-

mettre d'une spéculation de ce genre, il est fort douteux qu'un couple d'êtres humains ait jamais existé réellement dans un pareil état. Si nous poussons plus loin nos recherches, si nous voulons connoître d'où un tel couple a pu venir, la rencontre fortuite des atomes, imaginée par Dé-mocrate et Epicure, nous présentera, peut-être sur leur origine l'hypothèse la plus probable que l'imagination puisse concevoir.

Mais depuis que les profondes recherches des philosophes modernes dans l'Histoire naturelle, aidées des immenses découvertes des nouveaux navigateurs, en étendant la sphère de nos connaissances sur toute la surface du globe, nous ont ouvert tant de nouvelles sources d'étonnement, sans nous fournir aucun moyen d'arriver à la cause des phénomènes, on a fait de nouvelles ob-

jections contre l'histoire que Moïse a tracée des premiers âges du monde, histoire qui comme on l'a supposé n'a jamais dû avoir pour objet la terre entière, mais seulement la partie où la nation juive a joué un rôle plus immédiat.

Quelques difficultés cependant que présente cette esquisse historique si concise, incertaine dans quelques passages par l'extrême ancienneté de l'idiome, altérée dans d'autres par la multitude des copies, et présentant d'ailleurs en plusieurs endroits les choses sous le voile de l'allégorie (manière de raconter que, quels qu'en soient les avantages ou les inconvénients, les hommes les plus sages de l'antiquité n'ont jamais attribuée à la fraude ou à l'ineptie de l'écrivain), jamais on n'a pu inventer une théorie qui satisfasse les principes de la saine physique, ou qui soit parfaite-

tement d'accord avec les plus anciens témoignages qui nous restent des premiers siècles ; soit que ces témoignages se trouvent fondés sur la tradition, ou que nous les voyons empreints sur la face même de la nature.

Ainsi donc, sans remonter à l'état de l'homme sauvage et incivilisé, tel que les philosophes l'ont imaginé pour la commodité de leurs abstractions, sans chercher ce qui à la vérité seroit hors de notre objet à suivre l'origine de toutes choses à travers cette route obscure et interrompue que les écrivains hébreux ont seuls parcourue, nous ne nous arrêterons qu'à un seul fait remarquable mentionné par ces écrivains, à un fait qui est également démontré par le témoignage des plus anciens auteurs profanes et par la nature même des choses.

Le genre humain, selon les plus

anciens historiens, déjà éclairé par les bienfaits de la civilisation, mais n'habitent encore qu'un petit espace sur la terre, étoit généralement tourmenté par un esprit d'émigration. Cet amour du changement n'a jamais cessé d'agiter une grande portion des hommes, notamment les hordes innombrables errant sans cesse sur cet immense continent qui s'étend du nord de la Turquie européenne au nord de la Chine.

Les provinces qui bordent l'Euphrate, et que l'on regarde comme les premières habitées après ce déluge universel dont toutes les parties de la terre ne nous présentent guères moins de preuves que les écrits de Moïse, furent certainement du nombre des premières qui devinrent populées. Là, grâce au climat, l'homme connaît peu de besoins, il les satisfait amplement à l'aide d'un sol

d'une fertilité extrême, formé de plaines immenses, dépouillé de forêts, et par conséquent peu exposé aux ravages des bêtes féroces. Les familles qui restoient dans ce pays ne devoient point perdre de sitôt la civilisation, les arts et les connoissances de leurs aïeux.

Ainsi, soit que ces sciences aient été inventées ou seulement conservées par eux comme un dépôt, l'astronomie et la gnomonique existoient chez les Babyloniens à une époque inaccessible à toutes nos recherches. Malgré l'obscurité dans laquelle est enveloppée l'origine de l'écriture, on peut cependant rapporter au voisinage de Babylone tous les alphabets connus.

De toutes les familles qui formèrent au loin des établissements, ou qui menèrent une course errante, sans intention de se fixer, celles qui

prirent possession de l'Égypte paroissent avoir été les plus heureuses. Cette contrée, étant périodiquement inondée par le Nil, reçoit ainsi une sorte de préparation et d'engrais ; outre la multitude prodigieuse d'herbes et de racines qui lui sont particulières et qu'elle produit spontanément, elle se trouve toute disposée par la main de la nature à recevoir les grains que l'homme veut lui confier. Les premiers colons auront appris à connoître le bienfait de ces inondations qui, autrement, auroient pu ne leur paroître, au premier abord, propres qu'à répandre la désolation dans le pays, par l'exemple des débordemens du Tigre et de l'Euphrate qui sont également périodiques.

Dans ces circonstances favorables, les hommes qui s'établirent en Égypte portèrent leur attention sur la culture des grains. Comme la fertilité

du sol leur donnoit d'énormes produits, la population suivit l'abondance; la police devint nécessaire, et l'on croit que c'est dans ce pays que fut constitué le premier gouvernement régulier, c'est - à - dire, le premier gouvernement dans lequel des droits et des fonctions divers ont été assignés aux différentes classes d'hommes.

Les sciences paroissent avoir pris naissance en Asie; quant aux arts, et particulièrement ceux qui touchent le plus immédiatement le bien-être des sociétés nombreuses, l'Égypte en a vraisemblablement vu naître un grand nombre, et l'on peut dire qu'elle a été le berceau de presque tous. On dit que la géométrie a dû son origine à une nécessité particulière à ce pays. Les débordemens annuels du fleuve effaçant les limites qui séparent les héritages, il falloit

des procédés scientifiques pour que chacun retrouvât sa propriété.

L'audace singulière et la dureté de cœur attribuées par Horace à l'homme qui s'exposa le premier dans une frèle nacelle à la merci des vents et des vagues, ne paroissent nullement avoir été nécessaires pour la découverte de la navigation. Dans un climat aussi chaud que les régions moyennes de l'Asie, le bain est à-la-fois un rafraîchissement utile et une récréation. L'art de nager, que tant d'animaux terrestres exercent naturellement, n'a pas dû être long-temps à acquérir. Ainsi le premier essai que l'on fit de diriger un bateau, ne fut accompagné d'aucune terreur. Comme il étoit impossible que l'on ne remarquât pas que le bois surnage naturellement, et que l'on fait mouvoir avec facilité les corps flottans du plus gros volume,

il n'a pas fallu un grand effort d'invention pour la construction et l'usage des petites barques.

Il y a tout lieu de croire que l'on employa sur les rivières de ces simples embarcations avant les premières émigrations. Les tribus qui occupèrent la Phénicie, parvenues sur les côtes de la Méditerranée avec des connaissances nautiques encore imparfaites, ont eu plus d'un motif pour perfectionner cet art. Leur pays, peu abondant en grains, mais riche en bois de construction, avait, par mer et par les bouches du Nil, une communication facile avec l'Égypte; et celle-ci, malgré sa fertilité, étant presque réduite à la production de plantes annuelles, manquoit de bien des choses que la Phénicie pouvoit lui fournir. De là naquit le commerce.

Sans parler de ces régions reculées

et inhospitalières, quoique policiées, de l'orient, dont l'histoire n'est connue que par une écriture sans alphabet, et qui exige les études d'une longue vie pour que l'on puisse parvenir à la déchiffrer, les Assyriens, les Égyptiens et les habitans des contrées intermédiaires, paroissent avoir été les seuls peuples qui ne soient jamais tombés dans la dernière barbarie. L'Assyrie étoit un puissant empire; l'Égypte une contrée populeuse gouvernée par la politique la plus raffinée; Sidon une ville opulente, célèbre par ses manufactures et par son commerce, lorsque les Grecs, ignorant les arts les plus nécessaires à la vie, ne vivoient, dit-on, que de glands<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> L'auteur partage une opinion très-accréditée, mais qui n'en est pas moins une erreur. Les anciens ont-ils réellement pensé que les

Cependant la Grèce fut le premier pays de l'Europe qui sortit de la barbarie. Cet avantage paroît avoir été entièrement dû à la facilité de ses communications avec les nations civilisées de l'Orient, au grand nombre d'îles qui l'environnent, à la multitude de ses golfes et de ses promon-

premiers hommes se nourrissoient de *glands*, c'est-à-dire, du fruit du chêne, lequel dans son état naturel n'offre point un aliment convenable à l'espèce humaine ? Il paroît que chez les Latins particulièrement le mot *gland* ne s'appliquoit pas seulement au *drupe* que porte le chêne, mais à beaucoup d'autres fruits qui en sont très-différens. Par exemple le fruit du noyer étoit nommé par eux *juglans*, comme qui diroit gland ou fruit de Jupiter. On dit encore en termes d'administration forestière des *glands de hêtre*, quoique les graines de ce dernier arbre soient enfermées dans une capsule épineuse qui n'a rien de commun avec les semences oblongues du chêne, du liège et autres arbres de la même famille.

(*Note du Traducteur.*)

toires, enfin à sa grande étendue de côtes.

Le pays nommé *Hellas* par ses anciens habitans, et que nous appelons Grèce, pays si illustre dans les annales du genre humain, étoit d'une petite étendue, formant à peine la moitié de l'Angleterre, et n'étant pas égal au quart de la France dans ses anciennes limites, ou de l'Espagne.

La Grèce est renfermée entre le 36e. et le 45e. degré de latitude nord; elle est environnée par la mer, excepté vers les frontières de l'Epire et de la Macédoine. Ces deux provinces étoient habitées par des peuples qui avoient une origine commune avec celle des Grecs, et qui parloient un dialecte de la même langue. Nous ne voyons pas bien pourquoi ils ne portoient pas aussi le nom de Grecs, mais la suite nous fera voir que certaines circonstances

qui concoururent à tenir les Grecs unis en un seul corps de nation, quoique sous des gouvernemens séparés, n'étendirent point leur influence jusqu'à ces pays.

La Thessalie étoit la province la plus septentrionale de la Grèce, proprement dite; au nord, le mont Olympe la divise de la Macédoine. Des chaînes contiguës s'étendent jusqu'aux monts Cérauniens qui forment les limites septentrionales de l'Epire, et se terminent dans la mer occidentale au promontoire Acrocéraunien, fameux par sa hauteur et par les tempêtes qui en désoloint les côtes.

Le Pinde forme la frontière occidentale de la Thessalie, et le mont Oeta la borne vers le Sud.

Entre le pied du mont Oeta et la mer, est le fameux défilé des Thermopyles, le seul passage du côté de

l'Est où l'on puisse entrer dans les provinces méridionales. La chaîne élevée, mais étroite, de l'Ossa régnant le long de la côte, réunit l'Oeta avec l'Olympe. Tout le territoire qui s'étend de l'Epire et de la Thessalie à l'isthme de Corinthe et aux golfes de chaque côté, renferme les provinces d'Acarnanie, d'Étolie, la Doride, la Locride, la Phocide, la Béotie et l'Attique. Tout cet espace est traversé de hautes montagnes qui communiquent avec les premières par diverses ramifications; tels sont le Parnasse, l'Hélicon, le mont Cythéron, etc. L'Attique n'étoit qu'une province stérile, produisant peu de grains, ayant encore moins de pâturages, mais où l'on recueilloit des fruits abondans et délicieux, particulièrement des olives et des figues.

Au sud de ce territoire est la pres-

qu'île du Péloponnèse. On y voit Corinthe et son territoire, l'Achaïe, l'Argolide, l'Arcadie, la Messénie et la Laconie.

La Grèce, qui est un pays montagneux et d'un aspect assez aride, possède néanmoins des avantages qui lui sont particuliers. Le climat en est on ne peut plus heureux. Les chaleurs de l'été sont très-favorables à la maturité des fruits; les froids de l'hiver endurcissent et retrempe, en quelque sorte, le corps des habitans. Les vallées offrent de riches pâturages. Quelques terres produisent du blé, du vin et de l'huile. Parmi les montagnes, les unes sont couvertes de hautes forêts, d'autres renferment des carrières du plus beau marbre, quelques-unes des mines de divers métaux précieux.

Les premiers habitans de la Grèce ne vécurent que de pirateries et de brigandages. Le bétail, si nécessaire

à la subsistance, fut d'abord le grand objet de leurs expéditions. Quelques-uns des habitans s'étant livrés à l'agriculture, il leur fallut des esclaves pour l'exploitation des terres. Mais les Grecs environnés d'eau de tous côtés, entourés de petites îles non moins éparses que les habitans eux-mêmes, devinrent marins par nécessité, et presque par nature. Les voyages par mer étoient les plus commodes pour emporter le butin.

Les Grecs, dans leur état le plus barbare, connurent l'usage des métaux précieux. Les Phéniciens guidés par leur industrie, leur activité et leur génie aventureux, sur les côtes les plus reculées de la mer Méditerranée, découvrirent des mines d'or et d'argent dans quelques-unes des îles de la mer Egée, et sur les côtes septentrionales. Ils s'établirent dans plusieurs de ces îles: Thasos devint

le siége de leur principale factorerie.

Ainsi se présentoit le plus puissant attrait à la piraterie dans une mer où des îles, des ports innombrables favorisoient le brigandage.

Peut-être, comme nous l'insinue Homère, la conduite des Phéniciens envers les peuplades incivilisées, chez lesquelles les conduisoit l'avidité du gain, ne fut-elle pas toujours dictée par la justice ou l'humanité. Il dut en résulter des hostilités : de là cette estime pour la piraterie qui fut long-temps considérée parmi les Grecs comme un métier honorable.

Tel étoit l'état sauvage et barbare de la Grèce en général lorsque la Crète, la plus considérable de ses îles, avoit déjà acquis une police régulière. L'île de Crète est un sujet inépuisable de recherches pour le philosophe et l'antiquaire. La curiosité est excitée par ce petit nombre

de faits qui nous ont conservé les noms des Cabiriens, des Telchines, des Curètes, des Corybantes, des *Idæi Dactyli*<sup>1</sup>, avec ceux de Saturne, de Jupiter et autres personnages de cette île. Elle est plus excitée encore par ce système de lois qui, dans un siècle d'ignorance et de violence barbares, a su maintenir l'ordre et assurer la liberté civile du peuple crétois.

La gloire de cet établissement appartient à Minos, l'un des princes de cet île, mais dont l'histoire a été transmise à la postérité d'une manière si douteuse, que les historiens n'ont pu décider s'il étoit indigène ou étranger. Quelques-uns n'ont attribué à Minos que le perfectionnement de ces lois, et en ont rapporté la première institution à Rha-

<sup>1</sup> Prêtres de Cybèle.

damanche, qui vivoit à une époque encore plus ancienne.

Ce que l'on peut conclure de plus vraisemblable, c'est que Minos étoit un prince habile ; il profita des avantages que lui donnoit son autorité sur un peuple déjà tout disposé à une administration régulière et qui n'ignoroit point les arts utiles. Il arma constamment des vaisseaux contre ces pirates qui infestoient les mers de la Grèce. C'est pour cela que les historiens le regardent comme le premier prince grec qui ait acquis la souveraineté de la mer.

Avant cette heureuse époque, on ne cultivoit les terres qu'à une certaine distance des côtes. Mais quand les mers furent purgées de pirates, la population se porta sur les côtes : on occupa les ports les plus favorables. L'esprit d'aventure et d'industrie qui ne s'étoit exercé qu'au

brigandage, fit place au génie commercial. On acquit plus de richesses, on fortifia les villes. Sicyone sur la côte septentrionale du Péloponnèse, réclame l'honneur d'avoir été la plus ancienne ville de la Grèce.

La position plus avantageuse de Corinthe empêcha peut-être l'agrandissement de Sicyone dans le voisinage de laquelle elle fut bâtie. Elle est située au pied d'une haute montagne nommée Acrocorinthe dont on fit une citadelle imposante.

Dès le temps d'Homère, Corinthe avoit un commerce florissant. C'étoit par terre une clef de communication entre le nord et le sud de la Grèce ; elle devint par mer, à l'aide de ses deux ports, l'un sur le golfe Saronique, l'autre sur le golfe Corinthien, l'entrepôt de tout le commerce d'orient et d'occident jusqu'à

l'Asie d'un côté, et de l'autre jusqu'à l'Italie et la Sicile.

Les plus anciens princes de Corinthe sont Sisyphe, Glaucus et Bellérophon ; la poésie a rendu ces noms fameux, mais ils sont stériles pour l'histoire.

La ville qui acquit la première une prééminence politique fut Argos ; elle fut, dit-on, fondée par Inachus, fils de l'Océan, dénomination qui, dans le langage de ce temps-là, annonçait sans doute un homme venant de l'autre côté de la mer. Quelques historiens grecs doutant si Inachus étoit réellement un nom d'homme, ou celui d'une petite rivière près d'Argos, ont attribué la fondation de la ville à Phoronée, que la fable fait fils d'Inachus, ou à Egialé, son frère, d'après lequel le nord de la presqu'île prit le nom d'Egialee.

Au milieu des fables qui nous dé-

robent les commencemens de l'histoire grecque, il paroît certain que l'on peut attribuer l'origine de la nation grecque au mélange de Pélasges venus de l'Asie et peut-être de quelques autres hordes barbares avec des colonies venues de la Phénicie et de l'Égypte. Les Pélasges étendirent leur domination sur tout le nord de la Grèce ; le Péloponnèse a été peuplé plus tard ; Apis, prince pélasge, en exterminant les bêtes féroces qui infestoient ce pays, le rendit habitable et lui donna le nom d'Apia, qui par la suite fut changé en celui de Péloponnèse. Le fondateur d'Argos, Inachus, Phoronée ou Egialé, étoit Egyptien. Il rassembla les naturels sauvages et dispersés, les soumit à une forme de gouvernement, à une religion, et leur fit faire un premier pas vers la civilisation.

Le règne des successeurs de Phoronée est tout entier du domaine de

la mythologie. Nous y voyons les traces des idées reçues en Égypte et autres parties de l'Orient.

Io, fille d'un de ces princes, enflammée d'amour pour le dieu Jupiter, fut, selon les poëtes, changée par lui en vache. Sous cette forme elle fit un voyage en Égypte, et y fut adorée comme déesse.

Hérodote donne une explication qui n'est pas invraisemblable, sinon de l'origine de cette fiction, au moins de ses rapports avec l'histoire grecque; et comme elle fait connoître les mœurs du siècle, il est utile de la rapporter.

Quelques marchands phéniciens, dit-il, portèrent à Argos une cargaison des produits de leur pays: les femmes grecques se rendirent en foule sur le rivage pour acheter divers objets dont elles avoient besoin. Les Phéniciens pour lesquels les femmes étoient l'objet de commerce la

plus avantageux qu'ils pussent transporter en Orient, les enlevèrent par surprise. Du nombre de ces femmes étoit Io, fille du chef de ce district.

Parmi les rois d'Argos, il en est un qui joue aussi un grand rôle dans la mythologie. C'est l'Égyptien Danaüs dont les cinquante filles épousèrent le même jour les cinquante fils de son frère AEgyptus, roi d'Égypte. Toutes, à l'exception de la seule Hypermnestre, femme de Lyncée, égorgèrent leurs maris la première nuit des noces.

On raconte sur cette famille d'autres anecdotes qui font connoître les temps. Danaüs, obligé par certaines circonstances qu'on n'explique pas, de sortir de l'Égypte, s'embarqua avec sa famille et tous ceux qu'il put rassembler. N'ayant pu réussir à former une colonie dans l'île de Rhodes, il s'avança vers le Péloponnèse, et débarqua près d'Argos où régnoit

Gélanor. Un événement singulier détermina les habitans à le bien re-  
cevoir. Les Argiens étoient si igno-  
rans, que faute de sources naturelles,  
ils manquoient d'eau. Danaüs leur apprit à creuser des puits. C'étoit pour eux, dans un pareil climat, un bienfait d'une haute importance. Les Grecs sont naturellement enthouasiastes. L'admiration qu'on eut pour Danaüs fut si forte, que Gélanor fut obligé de l'admettre à plaider ses droits à la souveraineté, comme descendant des premiers chefs égyptiens du pays, devant une assemblée du peuple qui se tint en pleine campagne. On disputa avec chaleur de part et d'autre ; et l'affaire étant restée indécise, on remit l'assemblée au lendemain. Au point du jour le peuple sortit des portes de la ville. Il vit un loup descendu des montagnes voisines attaquer un troupeau de bêtes à cornes, qui païssoit

près des murailles, et en tuer le taureau. Cet événement fut interprété comme un présage de la volonté des dieux. Le loup représentoit le prince étranger, le taureau Gélanor ; en conséquence on adjugea aussitôt le royaume à Danaüs.

Le peuple d'Argos, à l'arrivée de Danaüs, étoit, suivant Eschyle, composé entièrement de Pélasges et vivoit sous un prince dont les domaines s'étendoient sur toute la Grèce, y compris l'Epire et la Macédoine. Sans doute la colonie égyptienne d'Inachis ou de Phoronée, étant peu nombreuse, n'avoit pu soutenir son indépendance contre les anciens chefs du pays. Mais Danaüs consolida son établissement ; il en transmit l'héritage à sa postérité. Le peuple de cette presqu'île changea son nom de Pélasges contre celui de Danaéens.

Danaüs eut pour successeur son gendre Lyncée, originaire d'Egypte.

Acrisius petit-fils de Lyncée, et père de la célèbre Danaé, étendit sa domination hors du Péloponnèse. Il donna de la forme et de la stabilité à une institution très-importante et propre à réunir en un seul peuple les diverses tribus qui occupoient le pays, et vivoient toujours en guerre. Nous voulons parler du conseil des Amphictyons.

C'étoit, comme dans les États-Unis d'Amérique, un congrès formé d'un certain nombre de députés nommés par chaque province. On donna à ce conseil le nom d'Amphictyon, vraisemblablement l'un de ceux qui en furent les premiers membres. Quelques écrivains disent, mais cela n'est rien moins que prouvé, qu'Amphictyon étoit fils de Deucalion.

Si l'assemblée des Amphictyons est obscure dans son origine, l'histoire des temps postérieurs ne nous éclaire pas beaucoup davantage sur

l'influence et l'autorité qu'elle devoit avoir. Les Amphictyons avoient sous leur protection l'oracle de Delphes ; mais à cela près, leur pouvoir étoit presque nul.

Persée, fils de Danaé, est le premier grec dont on vante les hauts faits d'armes ; il figure à la tête des anciens héros de la Grèce.

Persée est regardé comme le fondateur de Mycène, dont il fit la capitale de ses états. Argos étoit encore gouvernée par un magistrat décoré du titre de roi, mais sous la dépendance du souverain de Mycène. Par la suite Argos recouvrira sa splendeur, et Mycène s'appauvrit.

Un des contemporains de Persée, étoit Pélops, fils de Tantale, roi de Phrygie dans l'Asie mineure. Des guerres malheureuses le forcèrent d'abandonner son pays et de chercher fortune ailleurs.

Il paroît que les provinces occi-

dentales de l'Asie mineure devancèrent la Grèce dans la carrière des arts et de la civilisation. Thucydide nous rapporte que les Grecs étoient encore barbares, et leur pays fort pauvre, lorsque Pélops apportant avec lui des trésors tels qu'on ne pouvoit s'en faire d'idée, acquit une influence supérieure à celle des naturels.

Ce prince phrygien épousa Hippodamie, fille d'Enomaius, roi de Pisa, dans l'Élide, et devint le successeur de son beau-père. Dans le cours d'un long règne, il étendit au loin son influence, non pas tant par la force des armes que par les alliances de sa postérité nombreuse. C'est de lui que le Péloponnèse tire son nom qu'il a porté pendant tant de siècles, et qui ne lui est pas encore tout-à-fait enlevé<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Le Péloponnèse a reçu des Turcs le nom de Moree.

Astydamie, fille de Pélops, fut mariée à Sthénélus, roi d'Argos, fils de Persée. Leur fils et successeur Eurysthée, bien connu par son inimitié contre Hercule, descendoit ainsi de Persée et de Pélops.

Ce héros que l'on appelle l'Hercule grec ou thébain, pour le distinguer d'autres grands hommes du même nom, qui vécurent dans d'autres pays, étoit né à Thèbes en Béotie. Il étoit fils d'Alcmène, épouse d'Amphitryon, roi de cette ville; mais, selon les poëtes, son père étoit le dieu Jupiter.

En vain l'histoire chercheroit-elle à saisir les particularités de la vie de ce personnage fameux. Nous ne parlons de lui qu'à cause de sa postérité si illustre dans l'histoire de la Grèce.

La haine d'Eurysthée qui poursuivit Hercule pendant toute sa vie, ne finit point avec sa mort. Ses en-

fans et ses proches, obligés de quitter le Péloponnèse, trouvèrent un accueil généreux à Athènes. Le monarque d'Argos irrité fit une invasion dans l'Attique, mais il perdit la vie dans une bataille où les Athéniens défirerent ses troupes. Cet événement augmenta la gloire et la puissance de la famille de Pélops.

Atréa, fils de ce prince et oncle d'Eurysthée, avoit reçu de son oncle la régence du Péloponnèse pendant son expédition de l'Attique. Après la mort d'Eurysthée, Atreë prit la souveraineté. Le pouvoir que lui donnoient ses alliances et sa popularité ne permirent point qu'il s'élevât de rival contre lui. Les droits des Persides et des Pélopides confondus, soit par justice, soit par violence, dans la maison de Pélops, lui assiéroient la domination de tout le Péloponnèse.

Ce fut dans de telles conjonctures que le sceptre d'Argos passa dans les mains d'Agamemnon, fils ou petit-fils d'Atréa.

La ville de Lacédémone ou Sparte remonte à une époque immémoriale. Cependant elle n'est connue par aucun personnage ni par aucun événement mémorable, jusqu'au règne de Tyndare, dont la femme Léda, fut mère de Castor et Pollux, de Clytemnestre et d'Hélène. Les deux frères qui furent par la suite mis au rang des dieux, et comptés parmi les signes du zodiaque<sup>1</sup>, moururent dans la force de l'âge. Clytemnestre épousa Agamemnon; Hélène épousa Ménélas, son frère. Les états dont ces princesses héritèrent, augmentèrent considérablement les domaines de la maison de Pélops. Ménélas

<sup>1</sup> La constellation des gémeaux. (Note du Traducteur).

fut roi de Lacédémone. Mais nous approchons de cette fameuse guerre de Troie, l'une des périodes les plus brillantes de l'histoire grecque. Avant de continuer ce que nous avons à dire du Péloponnèse, nous allons parcourir quelques objets intéressans.

La Thessalie et la Béotie durent, par la fertilité de leur territoire, fixer l'attention des aventuriers qui s'établirent dans la Grèce. La première de ces provinces est traversée par le fleuve Pénée qui, arrosant la vallée de Tempé, baigne les pieds de l'Olympe et du mont Ossa. Hérodote rapporte d'après une tradition, que la Thessalie étoit d'abord un lac immense, sans communication visible avec la mer, jusqu'à ce qu'un tremblement de terre séparant l'Olympe de l'Ossa, forma la vallée de Tempé.

Le renouvellement trop fréquent

de ces inondations, l'appât que la richesse du territoire offroit aux courses des brigands, rendirent la population de la Thessalie plus sujette à des révoltes que celle de toute autre province de la Grèce. C'est ce qui semble avoir autorisé Homère à donner à son Achille, le principal chef de ce pays du temps de la guerre de Troie, l'honneur d'avoir pour mère une déesse, et pour père un mortel, il est vrai, mais petit-fils de Jupiter.

La Thessalie, a fourni plus de matériaux à la fable et à l'histoire, que toute autre contrée de la Grèce, si nous en exceptons l'île de Crète. Ses rois ont porté leurs conquêtes jusqu'à l'isthme de Corinthe. Ils y ont laissé de leur sagesse des monuments qui ont presque survécu à tout souvenir de leur puissance.

La Thessalie étoit aussi fameuse par

ses chevaux et le goût de ses habitans pour l'équitation. C'est ce qui paraît avoir donné lieu à la fable des Centaures : soit qu'ils fussent nés en Thessalie, ou qu'ils fussent des étrangers établis en ce pays, ce qu'on nous a rapporté du caractère du Centaure Chiron, nous indique un peu plus infiniment plus éclairé que ne l'étoient les Grecs méridionaux à cette époque.

Ce fut encore dans la Thessalie et au port d'Iolcus, que l'on fit le premier et heureux essai de la construction d'un vaisseau beaucoup plus grand que tous ceux connus jusqu'alors. C'est de là que mit à la voile la célèbre expédition des Argonautes. Voici cette histoire dégagée des absurdités de la fable.

Jason, jeune homme d'une naissance distinguée, doué de grands talents et d'une force considérable,

mécontent de la jalousie qu'excitaient tant de belles qualités, résolut de faire une expédition de piraterie, et d'aborder des climats plus lointains que ceux où d'autres aventuriers s'étoient hasardés avant lui. Aidé de la puissance et des trésors de son oncle, qui étoit chef de ce district, et grâces aux soins d'un ouvrier phénicien, il construisit un vaisseau d'une grandeur demesurée pour ce temps-là.

La renommée fit accourir de toutes les parties de la Grèce des jeunes gens de distinction, jaloux de courir les hasards de l'aventure. Ils dirigèrent leur course vers la Colchide, sur la côte orientale du Pont-Euxin, pays où une colonie égyptienne avoit introduit les bienfaits de la civilisation, et qui étoit riche en mines d'or, d'argent et de fer. Ils eurent à lutter contre des obstacles de tout genre, et

firent des pertes considérables. Il paraît même que l'on peut révoquer en doute le succès de l'expédition ; mais leur chef du moins satisfit l'ambition ordinaire à son âge. Médée, fille du souverain du pays, s'enfuit avec lui, et passa en Grèce.

Strabon et Arrien disent que les Colchéens avoient coutume de recueillir l'or que charrient les torrens du mont Caucase, en y plaçant des toisons de brebis. L'eau en passant laissoit dans la laine les particules de métal. C'est ce qui a fait dire au vulgaire que l'expédition avoit pour objet la conquête d'une toison d'or.

La Béotie étoit, par diverses circonstances naturelles, plus extraordinaire que la Thessalie. C'étoit une vallée remplie de cavernes souterraines, et très-sujette aux tremblemens de terre. Ces commotions intérieures interrompoient le cours des

rivières, déplaçoient des lacs, engloutissoient des villes entières et des terrains cultivés. Ce qu'on appelle le déluge d'Ogygès, fut sans doute une de ces inondations plus terribles que de coutume ; il forçâ les habitans qui purent s'échapper à gagner les pays montueux de l'Attique. Le déluge de Deucalion fut une calamité qui affligea encore la Thessalie, ou plutôt, suivant Aristote, les districts voisins de Dodone et du fleuve Achelouïs.

Ces fléaux auxquels la Béotie étoit si exposée, mais qui devinrent moins fréquens par la suite, lorsque les eaux du fleuve Céphise ou du lac de Copais se furent creusé un passage souterrain, ne suffissoient point pour faire renoncer les habitans à un territoire aussi fertile, et pour détourner les aventuriers d'y former des établissemens.

Une colonie phénicienne conduite par Cadmus, bâtit la fameuse cité de Thèbes. Cette contrée est le théâtre des aventures de Cadmus, de Sé-mélé, de Bacchus, d'Antiope, de Zéthus, d'Amphion, d'Amphitryon, d'Alcmène, d'Hercule, de Laïus, de Jocaste, d'OEdipe, d'Étéocle et de Polynice.

On peut en tirer la conséquence que Thèbes fut de bonne heure une des villes les plus florissantes et des plus puissantes de la Grèce. La guerre qu'elle soutint contre les sept rois, est le premier exemple d'une ligue parmi les princes grecs, et de quelque chose qui ressemble à une guerre réglée.

Les Eoliens ne le cédoient guère en civilisation à leurs voisins. La poésie a immortalisé Tydée, Méleagre et leurs autres héros. Homère, dans deux vers remplis d'énergie, nous parle des malheurs de la fa-

mille du roi Oenée, comme d'une histoire bien connue de ses contemporains. Thoas, chef des troupes étoliennes au siège de Troie, est cité non-seulement pour ses talens militaires, mais pour son éloquence.

Nous verrons plus loin que les Éoliens tombèrent bientôt dans une grande infériorité. Leurs mers, dangereuses pour la navigation, les privèrent du commerce des nations plus civilisées.

Le peuple d'Acarnanie fut le seul de toute la Grèce qui n'eut pas l'honneur de participer à la guerre de Troie, et, plusieurs siècles après cette période, ces provinces occidentales avoient peu de relations avec le reste de la Grèce. La Phocide, la Doride, la Locride, sont également sans intérêt pour l'histoire, mais l'Attique, si célèbre par la suite, exige que nous interrogions ses anciennes traditions.

Ogygès passe pour avoir été le premier roi de l'Attique. La chronologie a cherché à fixer l'époque de son règne. On le place 150 et même 200 ans avant le premier événement bien constaté de l'histoire de l'Attique. Mais rien ne prouve que le nom même d'Ogygès ait été connu des anciens auteurs grecs. Tout ce qu'on peut dire d'après les traditions, c'est qu'à une certaine époque fort reculée, les riches campagnes de la Béotie où régnait Ogygès ayant été désoeuvres par une inondation, la plupart des habitans se réfugièrent dans les montagnes de l'Attique.

Strabon et Pausanias disent que, suivant une opinion populaire, il avoit existé dans la Béotie deux villes appelées l'une Athènes, l'autre Éleusis qui avoient été détruites par un déluge. Nous trouvons dans les anciens temps le même nom donné sou-

vent à plusieurs villes situées très-loin l'une de l'autre; cela vient sans doute de la multitude des émigrations lorsque la langue étoit encore peu variée dans ses expressions. C'est ainsi qu'outre la ville de Thèbes en Béotie, et la Thèbes aux cent portes, capitale de la Haute-Égypte, il y avoit d'autres cités du même nom dans la Pamphylie, la Mysie et la Thessalie. Plusieurs villes du nom de Larysse existèrent dans la Grèce et l'Asie mineure. Outre l'Argos du Péloponnèse, il y avoit une Argos en Thessalie, une autre en Acarnanie et une quatrième en Italie. Strabon dit que la Béotie s'appeloit anciennement Ogygia. Du temps de Pausanias, une des portes de Thèbes en Béotie avoit le nom de Porte-Ogygienne; mais Eschyle donne l'épithète d'Ogygienne à Thèbes sur le Nil; d'où il résulteroit que l'Égypte

étoit vraisemblablement la patrie d'Ogygès.

Depuis Ogygès jusqu'au règne de Cécrops, il n'est point question de l'Attique dans l'histoire. L'opinion la plus accréditée est que ce dernier y amena une colonie d'Égyptiens. Il trouva dans les naturels, les plus sauvages et les plus ignorans des hommes; circonstance qui ce semble eût dû fort peu l'encourager à s'y établir.

Quoi qu'il en soit, Cécrops, soit de gré, soit de force, soumit à sa domination tout le territoire qui fut depuis nommé Attique. Il le divisa en douze districts, ayant chacun une ville ou plutôt un village principal. Il publia des lois salutaires, et apprit à ses sujets à se défendre contre les courses des Béotiens leurs uniques voisins, dont leur pauvreté ne les garantissoit pas; car de tout temps,

dans le langage de la politique, voisin et ennemi ont été des termes à peu-près synonymes.

La forteresse où il faisoit sa résidence, fut, de son nom, appelée Cécropie, elle fut mise sous la protection spéciale de Minerve. Comme le nom grec de cette déesse étoit *Athena*, on l'appela ensuite Athènes.

Quatre ou sept rois (car on n'est pas d'accord sur leur nombre) gouvernèrent l'Attique jusqu'à l'avènement d'Égée, père de Thésée.

La population s'étant augmentée par la multitude d'étrangers qui y affluèrent de tous les points de la Grèce, les sages règlemens de Cécrops se trouvèrent insuffisans pour contenir un si grand nombre d'hommes. Il en résulta des guerres civiles. L'Attique fut attaquée par mer. Erichlithonius, surnommé par les poètes fils de la terre, s'arrogea le pou-

voir suprême, après y avoir amené une seconde colonie d'Egyptiens. Vers le même temps, Eumolpus avec une horde de Thraces, s'établit à Eleusis.

Lorsqu'Égée, contemporain de Minos, succéda sur le trône à son père Pandion, il paroît que l'Attique étoit bien peuplée, mais le gouvernement en étoit foible et vicieux.

Nous avons sur les règnes de ce prince et de son successeur des traditions plus abondantes. Quoiqu'elles soient altérées par la fable, il est en général facile d'y démêler la vérité. C'est sous ce rapport, que Plutarque a jugé que l'histoire de Thésée n'étoit pas indigne de figurer avec celles des grands hommes de la Grèce et de Rome.

Égée, roi d'Athènes, quoique pourvu de talens et de courage, ne pouvoit maintenir qu'avec peine son

autorité dans un pays livré à tant de désordres. Quoique marié deux fois, il eut la douleur de parvenir à un âge avancé sans avoir d'enfans; une faction suscitée par ses héritiers présumptifs, les nombreux enfans de Pallas, son frère puiné, lui donna sans cesse de l'inquiétude. Il alla consulter l'oracle de Delphes pour savoir s'il auroit des enfans. Ayant reçu une réponse dans le style ordinaire et inintelligible des oracles, son second embarras fut de trouver quelqu'un capable de lui expliquer la volonté des Dieux, déclarée d'une manière si mystérieuse. Il alla consulter Pitthée, qui régnoit dans la petite ville de Trézène, sur la côte opposée à Athènes, et qui passoit pour un des hommes les plus sages de son temps. Pitthée partageoit néanmoins si bien les erreurs et la superstition des autres Grecs, que pour accom-

plir l'oracle, il crut devoir livrer sa fille AEthra à Égée en commerce illicite.

AEthra devint bientôt enceinte. Égée, obligé de la quitter pour apaiser des séditions dans ses états, la conduisit dans un lieu écarté, où étoit une cavité creusée dans un rocher. Égée déposa en cet endroit une épée et une paire de sandales, qu'il couvrit d'un énorme fragment de marbre. Puis, s'adressant à AEthra, il lui dit : « Si c'est à un fils que « vous donnez naissance, il signa- « lera un jour sa force en soulevant « cette pierre. Lorsqu'il l'aura dé- « placée, envoyez-le à Athènes avec « ces témoignages de son origine. »

Pithée, connoissant bien le caractère de ses sujets, ne voulut pas détruire l'opinion que sa fille étoit grosse par suite d'un commerce amoureux avec Neptune, divinité

tutélaire des Trézéniens. Il paroît que l'on usoit toujours avec succès de cet expédient pour couvrir les déordres des femmes distinguées.

Thésée fut élevé avec soin sous les yeux de son grand-père ; il donna bientôt des preuves de la vigueur de son esprit et de son corps. Lorsqu'il eut atteint l'âge viril, sa mère, docile aux recommandations d'Égée, lui révéla le secret de sa naissance, et le conduisit au rocher où étoient cachées l'épée et les sandales.

Le jeune Thésée souleva cette pierre avec une facilité qui déceloit la vigueur si nécessaire dans ce temps-là pour soutenir les droits de la naissance. AEthra, charmée, lui ordonna de les porter à Égée dans Athènes. Ce voyage étoit fort du goût de Thésée, mais il ne voulut point le faire par mer, quoiqu'il eût été plus court et plus sûr.

Le voyage par terre étoit quatre fois plus long et rempli de dangers. Ce siècle, dit Plutarque, produisoit des hommes d'une adresse extraordinaire, légers à la course et d'une force infatigable ; ils abusoint de ces avantages pour commettre toutes sortes d'outrages et de cruautés. Il semble qu'il en ait été de même de tous les pays où n'a point existé de gouvernement ferme et régulier. Il y a cinq siècles, on voyoit de ces tyrans en France, en Angleterre, dans toute l'Europe occidentale. Cet ordre de choses effrayant produisit en Grèce à peu-près les mêmes effets qu'il a opérés chez nous dans le moyen âge. C'est au milieu de l'anarchie et des troubles que les grandes vertus aussi bien que les grands vices acquièrent de l'énergie, et trouvent le plus d'occasions de se montrer au grand jour. Tandis que

les gouvernemens étoient hors d'état de réprimer de tels excès, des individus entreprirent avec générosité cette tâche glorieuse.

Le siècle de Thésée est le plus fécond en héros de ce genre avec lesquels les chevaliers errans des royaumes gothiques ont eu par la suite tant de ressemblance.

Thésée enthousiasmé par le récit des exploits d'Hercule son proche parent, refusa donc de faire le voyage par mer : il se mit à la tête d'un certain nombre de compagnons, et alla chercher aventure.

Il ne tarda pas à rencontrer une occasion de signaler sa valeur. Périphète étoit un fameux chef de brigands dans les montagnes d'Épidaure. Il attaqua Thésée et périt de sa main. Simmis qui infestoit l'isthme de Corinthe, éprouva le même sort.

Le voisinage de Crommyon étoit désolé par une laie énorme et d'une férocité extrême, ou comme d'autres l'ont raconté par des voleurs qui avoient pour chef une femme nommée Phœa, ce qui signifioit la femelle du sanglier. Thésée eut la gloire d'en délivrer le pays.

Les côtes montueuses du golfe Saronique étoient occupées par des chefs qui, comme les anciens barons du régime féodal, protégoient leurs vassaux et leurs tributaires, mais portoient de tous côtés les déprédati ons et les ravages. Thésée fut vainqueur dans tous les combats, sortit triomphant de tous les dangers, et arriva sur les bords de la rivière Céphise, au centre de l'Attique. Il y rencontra des peuples qui le reçurent avec hospitalité. Thésée jugea que ses aventures étoient finies; il se purifia et assista aux sacrifices. On

voyoit encore du temps de Pausanias un ancien autel consacré à Jupiter Meilichius, en mémoire de cette rencontre.

Lorsque Thésée arriva dans Athènes, Egée déjà vieux se laisseoit gouverner par Médée, princesse de Colchide qui, en fuyant de Corinthe, s'étoit réfugiée à sa cour. Séduit par cette femme débauchée, le roi considérant Thésée comme un hôte illustre mais dangereux, l'invita à un grand festin, où il se proposoit de l'empoisonner. Thésée s'étant servi de son épée, suivant l'usage du temps pour découper les viandes, cette arme fut reconnue par Egée.

Le vieux roi embrassa son fils et se hâta de le reconnoître publiquement pour tel. Déjà le bruit des exploits de ce jeune héros avoit disposé le peuple en sa faveur. Cette nouvelle fut reçue avec enthousiasme. Mais

le parti des Pallantides étoit puissant. Cet événement trahissant leurs espérances, les excita à la sédition. Ils coururent aux armes ; mais on les dispersa, et les troubles furent apaisés.

Thésée ne négligea rien pour augmenter la popularité qu'il s'étoit acquise. L'état n'ayant plus d'ennemis, il exerça son courage contre des bêtes féroces. La destruction du tauneau de Marathon, de cet animal furieux que Neptune avoit envoyé pour se venger des peuples de l'Attique, ajouta à sa gloire. Thésée le prit vivant, le conduisit en triomphe au milieu de la ville et l'immola à Minerve.

Il se présenta pour Thésée une occasion de rendre un plus grand service à son pays, et d'acquérir plus de gloire. Les Athéniens, en guerre avec Minos, roi de Crète, avoient

été réduits à acheter la paix, moyennant un tribut annuel de sept jeunes garçons et de sept jeunes filles. Les Athéniens n'exécutoient ce traité qu'avec répugnance. Toutes les fois que le vaisseau crétois venoit à l'époque fixée pour réclamer le tribut, des murmures éclatoient contre le gouvernement d'Égée.

Le jeune Thésée se dévoua héroïquement pour apaiser les mécontentemens du peuple : jusqu'alors on avoit tiré au sort ceux des jeunes gens qui devoient être envoyés dans l'île de Crète. Il offrit volontairement d'en faire partie. Le peuple racontoit que ces infortunées victimes étoient enfermées dans le labyrinthe construit par Dédales, et qu'elles y étoient dévorées par le Minotaure, monstre moitié homme et moitié taureau. Il est étonnant qu'une fable aussi absurde ait pu

trouver crédit chez un peuple aussi éclairé que l'étoient les Athéniens.

L'offre de Thésée fut donc regardée comme un héroïsme patriotique. Les anciens historiens disent que le labyrinthe étoit une forteresse servant de prison, où commandoit un général crétois nommé *Taurus*. Cet équivoque de nom a servi de base à la fiction du Minotaure.

Il est suffisamment prouvé que Thésée fut reçu par Minos d'une manière plus conforme au caractère d'un grand et généreux monarque, qu'à celui d'un tyran qui auroit fait dévorer ses captifs par des monstres. Mais lorsque la Crète étoit florissante, on connoissoit à peine en Grèce l'usage de l'écriture. Les aventures de Thésée et son retour à Athènes ont été tellement défigurés, qu'il est difficile de reconnoître ce qu'il peut y avoir de vrai.

Minos, surpris sans doute de voir ce prince Athénien au nombre des esclaves dont il avoit exigé le tribut, l'accueillit honorablement, fut enchanté de son mérite, et lui donna sa fille Ariane en mariage. Dans la traversée d'Athènes, cette princesse se trouva incommodée, et fut débarquée dans l'île de Naxos, dont Bacchus étoit le dieu tutélaire : elle y mourut ; on répandit le bruit qu'il l'avoit abandonnée.

De quelque manière que Thésée soit parvenu à affranchir son pays d'un tribut humiliant, cette aventure lui gagna de plus en plus l'amour des Athéniens. On célébra, en réjouissance, des sacrifices et d'autres cérémonies religieuses. Le vaisseau sur lequel il avoit fait le voyage, fut solennellement envoyé à l'île sacrée de Délos, et l'on rendit des actions de grâces à Apollon.

Après la mort d'Egée, Thésée succéda à son père. Il ne se montra pas moins habile à gouverner l'état par sa sagesse, qu'à le défendre par sa valeur. Cécrops avait divisé l'Attique en douze districts, dont les magistrats étoient indépendans. Thésée entreprit de les réunir sous une administration uniforme; et, par un désintéressement dont l'histoire nous offre peu d'exemples, il consentit, par une espèce de compensation, à se dessaisir d'une partie de son pouvoir. Conservant pour lui les embarras et les dangers de la royauté, il partagea avec son peuple l'autorité, les honneurs et les richesses.

Il commença par dissoudre toutes les juridictions indépendantes de chaque district, et fit d'Athènes le centre de toutes les affaires. Il bâtit une salle de conseil et des cours

de justice, dans le lieu où elles sont restées depuis. Il prit une autre mesure dictée par une politique non moins profonde. Chaque ville s'étoit mise sous la protection d'une divinité particulière, il voulut cimenter l'union civile par l'uniformité de culte. Il institua, pour tous les habitans de l'Attique, une fête commune, en l'honneur de Minerve. Cette fête fut appelée Panathénée.

C'est ainsi que la province de l'Attique, contenant un territoire d'une surface triangulaire, dont les deux grands côtés ont environ vingt lieues de long, et le troisième, treize lieues, devint une république sagement administrée, dont le principal magistrat continua d'être héritaire, et retint le titre de roi. Les Athéniens firent, dans la civilisation, des progrès plus rapides

que tous les autres Grecs. Thucydide remarque qu'ils furent les premiers qui abandonnèrent la pratique jusqu'alors générale parmi les Grecs, de marcher toujours armés, et qui introduisirent un costume civil, distinct du militaire. Cette innovation, si elle ne fut pas introduite par Thésée, lui est de très-peu postérieure, puisqu'elle semble avoir frappé Homère, qui appelle les Athéniens des *Ioniens à longues robes*. Si nous en croyons Plutarque, Thésée fit frapper des monnaies, usage qui étoit encore fort rare dans la Grèce, deux siècles après.

On dit que les Athéniens se montrèrent ingrats envers Thésée, qu'il fut dépouillé de toute autorité, et mourut en exil. Après lui, Ménesthée fut revêtu du titre de roi, et commanda les troupes athéniennes à la guerre de Troie.

## CHAPITRE II.

*De l'Etat ancien de l'Asie mineure, et de la Guerre de Troie.*

Il y a lieu de croire que les anciens habitans de l'Asie mineure, de la Thrace et de la Grèce, étoient originaiement le même peuple.

La côte occidentale de l'Asie mineure est généralement reconnue pour une des plus délicieuses contrées du monde; elle est remarquable par la fécondité de son sol; le climat y est beaucoup plus tempéré que dans la Grèce; mais cette région étoit presque déserte; les habitans étoient forcés, par la crainte des pirates, à se retirer dans l'intérieur des terres, dans un climat moins fertile et moins heureux, mais où l'on jouissoit de plus de

sûreté. C'est là que dans les temps les plus anciens se sont élevés plusieurs États considérables.

Troie est le plus célèbre de ces établissements. L'origine de Dardanus, que l'on s'accorde à regarder comme le fondateur de Troie, a été diversement racontée. Homère le suppose fils de Jupiter. Dardanus étoit aïeul d'Hector au sixième degré. Il doit donc avoir vécu de cent cinquante à deux cents ans avant ce héros.

Il fonda, sur une des montagnes qui se groupent autour du mont Ida, une ville, qu'il appela de son nom Dardanie. Elle dominoit une plaine étroite, mais fertile, arrosée par le Simoïs et le Scamandre, bornée au nord par l'Hellespont, et à l'ouest par la mer Egée. Son fils Erichthonius, qui lui succéda, passoit pour l'homme le plus

riche de son temps. Il paroît que presque toute sa fortune venoit d'un troupeau de trois mille cavales, lesquelles, par le bon choix des étalons, produisoient une race de chevaux supérieurs à ceux des contrées voisines.

Tros, fils d'Erichthonius, étendit sans doute, ou améliora de toute autre manière le territoire dépendant de Dardanie, puisque c'est de son nom que dérivent ceux de Troie et de Troade.

La population du pays s'accroissoit avec ses richesses. Ilus, fils de Tros, quitta le séjour de la montagne; il fonda dans la plaine au-dessous, cette cité fameuse, qui prit de lui son nom d'Ilion, mais qui, dans nos langues modernes, est plus connue sous le nom de Troie.

Si les Troyens avoient plus de moyens pour se défendre, ils ofroient aussi plus de tentations à

l'attaque. Deux fois avant la guerre chantée par Homère, Troie fut prise et pillée. La seconde conquête en fut faite par Hercule, sous le règne de Laomédon, fils d'Illus. Cependant le gouvernement se raffermit. Cette ville augmenta en puissance et en richesses. Laomédon, après cette catastrophe, fortifia sa ville d'une manière si supérieure à ce que l'on faisoit dans son temps, que les murailles de Troie passèrent pour être l'ouvrage des dieux.

Sous le règne de son fils Priam, le royaume de Troie devint florissant et acquit encore de l'étendue. Il renfermoit, sous le nom de Phrygie, le district, qui fut depuis appelé Troade, les deux rives de l'Hellespont, et l'île de Lesbos.

De toutes les violences qui étoient alors si communes, il n'en étoit point de plus ordinaire que le rapt;

on s'en faisoit même une gloire. Les chefs de pirates n'étoient jamais plus orgueilleux que lorsqu'ils avoient pu enlever quelque princesse. Aussi voyons-nous que Tyndare, roi de Sparte, père de la célèbre Hélène, exigea de tous les chefs qui vinrent demander sa fille en mariage, le serment solennel que, dans le cas où elle seroit enlevée, tous réuniroient leurs forces pour la délivrer.

L'expédition de Pâris, fils de Priam, dans la Grèce, paroît avoir été conduite avec une perfidie dont il n'y avoit point encore d'exemple. L'histoire nous rapporte qu'il fut reçu avec hospitalité et traité honnorablement par Ménélas, roi de Sparte. Cette particularité s'accorde encore avec l'esprit des temps; car l'hospitalité a toujours été la vertu des siècles barbares; elle ne caractérise pas moins aujourd'hui les

Arabes errans que leur goût pour le brigandage. Il n'y a pas long-temps que les montagnards écossois étoient également connus pour exercer franchement l'hospitalité, et pour être d'impudens voleurs. Pâris termina sa visite à Sparte en enlevant Hélène, femme de Ménélas, avec des trésors considérables. Soit qu'il y ait réussi par fraude ou qu'il ait employé la violence, il est assez probable, comme le dit Hérodote, que ce plan fut concerté pour venger quelque injure semblable que les Grecs avoient faite aux Troyens.

Un outrage de ce genre ne paroisoit cependant pas de nature à exiger, pour en tirer vengeance, une ligne générale de tous les rois de la Grèce; mais il y avoit d'autres motifs pour les engager dans cette querelle. L'espoir d'un riche butin suffisoit pour enflammer des chefs

pauvres et avides de pillage. L'autorité et l'influence d'Agamemnon, roi d'Argos, et frère de Ménélas, fut aussi d'un grand poids. On nous le représente avec le caractère propre à susciter et commander une confédération puissante; ambitieux, actif, brave, généreux, humain, cependant orgueilleux et hautain, mais sachant réprimer ces vicieuses qualités, et cherchant à se rendre populaire. Sous la conduite de ce chef, tous les petits rois de la Grèce, joints à Idoménée, roi de Crète, et aux princes de plusieurs petites îles, se rassemblèrent dans l'Aulide, port de la Béotie. Les Acarnaniens seuls, séparés du reste de la Grèce par de hautes montagnes, et par une mer alors peu fréquentée, ne prirent point de part à l'expédition.

On dit que la flotte ayant été long-temps retenue en Aulide par

des vents contraires, Agamemnon sacrifia sa fille Iphigénie comme une offrande propitiatoire. Quoi qu'il en soit de la vérité de cette tradition, ce fait et d'autres du même genre, prouvent que les Grecs des âges suivans ont cru que leurs ancêtres, dans des occasions importantes, offroient aux dieux des victimes humaines <sup>1</sup>.

Il faut cependant ajouter qu'Agamemnon ne se soumit à cette abominable cruauté qu'avec une extrême

<sup>1</sup> Le sacrifice de Polixène dans l'Hécube d'Euripide, en est un exemple fort remarquable; mais il faudroit observer que ni Homère, qui donne les noms de toutes les filles d'Agamemnon, ni Hésiode, qui rapporte le rassemblement des troupes en Aulide et leur séjour occasionné par les mauvais temps, n'ont dit un mot du sacrifice d'Iphigénie ou d'Iphianasse; car c'est sous ce dernier nom que, suivant les scholiastes, Homère a désigné cette princesse, que les poëtes tragiques nomment Iphigénie. (Note de l'Auteur.)

répugnance, et qu'il y fit déterminé seulement par les clamours de toute l'armée, persuadée que les dieux exigeoient cette victime. On assure même qu'une ruse fut employée pour sauver la vie à la princesse; de-là cette fable, que Diane lui substitua miraculeusement une biche pour être immolée à sa place.

La flotte fit enfin un heureux voyage. Elle consistoit à-peu-près en douze cents vaisseaux découverts, portant chacun de cinquante à cent vingt hommes. Il paroît que le nombre des hommes embarqués étoit d'environ cent mille. L'armée ayant mis pied à terre sur la côte de Troie, se trouva avoir une telle supériorité de force, que l'ennemi fut contraint à chercher son salut dans ses murs. Les Grecs se trouvèrent ainsi arrêtés dans leur triomphe. Il ne falloit pas beaucoup d'art

pour éléver de hautes murailles contre les incursions des pirates ; mais il falloit plus de combinaisons et plus d'expérience pour forcer ces grossiers remparts, pour peu qu'on les défendît avec vigilance et courage.

Les murailles de Troie étant d'une solidité extrême, les Grecs ne purent les renverser. Il fallut recourir à cette méthode si commune dans les siècles postérieurs, de convertir le siège en blocus, et d'attendre patiemment que la nécessité fit sortir l'ennemi de ses retranchemens.

Mais on n'étoit pas encore instruit dans l'art de faire subsister pendant long-temps une armée aussi nombreuse ; quand même les Grecs eussent été plus éclairés, leurs revenus n'y eussent pas suffi. Dans des contrées dépourvues de commerce, le peuple ne cultivant la terre que pour ses besoins, il de-

vient impossible d'approvisionner des troupes qui augmentent tout-à-coup la population.

Les Troyens ne se furent donc pas plutôt retirés dans leurs murailles, que les Grecs furent obligés de tourner leur attention vers les moyens de nourrir tant de monde. La méthode ordinaire de ces temps étoit de ravager les contrées voisines ; mais une telle ressource s'aniéntit bientôt d'elle-même. On envoya des corps d'armée dans la Chersonèse de Thrace, et dans d'autres districts ; le reste demeura devant Troie, pour empêcher l'ennemi de tenir la campagne, et pour intercep-ter toute espèce de secours.

Voilà pourquoi ce siège dura dix mortelles années. Ce fut probable-ment le succès de leurs maraudes et de leurs pirateries, qui engagea les Grecs à le traîner en longueur. On

dit qu'Achille ne pilla pas moins de douze villes maritimes , et onze autres situées dans l'intérieur des terres.

Mais les mêmes circonstances procuraient aux Troyens de nombreux et puissans alliés. Non seulement les États asiatiques envoyèrent des troupes auxiliaires , mais il vint de l'Europe des Thraces et même des Macédoniens. Enfin , après dix ans de carnage et d'exploits éclatans , Troie succomba à son sort. On ne la réduisit cependant point par la force : Homère nous rapporte le stratagème qu'employèrent les Grecs ; les écrivains plus récents disent que vraisemblablement on eut recours à la fraude et à la trahison.

La ville fut livrée au pillage ; son monarque vénérable fut massacré ; la reine , ses filles et un fils , seuls

restes d'une nombreuse progéniture , furent conduits en captivité. Selon quelques auteurs , non seulement la ville fut détruite de fond en comble , mais le nom même de la nation fut anéanti. Suivant les autres , Enée régna ensuite à Troie , et sa postérité , après lui , pendant quelques générations.

Agamemmon triompha de Troie , mais ce fut une victoire chèrement payée. Très-peu des princes qui survécurent à cette conquête , eurent la satisfaction de jouir paisiblement de leur gloire dans leur patrie. Aucun d'eux ne pouvant compter sur une guerre d'une aussi longue durée , n'avoit mis ordre à l'administration des affaires en son absence. Il est , à la vérité , probable que toute prévoyance , à cet égard , eût été illusoire. Dans des gouvernemens si mal affermis , la présence

continuelle du chef étoit nécessaire pour empêcher les révolutions.

Agamemnon lui-même eut à peine remis le pied dans ses états, qu'il fut traîtreusement assassiné. Egisthe, son parent, avoit, en son absence, séduit sa femme Clytemnestre, et s'étoit mis à la tête des affaires. Les amis d'Agamemnon, trop heureux de lui échapper, s'étoient enfuis avec Oreste, fils du dernier roi, et avoient laissé l'usurpateur en possession paisible du trône.

Les révolutions qui eurent lieu à cette époque, ne furent peut-être pas si fatales aux peuples qu'aux princes. La plupart furent obligés de se rembarquer avec leurs partisans, et d'aller fonder des établissements dans des contrées lointaines. Tous les états de la Grèce en souffrissent plus ou moins. Athènes seule,

dont le gouvernement s'approchoit alors de la forme républicaine, s'aperçut peu de l'absence du chef de ses forces.

---

### CHAPITRE III.

*De la Grèce, depuis la guerre de Troie jusqu'au retour des Héraclides.*

ORESTE, fils d'Agamemnon, après avoir vécu sept années dans l'exil à Athènes, trouva moyen, à l'âge de dix-huit ans, de venger la mort de son père et de recouvrer son héritage. Il tua l'usurpateur Egisthe, et osa porter une main parricide sur la coupable Clytemnestre. Monté sur le trône d'Argos, il devint très-puissant.

C'est, selon Thucydide, quatre-vingts ans environ après la destruc-

tion de Troie, qu'arriva une révolution mémorable, qui changea totalement la population d'une grande partie de la Grèce, et par suite celle de toute la côte occidentale de l'Asie mineure.

Les enfans et les partisans du grand Hercule, réfugiés d'abord à Athènes, contre les persécutions d'Éurysthée, avoient été engagés à s'établir dans la Doride. Epalius, chef de cette province, pénétré de reconnaissance pour les bienfaits qu'il avoit reçus d'Hercule, avoit adopté Hyllus, fils aîné de ce héros, qu'il avoit eu de Déjanire, fille d'OEné, roi d'Etolie, et il lui avoit laissé ses états.

La postérité d'Hercule, ainsi élevée de la condition de suppliants, à l'autorité souveraine, ne se contenta point de régner sur des pâtres, dans les campagnes sauvages

de l'OEta et du Parnasse. Se regardant comme les héritiers directs de la famille de Persée, les Héraclides ne cessoient de réclamer leurs droits sur le Péloponnèse, et particulièrement sur Argos. Deux fois ils firent une invasion, et furent repoussés avec perte. Mais enfin, Téménus, Cresphonte, et Aristodème, arrière-petit-fils d'Hyllus, se liguèrent avec Oxylus, roi d'un district d'Etolie, allié de leur famille. Ils traversèrent à Naupacte le golfe de Corinthe, et couvrirent de leurs troupes toute la presqu'île. Tisamène, fils d'Oreste, chassé de l'Argolide et de la Laconie, se maintint cependant en Egialee, qui en prit le nom d'Achaïe. Les Héraclides s'emparèrent de tout le reste, à l'exception des montagnes de l'Arcadie. Téménus prit possession d'Argos; Cresphonte, de la Messénie. Aristodème étant

mort, ses deux fils jumeaux, Eurysthène et Proclès, montèrent en même temps sur le trône de Lacédémone. Corinthe fut donnée à Alétès, qui étoit aussi un descendant d'Hercule; l'Elide échut en partage à Oxylus.

Après cette division de leurs conquêtes, les princes Héraclides s'engagèrent, par des sermens solennels, à se garantir réciprocurement les lots qui leur étoient échus. Ils exigèrent les mêmes engagemens de leurs sujets. Mais il n'étoit pas juste que leurs auxiliaires Doriens et Etoliens, eussent conquis pour d'autres de si riches et de si considérables provinces, et retournassent ensuite à leur ancien état de pauvreté dans leurs montagnes. La politique exigeoit qu'on leur donnât pour récompense des établissemens dans les contrées nouvellement ac-

quises. On opprima donc tous les anciens habitans; un grand nombre fut contraint de s'expatrier; presque tous les autres furent réduits en esclavage; enfin, les Héraclides, et leurs partisans, restèrent seuls propriétaires du sol, dans tout le Péloponnèse, l'Arcadie et l'Acaya exceptées.

Ce grand changement dans la population de la Grèce, l'importance qu'il donna au nom Dorien, introduisit, entr'autres effets, une nouvelle distinction parmi les peuples de ce pays. Il produisit au grand jour des nations presque inconnues du temps d'Homère et d'Hésiode.

Depuis long-temps le nom de Pélasges étoit oublié; on partageoit la nation grecque en deux grandes divisions, les Ioniens et les Eoliens; mais à l'époque dont nous par-

lons, les Doriens et les peuples de l'Attique formèrent deux divisions nouvelles.

Le nom de Doriens se conserva dans tous les établissements des Héraclides ; il passa à toutes les colonies que leurs descendants formèrent par la suite en Asie, en Italie, en Sicile. Les Athéniens acquirent aussi beaucoup de prééminence sur les autres tribus de race Ionienne. Il en résulta que les deux principaux dialectes de la langue grecque prirent les noms de Dorien et d'Attique, tandis que les deux autres dialectes, que diverses circonstances avaient contribué à altérer, conservèrent les anciennes dénominations d'Eolien et d'Ionién. Le nom Ionién finit par disparaître de la Grèce ; il ne fut retenu que par ceux des Ioniens qui émigrèrent en Asie et dans les îles.

Les princes Argiens, de la famille de Pélops, avoient acquis une grande influence sur les parties même du Péloponnèse où ils ne régnoient pas. Les lois prenoient chaque jour de la vigueur ; la civilisation se perfectionnoit, et les arts naissoient peu-à-peu. La conquête des Doriens replongea ce pays dans la grossièreté et la barbarie, où les nouveaux propriétaires avoient vécu au milieu de leurs montagnes. Les arts s'enfuirent avec les anciens habitans, et allèrent fleurir sur un autre sol.

La division ne tarda pas à naître parmi les conquérans. Les partisans d'Aristodème, à qui on avoit donné la Laconie, mécontents de celot, firent valoir des droits sur le riche et fertile district de la Messénie. La foiblesse des deux enfans qui venoient d'hériter du royaume, les empêchoit

seule de soutenir leurs prétentions, mais elles se ranimèrent par la suite. Il y avoit encore d'autres motifs de rivalité. Les dissensions intérieures n'étoient guères interrompues que par les guerres étrangères. Les Arcadiens, retranchés dans leurs montagnes, faisoient des incursions fréquentes. En un mot, le Péloponnèse retomba dans un état d'anarchie et de barbarie, peu différent de ce qui avoit existé avant Pélops et Hercule.

Cette contrée de la Grèce servoit cependant de berceau à une institution propre à exercer la plus grande influence sur la vie sociale. On y avoit établi des jeux et des concours, dont les jeux olympiens qui se célébroient tous les quatre ans, sont les plus célèbres.

Iphitus, un des descendants d'Oxylus, ayant consulté l'oracle

de Delphes pour s'informer quels seroient les moyens de faire cesser les troubles qui déchireroient le Péloponnèse, reçut une réponse, que, comme l'a observé un judicieux critique<sup>1</sup>, lui-même avoit peut-être suggérée. Le dieu lui ordonna de rétablir les jeux olympiques, institués par Hercule, disant que l'interruption de cette solennité avoit attiré sur les Grecs l'indignation de Jupiter; qu'il falloit, en conséquence, proclamer une suspension d'armes pour toutes les villes qui désireroient y participer.

Les autres habitans du Péloponnèse, pleins de respect pour l'oracle, mais jaloux de l'ascendant que vouloient prendre les peuples d'Elide, envoyèrent une nouvelle députation à Delphes, pour savoir si telle étoit, en effet, la volonté des

<sup>1</sup> West, sur les jeux olympiques.

dieux. La pythonisse persista dans sa première réponse, et enjoignit aux Péloponnésiens de s'en rapporter à ceux de l'Elide pour le rétablissement des anciennes lois et coutumes de leurs ancêtres.

Ainsi soutenu par l'oracle, et encouragé par la docilité des Péloponnésiens, Iphitus jeta les bases d'une institution si connue par tant de relations, que, pour la décrire, nous n'interrompons point la marche de notre histoire.

#### CHAPITRE IV.

*Histoire des Provinces méridionales, depuis le retour des Héraclides jusqu'à l'entièrre conquête de la Messénie par les Lacédémoniens.*

UNE révolution générale, mais d'un caractère très-différent, suivit celle dont nous venons de parler; ce

furent les changemens que chaque état éprouva en lui-même. Quoiqu'il n'en soit pas résulté une différence sensible dans la situation politique du pays, en général, les conséquences en ont été de la plus haute importance.

Nous avons observé que les gouvernemens des petits-états de la Grèce, dans les premiers âges, quoique les constitutions n'en fussent ni fixes ni régulières, étoient des monarchies limitées. Homère ne paroît pas en avoir connu d'autres; il ne parle ni d'une république dans toute sa pureté, ni du pouvoir absolu d'un seul.

Lorsque les Héraclides se furent emparés du Péloponnèse, ils établirent partout une monarchie limitée héréditaire. La disposition de la Grèce à devenir un seul royaume sous les puissans monarques

d'Argos , qui s'étoit montrée avant la guerre de Troie , trouva des obstacles dans les calamités et la confusion qui furent la suite de cette entreprise : l'égalité établie entre les princes Héraclides du Péloponnèse y mit des entraves encore plus fortes. Enfin , la politique du pays prit une tout autre tournure.

Les vigoureux principes de démocratie , qui n'avoient point cessé d'exister dans les gouvernemens grecs , commencèrent à fermenter ; dans le cours de peu de siècles , la monarchie fut partout abolie ; le nom même de roi fut proscrit ; on regarda le gouvernement républicain comme le seul auquel il convînt à des hommes de se soumettre. On donna le nom de tyrans à ceux qui , en opposition aux nouvelles idées , affectoient le pouvoir monarchique.

De tous les états du continent de la Grèce , Argos fut un des premiers qui abolit la monarchie , ou du moins la réduisit presqu'à rien. Le gouvernement commença à devenir républicain , après la mort de Céïsus , fils de Téménus l'Héraclide. Mais Argos ne gagna point au changement , elle perdit cette prééminence que ses monarques lui avoient donnée sur les autres états. Chaque petite ville de l'Argolide se coua le joug de sa métropole. Mycène disputa long-temps son indépendance. Epidaure , Trézène et Hermione se constituèrent en républiques.

Nous avons déjà fait remarquer la situation avantageuse de Corinthe pour le commerce. Sa constitution fut sans doute aussi très-heureuse , car il y éclata peu de commotions , et le gouvernement mo-

marchique s'y soutint plus long-temps que dans toute autre principale ville de la Grèce.

Enfin les Bacchiades ( branche nombreuse de la famille royale , ainsi appelée du nom de Bacchus , leur ancêtre , cinquième successeur d'Alétès ) , mirent à mort Telestés , le prince régnant ; et s'étant associés pour le gouvernement , formèrent une oligarchie. Un magistrat annuel , choisi dans leur sein , présideoit , avec le titre de Prytanis , mais ses prérogatives étoient très-limitées.

Corinthe fleurit sous les Bacchiades. Syracuse et Corcyre , colonies Corinthiennes , paroissent avoir été , sous leur administration , sujettes à la mère - patrie. Ensuite elles devinrent indépendantes. Mais leur pouvoir et leurs richesses , et encore plus les liaisons étroites d'a-

mitié que Syracuse conserva avec la métropole pendant bien des siècles , prouvent la sagesse de leur administration.

Après que les Bacchiades eurent conservé le gouvernement de Corinthe pendant plusieurs générations , ils furent expulsés par Cypselus , qui rétablit la monarchie. Malgré ses talens et ses vertus on le qualia de tyran. Son fils , Périandre , qui lui succéda , eut l'honneur d'être compté parmi les sept sages de la Grèce.

Périandre eut aussi pour successeur son fils , dont le règne néanmoins fut court. On établit alors une république , dans laquelle on conserva assez des formes oligarchiques pour réprimer la turbulence et les caprices de la multitude.

Les Corinthiens furent les premiers parmi les Grecs à construire

ces vaisseaux de guerre que les Latins appeloient galères ou trirèmes. Le premier combat naval dont l'histoire fasse mention, eut lieu entre eux et leur colonie de Corcyre. Les jeux isthmiques se célébrioient sur leur territoire, et leur procuraient de grands avantages.

L'Achaïe fut pendant plusieurs générations gouvernée par la postérité de Tisamène, fils d'Oreste. Douze des villes principales ayant lutté avec succès contre la tyrannie d'Ogygus, dernier prince de leur race, devinrent autant de républiques indépendantes. Cette division, et l'extrême petitesse de chaque état, empêchèrent l'Achaïe de jouer un rôle important dans les affaires politiques de la Grèce.

L'institution des jeux olympiques avoit mis l'Elide hors des démêlés politiques et à l'abri des fléaux de la

guerre. Attachés à la culture de leurs terres et aux plaisirs innocens qui en résultent, les Eléens bornoient leur ambition à la distinction flatteuse d'occuper le premier rang parmi les nations de la Grèce, à la célébration des jeux olympiques. On regardoit d'ailleurs leur territoire comme sacré. Lorsque les armées des plus puissans états de la Grèce avoient occasion de traverser leur pays, les troupes déposoient leurs armes en entrant, pour ne les reprendre qu'après être arrivées à la frontière opposée.

Il se trouva cependant parmi eux des esprits inquiets, qui n'étoient pas si faciles à satisfaire. Souvent les Eléens s'engageoient comme auxiliaires dans les querelles des autres états : c'étoit ordinairement sous prétexte de défendre la cause de la religion ; mais, dans ce cas même,

ils ne pouvoient s'accorder entr'eux.

Pendant quelques générations, la monarchie fut continuée dans la postérité d'Iphitus; mais enfin l'esprit de démocratie y prévalut comme dans toute la Grèce et y produisit les mêmes effets. Chaque ville considérable se déclara indépendante. Pisa et Elis devinrent des républiques séparées.

Olympie étoit située sur le territoire de Pisa et sur la rive septentrionale du fleuve Alphée, qui leur servoit seule de séparation.

Elis étoit à une distance de dix à douze lieues; mais les Eléens n'en conservèrent pas moins la garde exclusive du temple et la surintendance des fêtes. Les Piséens cependant leur disputoient ce droit. Les deux villes se firent une guerre cruelle; chacune chercha des alliés. A une certaine époque, Phédon,

tyran d'Argos, prétendant que, par sa naissance, il étoit le véritable représentant d'Hercule, usurpa la garde du temple, et, de sa propre autorité, présida aux jeux.

D'autres fois, les Piséens l'emportèrent et présidèrent à quelques olympiades; mais enfin les Eléens détruisirent Pisa de manière à ne pas y laisser pierre sur pierre; et, par la suite, excepté à la dixième olympiade, où les Arcadiens s'emparèrent par force de ce droit, ils conservèrent sans trouble la direction des jeux, tant qu'ils existèrent.

L'Arcadie fut, dès l'origine, divisée en plusieurs petits Etats, dont quelques-uns conservèrent long-temps la royauté. Les incursions de leurs voisins les obligèrent à s'unir. Onze villages se joignirent pour former la ville de Tégée, et cinq au-

tres pour former celle de Mantinée.

Nous avons dit plus haut qu'Aristodème, roi de Laconie, avoit laissé pour successeurs deux jumeaux, Eurysthènes et Proclès. On dit que leur mère, qui les aimoit tous deux également, ayant refusé de déclarer quel étoit l'aîné, on se décida à les faire monter tous deux ensemble sur le trône.

Cette royauté ainsi partagée, n'étoit pas de nature à durer long-temps, ni à rendre les peuples heureux. Mais de même que chez les individus un accès de fièvre produit quelquefois une crise favorable, de même, dans les corps politiques, les établissemens avantageux doivent souvent leur création aux plus violens désordres.

La jalouse, comme on devoit s'y attendre, éclata bientôt entre les rois; mais il fallut que chacun d'eux

s'étudiât à gagner la faveur du peuple, tandis que dans le reste de la Grèce la tyrannie d'un seul roi excitoit la multitude à s'arroger elle-même par violence l'autorité suprême. A Lacédémone, les concessions volontaires des deux monarques donnèrent par degrés tant d'importance au peuple, que l'autorité royale n'étoit plus guère un objet ni de terreur, ni d'envie.

La puissance du gouvernement s'affoiblit à la longue, tellement que la plus affreuse des anarchies régna à Sparte.

Quelques princes habiles ne virent pas d'autre remède à ce désordre, que d'occuper ce peuple turbulent à des guerres étrangères, où l'on obtint quelques succès. Au surplus, la tradition ne nous apprend sur l'état de Lacédémone rien d'important jusqu'à l'époque où Lycurgue,

de la race de Proclès, remplaça sur le trône son frère Polydectes.

Nous ne savons pas, avec la certitude qu'on auroit pu espérer, dans quel siècle vécut cet homme extraordinaire, ni même quels furent ses contemporains; mais l'assurance pleine et entière que nous avons, que ce merveilleux phénomène dans la politique et dans l'histoire du genre humain, la constitution des Spartiates, dont il fut l'auteur, a duré pendant plusieurs siècles, doit nous apprendre à ne pas refuser notre croyance au récit de certains faits, par cela seul qu'ils sont étranges. L'incertitude de la date d'un événement à des époques où l'on n'avoit point une méthode régulière pour fixer les dates, ne prouve rien contre la certitude du fait en lui-même.

Suivant la version que Plutarque

a préférée, Lycurgue étoit descendant de Proclès au cinquième degré en ligne directe, et d'Hercule au dixième degré. Lorsque le sceptre lui échut par la mort de son frère, la veuve de ce prince étoit enceinte. Lycurgue n'en eut pas plutôt connaissance, qu'il déclara publiquement ne monter sur le trône que sous la condition que l'enfant de son frère ne seroit point du sexe masculin. Il refusa, en conséquence, le titre de roi, et retint l'autorité suprême sous le titre de *Prodicus*, ou de protecteur.

On assure que la princesse, plus jalouse du titre de reine que de remplir les devoirs de mère, fit avertir secrètement Lycurgue, que s'il vouloit l'épouser, jamais aucun enfant de son frère ne lui enlèveroit la possession du trône.

Le protecteur crut qu'il étoit prudent de dissimuler l'horreur que

lui inspiroit une proposition si atroce. Il exigea seulement que la reine ne mît point sa santé et ses jours en péril par la tentative d'un avortement ; disant qu'il sauroit bien prendre ses mesures pour que la naissance de l'enfant ne nuisît en rien à leurs projets. Quand elle approcha de son terme, il plaça auprès d'elle des personnes de confiance, et leur ordonna, si la reine accouchoit d'une fille, de la laisser entre les mains des femmes, et si elle mettoit au jour un prince, de le lui apporter partout où il seroit.

Il arriva que Lycurgue souloit publiquement avec les principaux magistrats, lorsque la reine accoucha d'un fils, qu'on s'empressa de lui amener. Il prit l'enfant dans ses bras, et, le montrant à l'assemblée : « Spartiates, dit-il, un roi vous est « né ; » et à l'instant il plaça l'en-

fant sur le siège royal. L'allégresse que cet événement inspira, fit nommer l'enfant Charilaüs, c'est-à-dire, joie du peuple.

Malgré la puissance dont jouissoit Lycurgue, il ne fut pas difficile au frère de la reine d'exciter contre lui une faction redoutable. Il jugea qu'il n'étoit pas encore temps de faire dans ce pays les réformes qu'il projetoit. Comme il étoit fort jeune, il se mit à voyager dans les pays les plus célèbres par leurs progrès dans les arts et les sciences ; c'étoit, dans ce temps-là, le seul moyen d'acquérir de l'instruction. Il abandonna donc, soit volontairement, soit par force, le gouvernement de Sparte à ses adversaires, et passa dans l'île de Crète. Il fit connaissance avec Thalès, poète fort distingué, qu'il engagea à passer à Sparte, afin de préparer, par des poèmes popu-

laïres, les esprits à goûter les changemens qu'il méditoit déjà. On croit aussi qu'il visita l'Asie mineure, où les poésies d'Homère étoient alors dans toutes les bouches, et qu'à son retour il les fit le premier connoître dans la Grèce.

A Sparte, le désordre étoit monté à son comble; les rois étoient sans autorité, les lois sans efficacité, et toutes les classes souffroient presque également. Dans cet état de choses, on s'entretenoit sans cesse de Lycurgue; on vantoit son intégrité éprouvée, son courage intrépide, son génie, sa popularité, et le talent qu'il possédoit éminemment de commander à l'esprit des hommes; enfin, les deux rois et le peuple s'accordèrent pour l'inviter à revenir dans son pays, à entreprendre, en qualité de législateur, la réformation de l'état.

Avant de se charger de cette tâche, Lycurgue voulut consulter l'oracle de Delphes. La pythonisse lui répondit : « Qu'il avoit toute la fauveur des Dieux; que lui-même étoit plutôt un Dieu qu'un homme, et qu'il lui étoit donné d'établir le plus excellent de tous les systèmes de gouvernement. »

Lycurgue ne se proposoit pas tant de donner des lois à l'état, que de refondre entièrement le peuple et d'en faire des hommes d'une espèce toute particulière; mais hardi et presque extravagant dans ses conceptions, il ne manqua jamais d'observer une prudence extrême dans l'exécution.

Il commença par s'ouvrir de ses projets à quelques amis. Lorsqu'il se fut fait un parti assez fort, les rois Archélaüs et Charilaüs ignorant encore ses desseins, il convoqua

une assemblée du peuple, pour lui proposer son plan.

Lycurgue confia le pouvoir exécutif de l'état à un sénat composé de trente personnes. Vingt-huit furent choisis parmi les hommes qui lui étoient dévoués ; ils avoient les deux rois pour présidens. Il donna aussi à ce corps la plus importante partie de l'autorité législative. Le sénat lui seul devoit rédiger les projets de loi et les soumettre à la sanction de l'assemblée du peuple. Il fut établi que l'approbation ou le rejet de ces lois seroit fait par oui ou par non, sans discussion. Il réserva cependant au peuple le droit de nommer à l'avenir aux places vacantes de sénateurs.

Toutes les prérogatives des rois se bornoient à être des sénateurs héréditaires, à commander en chef

les armées, et à exercer le pontificat suprême.

Cette constitution passa presque sans obstacle ; Lycurgue fut ensuite l'innovation la plus audacieuse que jamais ait tentée aucun législateur. Il s'attacha à détruire les maux qu'occasionnoit surtout l'inégalité des fortunes, en partageant uniformément les terres. Chaque famille reçut une portion égale de territoire. La Laconie fut divisée en trente-neuf mille parts, dont neuf mille furent assignées à la ville de Sparte, le reste aux autres cités.

Ce règlement eût été inutile sans un autre dont il fut suivi. Lycurgue proscrivit absolument l'usage de l'or et de l'argent. Il permit néanmoins de frapper des monnaies, mais seulement de fer. Il jugea qu'elles seroient trop incommodes par leur poids et par leur vo-

lume, pour qu'on les accumulât ou qu'on leur donnât trop de circulation. Le législateur atteignoit ainsi le grand objet d'anéantir le commerce étranger. On se moquoit dans toute la Grèce de la monnoie de Sparte. Il ne se présenta plus de vaisseaux étrangers dans les ports de la Laconie. Les aventuriers d'aucune espèce ne furent tentés de s'introduire dans le pays, et l'on n'y vit aucun des métiers qui ne servent qu'au luxe.

Les autres ordonnances ne furent pas reçues avec tant de facilité. Lycurgue prenant toujours pour modèle les lois crétoises, ne voulut point qu'aucun citoyen mangeât dans sa maison particulière. Les rois eux-mêmes furent obligés de prendre leurs repas à des tables publiques, où régnoient l'économie et la frugalité. La première loi avoit

frappé le luxe dans sa racine; celle-ci en détruisoit tous les germes; elle rendoit l'usage des richesses impossible, et détruisoit tout désir de posséder plus les uns que les autres.

Ce fut de tous ses établissements, celui qui éprouva le plus d'oppositions. Lycurgue, pour échapper à une commotion populaire, se retira dans un temple voisin; un jeune homme, nommé Alcandre, d'une des premières familles de Sparte, fut un de ceux qui le poursuivirent. Comme il se retournoit, Alcandre lui porta un coup de bâton au visage, et lui creva un œil. Lycurgue n'en continua pas moins sa route vers le temple; et voyant que la multitude, dans sa fureur, oublioit la sainteté de l'asile, il montra ses traits souillés de sang. Après avoir obtenu enfin qu'on l'écoutât en silence, il s'exprima

avec tant de douceur et avec tant de logique, que la rage de ces forcezés fit place à la pitié et aux remords. On lui livra sur-le-champ Alcandre, pour qu'il eût à le punir comme il le jugeroit à-propos.

Lycurgue, habile à profiter des circonstances, au lieu d'infliger à Alcandre un châtiment sévère, l'amena, par sa douceur et par la persuasion, à se condamner lui-même; de son ennemi qu'il étoit, il parvint à en faire son plus zélé partisan.

Cette modération applanit tous les obstacles, et encouragea Lycurgue à poursuivre le cours de ses réformes. Pour mieux maintenir l'égalité, et empêcher de désirer le superflu, il ordonna que personne ne pourroit se refuser à prêter les choses dont il n'auroit pas immédiatement besoin; que chacun pourroit

prendre à son voisin, même sans les demander, les ustensiles qui lui seroient nécessaires, mais, à la charge de les remettre à leur place, en bon état. C'étoit presque anéantir toute propriété particulière.

Ces changemens extraordinaires étant effectués, la difficulté principale étoit de les rendre durables. Nous ne savons pas exactement quels progrès avoient fait les lettres en Grèce du temps de Lycurgue; mais il ne voulut pas que ses lois fussent écrites. Les oracles se rendoient verbalement, et Lycurgue désiroit que ses règlemens fussent considérés comme des oracles. Son but étoit de les graver dans le cœur du peuple. Il s'occupa donc de diriger tellement l'éducation de la génération naissante, que ses lois fussent pour elle comme une institution de la nature.

L'exercice des arts mécaniques, et même de l'agriculture, fut totalement interdit aux Lacédémoniens; tous les travaux furent abandonnés aux esclaves. La loi ne permettoit à un Spartiate d'autres occupations que celles que lui imposoit le service de l'état.

Lacédémone est le seul pays mentionné dans l'histoire, où l'on ait apporté des soins constants à l'éducation des hommes. Lycurgue veilla aussi à l'éducation des femmes. Les autres femmes grecques vivoient renfermées, elles s'occupaient à coudre ou à filer; Lycurgue voulut que les femmes de Lacédémone fussent exercées à la course, à la lutte et à lancer le javelot. Il ne permit pas qu'elles menassent une vie trop sédentaire, qu'elles restassent dans cette inaction qui partout ailleurs rend les femmes si

débiles. Il pensa qu'elles en seroient plus propres à donner à l'état des défenseurs robustes.

C'étoit une coutume parmi les Grecs, que les hommes parussent tout-à-fait nus dans leurs exercices gymnastiques; Lycurgue exigea que lors de certaines fêtes les femmes se montrassent en public sans vêtement; qu'elles dansassent et chantassent ainsi devant les jeunes gens.

Le même législateur regarda comme sujets à beaucoup d'inconvénients l'opinion de la sainteté du mariage, et le respect pour la couche nuptiale. Ne pas se marier, et ne pas donner de défenseurs à l'état, fut considéré comme une tache honteuse. Peu importoit quel fut le père, pourvu que l'enfant fût bien conformé; car on considéroit les enfans comme n'appartenant pas tant

à leurs parens qu'à la patrie. Connaisant les dangers, et en même temps l'inutilité de la jalouſie, il imagina de la bannir de Sparte, en la rendant ridicule.

Il crut cependant devoir prendre des mesures pour empêcher que le concubinage ne fût trop fréquent. Il fit regarder comme une honte pour les jeunes gens, d'être rencontrés avec de jeunes femmes, même avec leurs épouses. Un jeune marié devoit continuer de vaquer le jour à ses devoirs avec les autres jeunes gens. Il passoit la nuit dans le dortoir commun. Ce n'étoit que furtivement, et avec des précautions infinies, qu'il pouvoit visiter son épouse.

Il est remarquable que de tous les peuples de la Grèce, c'est seulement parmi les Spartiates que nous trouvons les femmes libres et

respectées, comme elles le furent chez les nations modernes. Cela nous paroît encore plus extraordinaire, quand nous considérons quelles étoient leurs moeurs. Mais le désir des applaudissemens et la crainte du blâme étoient les ressorts par lesquels Lycurgue faisoit agir cette singulière machine politique.

Le législateur de Sparte avoit aussi peu de ménagemens pour la vie que pour la sensibilité de ses semblables. Tous les enfans étoient examinés dès leur naissance par des personnes commises à cet effet. Ceux qui se trouvoient vigoureux et bien conformés, étoient seuls conservés; ceux en qui l'on découvroit une constitution vicieuse, étoient exposés sans pitié, et périssoient dans les déserts du mont Taygète. Ceux que l'on jugeoit

dans le cas d'être un jour utiles à l'état, étoient livrés à des nourrices payées par la république.

A l'âge de sept ans, les enfans passoient dans les écoles publiques. Aucun Lacédémonien ne pouvoit éllever ses enfans que dans le mode prescrit par la loi. L'objet de cette éducation n'étoit pas tant de donner des connoissances, que de former les passions, les sentimens, en un mot, de disposer ces jeunes cœurs à adopter la constitution du pays. On leur apprenoit les lettres pour leur usage et non pour l'ornement. Ce fut dans le même esprit que Lycurgue encouragea, dans les jeunes Lacédémoniens, ce penchant au vol, que l'on a regardé comme une tache de ses institutions.

Mais ceux qui le blâment à cet égard, n'ont pas bien approfondi

l'intention du législateur. Son principe fondamental c'étoit que la République étoit tout dans tout; que les individus n'étoient rien en comparaison; qu'ils n'avoient aucun droit à la propriété, pas même à la vie, qui ne fût subordonné aux besoins de la mère commune.

Lycurgue ayant ainsi fondé son plan de gouvernement sur des principes diamétralement opposés à ceux des autres états de la Grèce, crut nécessaire, pour le maintenir, d'empêcher, autant que possible, toute communication avec les étrangers.

Nous ne connaissons pas avec certitude jusqu'à quel point Lycurgue contribua, par ses institutions, au traitement que les Lacédémoniens exercèrent par la suite sur les esclaves. Mais c'étoit assurément une conséquence de son sys-

tème, et rien ne peut le justifier.

On raconte différemment l'origine de ces misérables, qui se distinguaient autant des autres esclaves par leur nom que par leur condition. L'opinion la plus reçue, est que la ville d'Hélos s'étant révoltée contre Lacédémone, et ayant été prise par Soüs, fils de Proclès, ses habitans furent, comme c'étoit alors la coutume, réduits en esclavage. On les amena en si grand nombre dans la Laconie, que le nom d'Hélote ou d'Hilote devint synonyme de celui d'esclave.

Les institutions de Lycurgue produisirent nécessairement une modification considérable dans la condition des esclaves. Chargés exclusivement de l'agriculture et de tous les travaux mécaniques, ils augmentèrent d'importance pour l'état. Mais comme il n'existoit, pour ainsi

dire, plus de propriétés particulières, chaque esclave se trouva appartenir à tout homme libre. Plus leur importance augmentoit, plus il devoit nécessaire de les surveiller. Chaque Hilote se trouva épié par des milliers de maîtres jaloux. On employa tous les moyens possibles pour les tenir à une grande distance de leurs maîtres hautains. On leur commandoit même le vice. On les forçoit de s'enivrer, pour montrer aux jeunes Lacédémoniens dans quel état ridicule et méprisable l'intempérance plonge les hommes.

Il fallut des précautions barbares pour veiller sur la conduite de gens infiniment supérieurs en nombre aux hommes libres, et que l'on traitoit d'une manière si propre à les porter à la révolte : de-là cette abominable institution nommée *Cryptia*. On envoyoit souvent,

dans la campagne de jeunes Lacédémoniens actifs, intelligens, munis de provisions, et armés d'une dague ; ils se dispersoient et se tenoient cachés pendant le jour, afin de mieux exécuter pendant la nuit leur affreuse commission. Ils cherchoient et égorgoient tous les Hilotes qu'ils pouvoient rencontrer. Sans doute ils choissoient pour victimes ceux qui étoient les plus robustes, ou qui se faisoient le plus redouter par l'énergie de leur caractère. Malgré ces infâmes précautions, Lacédémone fut plus souvent en danger d'être renversée par ses esclaves que par ses ennemis extérieurs.

Il paroît que Lycurgue s'occupa aussi de l'organisation militaire des Spartiates. La discipline étoit simple dans ses principes, mais compliquée dans sa hiérarchie. La res-

ponsabilité, pour l'exécution des ordres, passoit de grade en grade, la proportion de ceux qui n'avoient point de commandement, étant comparativement très-petite. On peut dire qu'il y avoit une grande analogie entre la composition de l'armée lacédémonienne, et celle des armées de l'Europe moderne.

Lycurgue ayant, à force de courage et de persévérance, conduit à ses fins le plan le plus extraordinaire que jamais homme ait conçu, attendit quelque temps pour voir sa machine en mouvement. Ayant eu la satisfaction d'en voir concorder toutes les parties, il ne songea plus qu'à la rendre durable. Il convoqua une assemblée du peuple, et dit qu'il avoit encore quelque chose à proposer, mais qu'il lui falloit pour cela consulter l'oracle de Delphes ; qu'il exigeoit, en attendant,

de ses concitoyens, la promesse qu'ils ne changeroint rien à ses lois avant son retour.

Les rois, le sénat et le peuple l'exhorterent à faire le voyage, et jurèrent solennellement de ne consentir à aucune innovation jusqu'à son retour.

Lycurgue obtint à Delphes une réponse aussi favorable que la première fois. L'oracle déclara que la constitution de Sparte, telle qu'il l'avoit établie, étoit excellente ; que tant qu'on l'observeroit tout entière, elle feroit le bonheur et la gloire de l'état.

Lycurgue envoia cette réponse à Sparte, déterminé à n'y plus revenir. Il croyoit désormais avoir assez vécu. Sa mort seule pouvoit cimenter l'observation de ses lois, et il pensoit que l'homme d'état doit, autant qu'il est en lui, faire tourner

sa mort même à l'avantage de son pays. On assure qu'en conséquence il se laissa mourir volontairement faute de nourriture.

Il y a néanmoins plusieurs versions sur le lieu et le genre de sa mort ; les uns disent qu'il se retira dans l'île de Crète et y atteignit un âge assez avancé ; qu'il mourut naturellement, qu'on le brûla suivant l'usage ; mais que d'après ses ordres, on jeta ses cendres dans la mer, de peur qu'une partie quelconque de son corps étant rapportée à Sparte, ses concitoyens ne se crussent dégagés de leur serment.

Peu de temps après l'établissement des lois de Lycurgue, l'état de Lacédémone ne devint pas moins puissant au dehors, que tranquille dans son intérieur. Les Spartiates sentoient leurs forces, et brûloient de les essayer ; ils ne tardèrent pas à de-

venir des voisins redoutables. La Messénie fut leur première conquête.

L'histoire de la Messénie offre peu d'intérêt avant ses guerres avec Lacédémone. Les causes qu'on a données à ces querelles sont remarquables et conformes à l'esprit des temps. Quoique les Grecs fussent politiquement divisés, il y avoit toujours une communauté d'intérêt en matière de religion. Quelques rites, à la vérité, étoient particuliers à certaines villes, ou même à de certaines familles ; mais il y en avoit qui appartenloient à tous ceux de la même origine, tels que les Doriens, les Ioniens, les Etoliens ; d'autres enfin, communes à toute la nation.

Il existoit à Limnæ, sur les frontières de la Laconie, un temple consacré à Diane. Les Messéniens et les Lacédémoniens, étant

également d'origine Doriennne, y faisoient en commun des sacrifices, et y célébroient des jeux.

Dans un tumulte qui s'éleva à l'une de ces fêtes, Téléclus, roi de Sparte, fils d'Archélaüs, contemporain de Lycurgue, fut tué. Les Lacédémoniens prétendirent que ceux de Messénie avoient tenté d'enlever plusieurs vierges de Sparte, et que Téléclus avoit perdu la vie en les défendant. Les Messéniens accusèrent au contraire les Lacédémoniens de trahison ; ils soutinrent que les prétendues vierges étoient des jeunes gens déguisés, qui avoient formé le complot d'assassiner les chefs Messéniens ; que Téléclus et les siens n'avoient fait que subir la juste peine de leurs intentions exécrables.

De quelque côté que fussent les torts, les Lacédémoniens suspendirent leur ressentiment jusqu'au

régne d'Alcamènes, fils de Téléclus et de Théopompe, petit-fils de Charilaüs. Dans cet intervalle, il étoit survenu d'autres motifs de dissension, par suite d'une querelle particulière entre le Messénien Polycharès, et le Spartiate Euphénus; le fils du premier avoit été assassiné par ordre de celui-ci. Polycharès n'ayant pu obtenir à Sparte justice de cet attentat, se mit à égorger tous les Lacédémoniens qu'il trouvoit sans défense.

Ces outrages furent cause qu'une députation fut envoyée de Sparte au gouvernement Messénien pour en demander la réparation; deux rois régnnoient alors en Messénie. Androclès, l'un d'eux, proposa de livrer Polycharès, plutôt que de s'exposer à la guerre. Antiochus s'opposa à une mesure qu'il affirma être à-la-fois lâche et injuste. Telle étoit

l'anarchie qui régnoit dans le gouvernement Messénien, qu'il fallut recourir aux armes pour décider cette affaire. Androclès et ses principaux partisans furent tués, et Antiochus se trouva seul roi en Messénie.

Les Lacédémoniens indignés prirent les armes, et jurèrent de ne point rentrer chez eux, qu'ils n'eussent subjugué toute la Messénie. Leur première expédition fut de s'emparer par surprise de la ville d'Amphéïa<sup>1</sup>.

Antiochus mourut, n'ayant régné que quelques mois; il laissa la couronne à son fils Euphaës. Ce prince évita de livrer une bataille générale aux Lacédémoniens, supérieurs par leur discipline, et mit en si bon état de défense toutes les villes de Messénie, que les efforts

<sup>1</sup> L'an 743 avant J. C.

de l'ennemi échouèrent contre elles.

Après avoir établi la tranquillité dans l'intérieur, il fit embarquer des troupes d'élite, et vengea le pillage commis en Messénie, par des représailles sur la côte de Laconie. Ce fut seulement après quatre ans de guerre qu'il jugea son peuple capable de se mesurer en pleine campagne avec les Lacédémoniens; encore ne voulant rien livrer au hasard, ne chercha-t-il pas autant à obtenir une victoire décisive, qu'à saisir toutes les occasions de combattre l'ennemi sans désavantage.

L'année suivante il y eut une bataille sanglante, la nuit sépara les combattans, et le lendemain matin les deux armées se trouvèrent tellement affoiblies par cet horrible carnage, qu'aucune des deux ne voulut recommencer le combat.

Les Messéniens avoient montré qu'ils n'étoient point inférieurs aux Spartiates par la force des armes; mais d'autres circonstances rendoient leurs affaires de plus en plus déplorables. Leurs terres avoient été ravagées, et ne leur offroient plus de subsistances; des épidémies moissonnoient leur population. Ils furent contraints de se retrancher sur le mont Ithome, près de la mer; ce qui leur offroit plus de moyens pour se procurer des vivres, les Lacédémoniens n'ayant point de forces navales.

Ils envoyèrent ensuite consulter l'oracle de Delphes. Qnand la réponse eût été dictée par les Spartiates, elle n'auroit pas été plus propre à répandre la discorde et la confusion parmi les Messéniens. La pythonysse déclara qu'il falloit sacrifier aux divinités infernales une

jeune fille du sang de la maison régnante.

On tira au sort ; il désigna la fille de Lyciscus ; mais un prêtre gagné par le père, déclara que l'enfant étoit supposé, et que ce n'étoit pas une victime telle que l'exigeoient les dieux. Lyciscus profita de la surprise et des doutes qu'occasionna cette déclaration, pour soustraire sa fille, et il l'emmena à Sparte.

Le conseil étoit plongé dans le plus cruel embarras, lorsqu'Aristodème, en qui la superstition ou l'ambition, et sans doute ces deux sentimens à-la-fois, avoient étouffé toute tendresse paternelle, offrit volontairement sa fille pour victime. Mais de nouveaux obstacles se présentèrent. La fille d'Aristodème étoit fiancée à un jeune homme d'un rang distingué, et l'un

des favoris du roi : ce jeune homme soutint avec véhémence que la jeune fille n'appartenoit point à son père, mais à celui dont elle étoit sur le point de devenir épouse.

Comme on n'écoutoit pas ses représentations, le jeune homme, pénétré d'horreur, s'écrie que la fille d'Aristodème ne sauroit remplir les intentions des dieux; qu'elle n'est pas vierge, qu'elle est grosse par suite de leur commerce illicite.

L'insulte ajoutée à la résistance, excite la rage d'Aristodème; ce barbare plonge un poignard dans le cœur de sa fille. Tous les spectateurs frémissent. Les prêtres, insatiables de cruauté, s'écrient : Ce n'est pas la piété, c'est la fureur qui a guidé le bras du meurtrier; les dieux demandent une autre victime.

Mais le sage Euphaès, soutenu avec énergie par les familles du sang

royal, persuada au peuple que le vœu de l'oracle étoit rempli; que les dieux ne demandoient point d'autre sang.

L'exécrable attentat d'Aristodème fit, dit-on, plus d'impression sur les Lacédémoniens, que le respect dû à l'oracle. Ils virent qu'il n'étoit pas facile de soumettre de pareils hommes. Pendant cinq ans les hostilités furent presque interrompues; mais dans la sixième année on frappa encore une fois de grands coups.

Théopompe marcha contre Ithome. Euphaès fit une sortie. On se battit avec fureur, sans qu'il y eût de résultat décisif. Euphaès reçut une blessure mortelle; et, comme il n'avoit point de postérité, l'ambitieux et cruel Aristodème fut appellé par le peuple à lui succéder.

Aristodème conduisit la guerre

avec tant d'intelligence, qu'il la prolongea encore pendant quatre années; mais enfin, assiégié et resserré étroitement dans Ithome, il désespéra du salut de la place, et se perça d'un coup d'épée sur le tombeau de sa fille.

Les habitans se défendirent encore plusieurs mois; mais leur nombre diminuoit peu-à-peu; ils désertoient et fuyoient vers d'autres contrées. Les Lacédémoniens ayant enfin pris Ithome, rasèrent cette ville, et s'emparèrent des autres avec facilité<sup>1</sup>.

On donna aux Asinéens, que les Argiens venoient d'expulser de leur territoire, une partie de la côte de Messénie. Le reste fut laissé aux Messéniens; mais sous la condition qu'ils se reconnoistroient sujets de Sparte, et lui paieroient la moitié

<sup>1</sup> L'an 724 avant J. C.

du produit de leurs terres. C'est ainsi que cet important territoire accrut les domaines de Sparte.

Parmi les événemens de cette guerre, il en est un qui doit paroître étrange aux modernes, mais qui est attesté par les auteurs anciens les plus judicieux. Les relations en diffèrent, mais elles s'accordent sur les points essentiels. On dit que les femmes des Lacédémoniens soutinrent long-temps, avec un courage vraiment spartiate, l'absence de leurs maris, qu'un serment solennel retenoit si long-temps hors de leurs foyers; mais les années s'écoulant sans que les Messéniens fussent soumis, les dames de Lacédémone envoyèrent une députation à l'armée pour représenter l'extravagance d'une pareille guerre. Les ennemis, disoient-elles, restant sur leur territoire avec leurs familles, pro-

duisoient sans cesse de nouveaux citoyens pour réparer les ravages des combats; mais les femmes spartiates consumoient leurs années dans le veuvage: si la guerre continuoit, quand même on remporteroit la victoire, l'état ne se trouveroit pas moins dépeuplé, que s'il fut devenu la proie de conquérans, puisqu'il ne se seroit pas élevé de générations nouvelles.

Ces plaintes méritoient un sérieux examen; mais on ne pouvoit y déferer sans se rendre coupables de parjure, et sans encourir la vengeance des dieux. Cependant la difficulté n'étoit pas aussi forte pour les Lacédémoniens qu'elle l'eût été pour tant d'autres peuples. Il fut convenu que tous ceux qui étoient arrivés à l'âge de porter les armes depuis le commencement de la guerre, et qui, par conséquent, n'avoient

point prêté le serment, retournoient dans leurs foyers, et se partageroient toutes les filles nubiles. Quand la guerre fut terminée, les enfans nés de ces commerces illégitimes furent proscrits par les autres citoyens ; on les expulsa hors du Péloponnèse. Ils consentirent à s'expatrier ; et, sous la conduite de Phalanthus, l'un d'eux, ils fondèrent la ville de Tarente en Italie.

Pendant près de quarante ans, la Messénie resta dans une obéissance paisible ; mais ce joug étoit trop dur et trop humiliant pour être volontairement supporté. Il ne falloit qu'un chef jouissant de quelque réputation, pour rassembler et concentrer les élémens de l'orage qui se formoit. Les conditions requises pour un semblable chef de parti se trouvoient réunies dans Aristomènes, jeune homme dont le grand courage

recevoit encore un nouvel éclat de sa filiation ; car il descendoit d'Hercule par une longue suite de rois Messéniens.

Une faction s'étant formée, Aristomènes se mit à la tête. Les mécontents envoyèrent secrètement sonder les dispositions des Argiens et des Arcadiens, anciens alliés de la Messénie. On leur fit des promesses favorables : Aristomènes et son parti ne balancèrent plus à attaquer un corps de Lacédémoniens à Deræ<sup>1</sup>. L'action fut chande et meurtrière, mais la victoire indécise. Cependant les Messéniens, enchantés de la valeur d'Aristomènes, lui offrirent de régner sur eux. Il refusa cet honneur, et accepta seulement les fonctions de général.

La première aventure de ce héros, après son élévation, est romanesque ;

<sup>1</sup> L'an 685 avant J. C.

mais tout le siècle étoit monté sur ce ton. Aristomènes connoissoit fort bien le pouvoir de la superstition sur ses contemporains ; il résolut de s'en servir. Il y avoit à Sparte un temple de Minerve , couvert en airain. Aristomènes pénétra seul dans la ville pendant la nuit ; ce qui n'étoit pas difficile , car il n'y avoit ni gardes ni murailles , et il étoit défendu aux habitans de sortir dans les rues avec des lumières. Il entra dans le temple à la faveur de l'obscurité , et y suspendit un bouclier , avec une inscription portant qu'Aristomènes avoit choisi dans les dépouilles de Sparte ce bouclier pour l'offrir à la déesse.

Les Grecs ne craignoient rien tant que de se voir enlever par un ennemi la faveur d'une divinité , sous la protection de laquelle les avoient mis leurs ancêtres. Les Lacédémoniens

niens en concurent de telles alarmes , qu'ils envoyèrent demander à Delphes ce qu'il falloit faire. La Pythannie leur conseilla de prendre un Athénien pour chef. On envoya donc une ambassade à Athènes.

Mais il se présentoit un autre embarras. Les Athéniens , d'un côté , étoient loin de désirer la réunion au territoire de Sparte , de la plus belle province du Péloponnèse. D'un autre côté , ils ne vouloient point contrarier directement l'oracle. Ils prirent un parti moyen : ce fut d'envoyer un homme , nommé Tyrée , qui avoit été maître d'école , ne jouissoit d'aucune considération , étoit boiteux , et ne paroissoit devoir être d'aucune utilité pour les Lacédémoniens.

Mais ce Tyrée fut précisément la cause de leurs succès ; il anima leur courage par ses chants. C'est d'après les fragmens des poésies

qu'il composa à cette occasion, que les historiens ont tiré la plus grande partie des documens sur les affaires de Messénie<sup>1</sup>.

Les Messéniens avoient reçu des renforts d'Argos, de l'Arcadie, de Sicyone et de l'Elide. Les Corinthiens furent le seul peuple qui envoya des secours aux Lacédémoniens. La bataille de Capruséma, où les Messéniens remportèrent la victoire, fut si fatale aux Spartiates, que ceux-ci discutèrent s'ils ne devoient point entamer des négociations pour la paix.

Tyrtée ranima le courage des Spartiates par ses chants. On crut

On trouve des renseignemens encore plus étendus dans trois élégies, composées par les Messéniens Comon et Euclète. Pausanias s'est encore servi, pour rédiger cette histoire, des écrits de Myron de Priène, et d'un poème de Rhianus de Crète.

(*Note du Traducteur.*)

nécessaire d'augmenter le nombre des citoyens, en émancipant des hilotes et en leur donnant le droit de bourgeoisie. Cette mesure étoit loin d'être populaire; mais les poésies de Tyrtée persuadèrent au peuple d'y acquiescer. La guerre fut dès-lors poussée avec toute la vigueur possible.

Aristomènes cependant cherchoit à profiter de ses avantages. Il ne fit point une invasion régulière en Laconie, et se contenta d'incursions passagères. Il surprit la ville de Pharæ, y prit un butin considérable, et défit le roi Anaxandre, qui avoit dressé une embuscade pour interceppter son retour. Dans une autre irruption, il prit la ville de Caryæ, et emmena captives des vierges de Sparte, qui s'y étoient assemblées pour célébrer les fêtes de Diane.

Pendant la marche, des jeunes

gens, pris de vin, voulurent insulter les captives. Aristomènes leur ayant fait des représentations inutiles, tua de sa propre main le plus mutin sur la place, et rendit les jeunes filles à leurs parens.

Dans une autre attaque, sur la ville d'AEgile, Aristomènes fut fait prisonnier par des dames de Sparte, qui s'y étoient aussi rassemblées pour la célébration d'une fête; mais qui, à l'approche de l'ennemi, avoient pris les armes. Cependant Archidamie, prêtresse de Cérès, étant devenue amoureuse de lui, facilita son évasion.

Dans la troisième année de cette guerre, les forces Lacédémoniennes et Méssénienes se mesurèrent à Mégalétaphrus. La défection d'Aristocrates, prince Arcadien, allié des Messéniens, mais qui avoit des intelligences secrètes avec Lacédé-

mone, causa la déroute complète d'Aristomènes.

Les Messéniens se virent encore une fois obligés de recourir à la ressource qu'avoit employée Euphæs lors de la première guerre. Ils rassemblèrent leurs troupes à Éira ou Ira, place très-forte près de la mer, d'où ils parvinrent à conserver une communication avec leurs ports de Pylos et de Méthone. L'esprit entreprenant d'Aristomènes n'étoit point abattu par ce désastre. Il sortoit fréquemment d'Éira à la tête de troupes choisies, et pilloit les districts occupés par les Lacédémoniens; il osa même pénétrer dans la Laconie, et saccagea la ville d'Amyclæ.

Les opérations des sièges étoient, dans ce temps là, d'une lenteur extrême; le seul moyen des assiégeans étoit de prendre la place par

famine. Mais les Lacédémoniens ne pouvant affamer Eïra , publièrent un édit par lequel il étoit défendu de faire aucunes cultures dans les parties conquises de la Messénie.

Aristomènes fut enfin victime de son excès d'audace. Surpris à l'improviste par un corps nombreux de troupes spartiates qui avoient les deux rois à leur tête , il fut vaincu , blessé et fait prisonnier. Les Lacédémoniens , considérant lui et les siens comme des rebelles , condamnèrent les prisonniers sans distinction , à être précipités dans le Céada. C'étoit une grotte profonde où l'on jetoit les criminels condamnés à mort. Tous périrent de cette chute , à l'exception d'Aristomènes , dont la conservation fut regardée comme miraculeuse. Un aigle , dit-on , s'étant placé au-dessous de lui ,

le soutint sur ses ailes , et le porta au fond sans qu'il se fit de mal.

Mais il n'est pas besoin de miracles pour expliquer un fait qui n'est pas physiquement impossible. Aristomènes ne se trouva d'abord guères avancé de conserver la vie dans ce gouffre ténébreux , environné de ses compagnons morts et mourans , de squelettes et de cadavres infects. Il se retira dans l'angle le plus reculé , et couvrant sa tête de son manteau , il attendit patiemment la mort.

Ce fut , selon Pausanias , le troisième jour de cette horrible captivité , qu'un certain bruit excita son attention ; Aristomènes se découvrant les yeux , aperçut , à l'aide d'une faible lueur , un renard qui dévoroit les cadavres. Il fut frappé de l'idée salutaire , que sans doute cet animal avoit trouvé un autre

chemin que celui par lequel on les avoit précipités, et qu'il le reprenroit vraisemblablement pour s'en aller : en conséquence, il s'approcha du renard, lui saisit une jambe d'une main, tandis qu'avec son manteau il se mettoit de l'autre à l'abri de ses morsures ; ensuite il se laissa traîner par cet animal, dans un passage si étroit qu'enfin son corps ne put y passer ; mais en cet endroit on apercevoit la lumière du dehors ; Aristomènes laissa le renard en liberté, et se mit à creuser la terre avec ses mains, jusqu'à ce qu'il se fût frayé un passage ; enfin il se sauva à Eïra.

On n'ajouta d'abord aucune foi, dans Sparte, au bruit du retour d'Aristomènes ; on fit des préparatifs pour continuer le siège d'Eïra. Un corps auxiliaire de Corinthiens arriva pour faciliter la conquête.

Aristomènes, instruit de la marche de ces troupes, fit une sortie, surprit leur camp pendant la nuit, les tailla en pièces, et rentra chargé de butin. Ce vainqueur extraordinaire célébra un hécatomphonéia ; c'étoit le sacrifice prescrit chez les Grecs, à ceux qui, dans une bataille, avoient tué cent ennemis de leurs propres mains.

Les Lacédémoniens consentirent à une trêve de quarante jours, à cause des solennités qui alloient avoir lieu en l'honneur d'Hyacinthe.

Pausanias rapporte que des mercenaires Crétois, engagés à leur service, profitèrent de cette suspension d'armes pour frapper un grand coup contre les Messéniens. Ils se saisirent d'Aristomènes, mais celui-ci recouvrira sa liberté par le secours de la jeune femme chez qui il étoit logé : elle coupa ses liens, et lui

fournit les moyens d'égorger ses gardes.

Le blocus d'Eira se prolongea cependant jusqu'à la onzième année<sup>1</sup>. Aristomènes ne cessoit de faire des actions d'éclat. Il prit avec lui cinq cents Messéniens, trois cents Arcadiens, et tenta le coup hardi de s'emparer de Sparte, pendant que l'armée lacédémonienne en étoit éloignée. La trahison d'Aristocratès, chef des Arcadiens, fit manquer cette expédition. Une assemblée du peuple condamna ce perfide à être lapidé. On éleva une colonne avec une inscription, pour perpétuer la mémoire de son infamie.

Les Pyliens, les Méthoniens et autres habitans de la côte, désespérant du salut de leurs villes, embarquèrent leurs effets sur tous les

<sup>1</sup> L'an 671 avant J. C.

vaisseaux qu'ils purent rassembler, et vinrent mouiller à Cyllène, port d'Elide. Ils firent ensuite proposer à leurs compatriotes qui s'étoient retirés en Arcadie de venir les rejoindre et de former une colonie dont Aristomènes seroit le chef. Cette proposition fut accueillie et approuvée par Aristomènes, qui ne voulut cependant point commander l'expédition. Il confia cet honneur à son fils Gorgus, et à Manticlus, fils de son ami Théoclès. Les émigrés débarquèrent en Sicile, et y fondèrent la ville de Messine, ainsi appelée encore aujourd'hui par corruption, de Messène. La ville de Reggio, qui est en face, sur le même détroit, avoit déjà été bâtie par d'autres Messéniens.

Aristomènes n'avoit pas cependant perdu toute espérance. Il recourut à l'oracle de Delphes; mais la Pythonisse fut trop sage pour lui

donner de l'encouragement. Mais si ce chef étoit malheureux comme homme public, il trouva la fortune plus favorable comme particulier. Damagète, roi d'Ialyssus dans l'île de Rhodes, ayant été demander au même oracle, à qui il devoit se marier, le dieu lui fit conseiller d'épouser la fille de celui des Grecs qui avoit déployé le plus grand caractère. C'étoit clairement désigner Aristomènes. Damagète demanda sa fille, et emmena son beau-père à Rhodes, où il passa le reste de ses jours dans une honorable aisance.

Les Lacédémoniens restoient maîtres d'un pays presque désert. Ils conservèrent les Asinéens dans l'établissement qu'ils leur avoient donné en Messénie. Les Naupliens, chassés de leur pays par les Argiens, reçurent la ville et le territoire de Méthone. Les Spartiates se parta-

gèrent le reste du pays, et réduisirent à la condition d'hilotes ceux des misérables habitans qui n'avoient pas eu la possibilité ou la volonté de fuir.

On pourroit croire qu'ici l'histoire de la Messénie est terminée. Cependant ses habitans figurèrent de temps en temps dans les affaires de la Grèce; et après plus d'un siècle et demi une révolution extraordinaire leur fit reconvoyer leur pays natal.

Pendant le long espace de temps qu'exigea cette conquête, Sparte avoit eu d'autres guerres à soutenir contre ses voisins, notamment contre les Argiens et les Arcadiens, et plusieurs commotions politiques à apaiser.

Nous avons parlé de la constitution politique établie par Lycurgue. On ne connaît pas bien l'époque où

furent créés ces magistrats, nommés Ephores, qui, par la suite des temps, acquirent une autorité presque despotique. Hérodote, Platon et Xénophon en attribuent l'institution à Lycurgue; Aristote, Plutarque et d'autres, la rapportent au règne de Théopompe. Si ce dernier prince ne fut pas le créateur des Éphores, au moins augmenta-t-il beaucoup leur crédit et leurs priviléges.

Les Éphores étoient au nombre de cinq, choisis dans le sein du peuple et par le peuple. Leurs fonctions avoient beaucoup d'analogie avec celles des tribuns de Rome. L'histoire des uns et des autres offre une preuve palpable de l'impuissance de l'ancienne démocratie qui, dans les deux républiques les mieux constituées de l'antiquité, incapable de soutenir ses droits, étoit réduite à l'absurde nécessité de

créer et de souffrir une magistrature tyrannique pour les défendre.

---

## CHAPITRE V.

*Notice sur les Provinces septentrionales et sur les premières Colonies grecques. — Histoire d'Athènes jusqu'à l'abolition de la royauté.*

TEANDIS que Lacédémone acquéroit parmi les états de la Grèce une préeminence qu'aucun d'eux n'avoit eue depuis l'expulsion de la maison de Pélops du trône d'Argos, une puissance rivale appuyée sur des mœurs toutes différentes et des institutions d'une tout autre nature, se formoit silencieusement hors du Péloponnèse.

Mais les divisions qui affoiblirent et réduisirent à la nullité les autres nations grecques, contribuèrent

principalement à mettre Athènes et Lacédémone à la tête de la nation.

Quelques siècles après la guerre de Troie, l'histoire des provinces septentrionales n'offre que des relations confuses d'émigrations, d'expulsions, de brigandages et d'hostilités continues. La principale révolution dont le souvenir nous ait été transmis, fut opérée soixante ans après la guerre de Troie, par l'émigration des Béotiens, peuple de Thessalie, qui envahirent le territoire de Thèbes, accablèrent les descendants de Cadmus, et donnèrent à toute cette province le nom de Béotie.

Chaque ville de la Béotie, un peu considérable, avoit la prétention d'être une république indépendante; celle de Thèbes prétendoit à une espèce de suprématie, au moins en temps de guerre; toutes formoient

une ligue dirigée par des magistrats communs, nommés Béotarques.

Depuis la guerre de Troie jusqu'à près les conquêtes des Doriens dans le Péloponnèse, Athènes offre peu d'intérêt à l'histoire; mais une révolution semblable à celle qu'effectuèrent les Héraclides, ne pouvoit pas être sans importance pour les voisins.

Le territoire athénien s'étendoit alors seulement jusqu'à l'isthme de Corinthe. Mais le peuple de la presqu'île du Péloponnèse, dans la province qui s'étend sur la côte septentrionale, étoit, comme les Athéniens, de race ionienne. Lorsque Tisamène, à la tête des troupes achéennes d'Argos et de Lacédémone, eut garanti ce pays contre les entreprises des Héraclides, on en trouva les limites trop resserrées pour sa population. On opprima, en conséquence, les anciens habitans, et plusieurs fa-

millés ionniennes furent contraintes à émigrer.

Athènes tendit les bras à ces malheureux ; elle servit de refuge, non-seulement aux Ioniens d'AEGialie, mais à des Messéniens, qui, sous la conduite de Mélanthus, roi de Pylos, vinrent s'y établir. Les Athéniens étoient alors en guerre avec les Béotiens, et par conséquent disposés à recevoir cet accroissement de forces.

Ce bienfait ne fut pas sans récompense.

Les armées d'Athènes et de Béotie étant sur le point d'en venir aux mains, le roi de Béotie proposa de vider la querelle par un combat singulier entre lui et Thymœtes, roi d'Athènes.

Thymœtes se sentant peut-être inférieur en force et en agilité, refusa le défi : c'étoit blesser les préju-

gés du temps. Mélanthus, le chef des Messéniens fugitifs, s'offrit pour être le champion d'Athènes, et fut accepté. La victoire se déclara en faveur de Mélanthus, et le sceptre d'Athènes fut sa récompense. Thymœtes fut déposé, et avec lui la famille de Thésée cessa de régner.

Les Doriens, bientôt après leur établissement dans le Péloponnèse, avoient empiété sur le territoire athénien, et fondé la ville de Mégare sur la côte septentrionale du golfe Saronique.

Il paroît que Mégare avoit déjà pris de la consistance, lorsque Cadrus succéda à Mélanthus son père. La guerre éclata : les Mégariens recurent du Péloponnèse de si puissans secours, qu'Athènes se trouva près de sa ruine. Au moment de livrer bataille, on consulta l'oracle de Delphes. Il répondit que les Pé-

loponnésiens obtiendroient la victoire, pourvu qu'ils épargnassent les jours du roi d'Athènes <sup>1.</sup>

Cette décision ayant été divulguée, Codrus animé par l'héroïsme du siècle, résolut de se dévouer pour le salut de son pays. Il se déguisa en paysan, prit un fagot sur ses épaules, un crochet à la main, et entra dans le camp ennemi; ayant aperçu un groupe de soldats, il se mêla parmi eux, et leur chercha querelle: dans la dispute, il frappa un soldat de son bâton, et le soldat lui passa son épée au travers du corps.

On ne tarda pas à reconnoître le paysan supposé pour être le roi d'Athènes; les chefs Péloponnésiens, craignant l'accomplissement de l'oracle, retirèrent promptement leurs forces dans le Péloponnèse <sup>2.</sup> Peu

<sup>1.</sup> L'an 1070 avant J. C.

<sup>2.</sup> *Ibid.*

de temps après on fit la paix avec Mégare.

Si la mort de Codrus délivra Athènes des dangers d'une guerre extérieure, elle fut la cause immédiate d'une sédition non moins funeste.

Médon, fils de Codrus, étoit boiteux: comme on estimoit heaucoup alors les qualités corporelles, un parti nombreux lui préféroit son jeune frère. Mais un tiers-parti encore plus fort, vouloit les exclure l'un et l'autre, disant que les Athéniens ne devoient pas avoir d'autre roi que Jupiter.

Cependant l'oracle se prononça en faveur de Médon, et les choses furent arrangées à l'amiable; mais il fut convenu qu'après Codrus, qui avoit si bien mérité de son pays, nul ne seroit honoré du titre d'eroi, dont il étoit impossible d'être

aussi digne que lui. Médon resta premier magistrat de la République, avec le titre d'Archonte ou de chef, que l'on déclara héréditaire dans sa famille, mais à la charge par l'Archonte d'être responsable, devant l'assemblée du peuple, de sa bonne administration.

Comme l'Attique étoit alors surchargée d'habitans, on envoya une colonie dans l'Asie-mineure. Nélée et Androclus, les plus jeunes fils du dernier roi, en furent les chefs.

Toutes les factions furent apaisées par cet expédient.

Tandis qu'Athènes jouissoit ainsi du repos, et que l'ambition de Sparte étoit renfermée dans les limites du Péloponnèse, la Grèce étendoit au loin ses domaines, et portoit de toutes parts de nombreuses colonies.

De toutes les îles de la Grèce, nous n'avons guères parlé jusqu'à présent que de la Crète. Les autres îles de la mer Égée étoient anciennement occupées, en partie par les Phéniciens, en partie par les Pe-lasges - Lélégiens, qui vivoient, comme eux, de pirateries. Minos les expulsa et les remplaça par des colonies de sa nation.

Le pouvoir des rois de Crète s'étant affoibli, quelques-unes de ces îles se firent indépendantes; d'autres passèrent sous différentes dominations. L'île d'Eubée, l'une des plus considérables de ces îles, n'obéit sans doute jamais aux monarques Crétains.

Chalcis et Érétrie passent pour avoir été des colonies athénienes fondées avant la guerre de Troie; Réunies par une étroite alliance, ces deux villes tenoient sous leur do-

mination les îles voisines d'Andros, Ténos et Céos. Elles peuplèrent les péninsules de Pallène et d'Athos, et le territoire d'Olynthe sur les frontières de Thrace et de Macédoine; enfin elles établirent des colonies en Italie et en Sicile.

On a supposé, mais sans autorités suffisantes, qu'ayant la guerre de Troie il y avait déjà eu des migrations de la Grèce dans l'Asie-mineure. Strabon cite notamment les villes de Milet, de Téos et de Smyrne. Mais les grandes émigrations des Ioniens et des Éoliens, occasionnèrent des révolutions complètes dans ce beau pays, et en renouvelèrent toute la population. Aucun auteur ne nous a donné de relation complète de ces événemens importans et extraordinaires.

La migration des Éoliens fut une conséquence immédiate de la con-

quête du Pélop onnèse pr les Héraclides. Penthilus, un des fils d'Orreste, chercha un asile dans l'île d'Eubée, et y fut suivi par une multitude de Péloponnésiens: beaucoup s'y établirent; mais le plus grand nombre, réuni à une troupe considérable de Béotiens, passa avec leur prince dans la Thrace.

Après sa mort, son fils Échelatus franchit l'Hellespont, et se rendit maître de Troie; il mit, comme on le croit, un dernier terme à l'existence et jusqu'au nom de cette ville malheureuse.

Vers le même temps, Cleüès et Malaüs qui étoient aussi de la race d'Agamemnon, avoient rassemblé un grand nombre de Péloponnésiens fugitifs, sur le mont Phricius dans la Locride, près des Thermopyles, et passant dans l'Asie-mineure, ils y fondèrent la ville de Cumes.

C'est ainsi que toute la côte, depuis Cyzicus sur la Propontide, jusqu'à la rivière Hermus, conjointement avec l'île de Lesbos, conquise par Graüs, fils d'Échelatus, furent peuplées par des Péloponnésiens et des Béotiens, et reçurent le nom d'Éolide.

La grande migration Ionienne eut lieu un peu plus tard, mais produisit des colonies encore plus florissantes. Nous avons dit qu'elle eut pour chefs Nélée et Andréclus, fils de Codrus. Ils se saisirent de toute la côte de l'Asie mineure, depuis l'Hermus, jusqu'au promontoire de Posidéion vers le Sud. Les Cariens, habitans originaires du pays, furent chassés, mais on conserva ceux d'origine grecque. On y fonda douze villes qui toutes devinrent considérables, savoir : Ephèse, Milet, Myus, Lébédos, Colophon, Priène,

Téos, Erythræ, Phocée, Clazomène, Chio et Samos, à quoi il faut ajouter Smyrne, que l'on acquit par la suite des Éoliens.

Au sud de ce territoire, les Grecs fondèrent encore d'autres colonies. Telle fut Halicarnasse, fondée par les Trézéniens, et qui devint beaucoup plus opulente que la mère-patrie. L'île de Rhodes étoit depuis long-temps occupée par les Grecs. Homère rapporte que Tlépolémus, fils d'Hercule, y amena une colonie d'Argos. Rhodes et Halicarnasse furent les principaux établissements des Grecs en Asie. Leurs habitans étoient de la race des Doriens.

La côte septentrionale de la mer Egée ne vit pas des établissements grecs aussi solides, ni aussi florissans que la côte orientale. Cependant, à une époque très-ancienne, des aventuriers grecs s'étoient ré-

pandus dans toutes les meilleures provinces, sur la côte égéenne de la Thrace, sur la Propontide, et jusques sur le Pont-Euxin. La Macédoine avoit été occupée par des Grecs d'Argos, sous le commandement de Caranus, prince du sang d'Hercule.

Peu de temps après la guerre de Troie, Teucer, fils de Télamon, et frère du célèbre Ajax, amenant une colonie de la petite île de Salamine située sur la côte d'Attique, fonda la ville de Salamine en Chypre. Il est certain que cette dernière île fut très-anciennement occupée par les Grecs; elle avoit d'abord appartenu aux Phéniciens. Ce furent eux qui y introduisirent le culte de Vénus, déesse d'origine syrienne.

Les Phéniciens n'avoient pas trouvé cette île convenable à leur commerce; mais les Grecs y accourent de toutes les parties de leur

territoire, attirés par l'abondance des bois de construction, et par la richesse des mines de cuivre.

L'île de Théra, l'une des Cyclades, reçut d'abord une colonie de Lacédémone; elle fonda ensuite elle-même une colonie, la ville de Cyrène en Afrique. Pindare nous atteste combien fut florissante la partie de la côte d'Afrique, que l'on appelle Cyréniaque.

Du temps d'Homère, l'Italie et la Sicile n'étoient guères connues que de nom; on les supposoit habitées par des sauvages et des monstres imaginaires. Les malheurs qu'entraîna la guerre de Troie furent, dit-on, la première cause de l'émigration des Grecs vers ces contrées. Cela est plus que probable, quoiqu'il ne faille point ajouter foi à ce que les traditions rapportent du nom des chefs et des lieux où ils débar-

quèrent. Par exemple, il n'est pas sûr que Diomède, après avoir fondé Arpi, Canusium et Sipontum en Apulie, ait réellement pénétré jusqu'au fond du golfe adriatique, et se soit rendu maître des bouches du Pô. Il est encore plus douteux que Pise, en Toscane, ait été bâtie par les Piséens du Péloponnèse, qui avoient suivi Nestor au siège de Troie, et que l'Arcadien Evandre ait fondé sur les bords du Tibre ce village, qui devint Rome.

La ville de Cumes, sur la côte de Campanie, passe pour avoir été le plus ancien établissement des Grecs en Italie. Elle fut bâtie par Mégastrènes et Hippoclès, venus, l'un de Chalcis, l'autre de Cumes en Eubée, peu de temps après la fondation de ces villes par les Athéniens. Cumes de Campanie prospéra et multiplia en quelque sorte ses rejetons. Naples lui doit sa création.

Les Chalcidiens d'Eubée réunis aux Messéniens, bâtirent Rhegium, aujourd'hui Reggio, sur la pointe méridionale de l'Italie. Peu de temps après, Tarente fut fondée par les Lacédémoniens.

Locres Epizephyrium et Médame furent peuplés par les Locriens de Crissa; Scyllacium par les Athéniens; Crotone et Sybaris, des ruines de laquelle sortit Thurium, par les Achéens; Salente et Brindes, par les Crétois.

En Sicile, les colonies firent les mêmes progrès. Naxos est la première colonie que les Grecs fondèrent en Sicile. Immédiatement après, les Corinthiens bâtirent Syracuse dans une des parties les plus fertiles de l'île. Les Rhodiens et les Crétois établirent Gela; Léontium et Catana étoient des colonies sorties de Naxos. Tauromenium, Selinus, Himera,

Camarina, Acragas (Agrigentum), et Zancle, eurent pour métropoles d'autres colonies grecques en Sicile et dans la Base-Italie. Il est remarquable que jamais les Grecs ne s'occupèrent de peupler l'intérieur des terres. Leur activité leur faisoit rechercher les situations maritimes.

Les Grecs d'Italie et de Sicile, dont les possessions devinrent si étendues, qu'elles prirent le nom de Grande-Grèce, ceux des colonies d'Afrique, entretinrent constamment des relations avec la patrie de leurs ancêtres. Ils fréquentoient les jeux olympiques, rendez-vous général de tous les peuples d'origine grecque.

Cependant fort peu de ces colonies furent fondées avec le dessein d'aggrandir la domination de la mère-patrie. Souvent leurs chefs n'étoient rien de plus que des pirates.

Mais lorsqu'une loi de l'état ordonna la fondation d'une colonie, le but de cette mesure étoit de se délivrer d'un excès de population, eu égard à l'étendue du territoire, ou de se débarrasser d'hommes turbulens et factieux.

---

## CHAPITRE VI.

*Histoire d'Athènes, depuis l'abolition de la royauté jusqu'à la législation de Solon, et jusqu'aux premières relations publiques avec la Perse.*

APRÈS avoir changé le titre de son magistrat, Athènes fit à sa constitution un autre changement important. Alcméon étant mort, Charops fut nommé archonte, sous la condition de ne conserver cette dignité que pendant dix ans<sup>1</sup>. Six archontes lui succédèrent avec la même condi-

<sup>1</sup> L'an 753 avant J. C.

tion; mais ensuite les fonctions en furent rendues annuelles, et au lieu d'un seul magistrat on en nomma neuf à la fois<sup>1</sup>.

Les neuf archontes n'étoient pas égaux en dignité, et n'exerçoient pas les mêmes fonctions. Un d'eux principalement représentoit la majesté de l'état; on distinguoit par son nom l'année où il avoit exercé sa magistrature. Le second avoit le titre d'archonte-roi; il étoit le chef de la religion. Le polémarque, ou chef militaire, étoit le troisième. Les six autres avoient le titre de thesmothétès: ils présidoient comme juges les cours ordinaires de justice, et formoient par leur réunion un tribunal qui avoit une juridiction particulière.

Les neuf assemblés formoient le conseil d'état. Presque toute l'ad-

<sup>1</sup> L'an 684 avant J. C.

ministration civile, militaire et judiciaire, leur appartenloit; mais le pouvoir législatif résidoit dans l'assemblée du peuple. Ces magistrats étoient ordinairement désignés par le sort, mais quelquefois le peuple les nommoit.

Il y avoit à Athènes quelques familles principales, qui conservoient de l'influence malgré les efforts de la démocratie. De ce nombre étoit celle des Alcméonides, qui se vantoit de descendre des archontes perpétuels et des rois de la branche de Nélée. Mégacles, chef de cette famille, étoit archonte, lorsque Cylon, membre d'une autre famille très-puissante, aspira à l'autorité suprême.

Il avoit épousé la fille de Théagènes, tyran de Mégare, et avoit remporté la victoire des courses de chars aux jeux olympiques; circons-

tance réputée fort honorable par elle-même, et parce qu'on supposoit que le vainqueur avoit reçu une faveur particulière du dieu qui présideoit aux fêtes.

Cethomme, d'une ambition excessive, mais de peu de jugement, interpréta une réponse équivoque de l'oracle de Delphes, comme un encouragement à ses desseins. Des troupes que lui envoya son beau-père, le mirent en possession de la citadelle d'Athènes.

Mais il paroît qu'il avoit mal calculé ses moyens. Le peuple courut aux armes, et fit le siège de la citadelle. Cylon trouva son salut dans une prompte fuite. Ses adhérens pressés par la famine, quittèrent les armes et coururent au pied des autels. Ils sortirent de cet asile sous la promesse d'avoir leur grâce, mais n'en furent pas moins condamnés

et exécutés. On regarda cette perfidie comme un outrage contre les dieux ; aussi les partisans de Cylon qui survivoient, en acquirent-ils une puissance encore plus formidable.

Athènes manquoit d'une administration régulière de la justice. Dracon fut chargé de lui donner des lois<sup>1</sup>. C'étoit un homme d'une morale austère et d'une justice inflexible ; mais malheureusement son génie étoit au-dessous d'une pareille tâche.

Il paroît avoir laissé la constitution politique telle qu'il l'avoit trouvée, et ne s'être occupé que de la jurisprudence. Tous les crimes également, depuis les plus énormes jusqu'aux plus légères contraventions à ses lois, furent punis de mort ; il disoit que l'infraction à une loi positive étant une trahison contre la jurisprudence de l'état, méritoit

<sup>1</sup> L'an 623 avant J. C.

la peine capitale, et qu'il ne pouvoit punir davantage les crimes plus graves.

La sévérité d'un tel système le rendoit illusoire. Très-peu de gens vouloient se rendre accusateurs contre de légers délits, lorsque les conséquences pouvoient être très graves; et l'humanité des juges leur faisant souvent fermer les yeux, il en résultoit que l'on ne punissoit que les crimes vraiment atroces. Les lois de Dracon, bien loin de rétablir l'ordre dans Athènes, ne firent souvent qu'aggraver le mal. Vers cette même époque, le peuple de Salamine s'étoit révolté contre l'autorité d'Athènes, et avoit contracté une alliance avec Mégare. Les Athéniens firent plusieurs tentatives pour recouvrer cette île, mais ce fut avec des pertes si considérables, que le peuple, malgré ses chefs, porta une

loi qui défendoit, sous peine de mort, à tout magistrat ou particulier, de proposer jamais une nouvelle attaque contre Salamine.

Solon, encore jeune, frémissoit, comme tous les autres Athéniens de son âge, contre une loi qui enchaînoit leur bravoure. Il s'avisa d'éviter la disposition pénale de la loi, tout en amenant le peuple aux fins qu'il se proposoit. En conséquence, il feignit d'avoir de fréquens accès de folie, et garda quelque temps sa maison. Il composa dans la retraite un poème propre à exciter les passions de la multitude. Enfin, saisissant une occasion favorable, il accourt à une assemblée du peuple, monte sur la pierre qui servoit de tribune, en faisant tous les gestes d'un maniaque, et déclame intrépidement son poème, où il exhorte à la conquête de Salamine.

Les amis de Solon, qui étoient dans la confidence, l'accueillent avec de vifs applaudissemens; le peuple se laisse entraîner par le même enthousiasme; la loi concernant Salamine est abrogée, et l'on décrète une nouvelle expédition contre cette île. Le parti auquel Solon s'étoit attaché, fut chargé de l'entreprise: on la conduisit avec prudence et succès. Mais l'esprit de faction ne s'apaisoit point; les partisans de Cylon continuoient de jeter les hauts cris contre le crime des adhérents de Mégaclès. Solon usa de son influence pour persuader aux accusés de se soumettre à un jugement en forme. On les condamna à l'exil; mais ce châtiment prononcé contre les vivans, ne paroisoit pas mettre la république à l'abri du ressentiment de la divinité offensée. On déterra les os de ceux qui étoient

morts, et on les transporta au-delà des montagnes.

Cependant les Mégariens avoient profité de ces troubles pour reprendre Salamine. Les Athéniens étoient fort superstitieux. On s'imaginoit voir des fantômes; on remarquoit des présages malheureux; les prêtres annonçoient hautement qu'il falloit des expiations pour apaiser le courroux du ciel.

Epiménides, philosophe crétois, passoit pour l'homme le plus versé dans la théologie de ce siècle. On l'invita à prendre la surintendance de la religion. Solon vivoit avec lui dans une grande intimité; ils concertèrent plusieurs améliorations dans le gouvernement et les lois.

Epiménides étoit celui qui dirigeoit tout ostensiblement; mais il ne fit guère des innovations qu'en matière de cérémonies religieuses,

Un de ses règlements eut pour objet de mettre un frein aux excès et au tumulte qui avoient lieu dans les cérémonies funéraires.

Par degrés, la tranquillité intérieure fut rétablie dans Athènes. Epiménides se retira. Il refusa tous les honneurs, tous les présens que la république vota pour le récompenser de ses services; il accepta seulement une branche de l'olivier sacré qui croissoit dans la citadelle d'Athènes et qu'on regardoit comme la souche commune de tous ceux de son espèce, parce qu'on prétendoit qu'il étoit sorti de terre au commandement de Minerve.

Trois factions politiques ne tardèrent pas à déchirer encore une fois Athènes. L'une étoit le parti démocratique, formé par les propriétaires des montagnes, où les terres étoient extrêmement divisées,

Une autre, dont les riches propriétaires de la plaine étoient les chefs, vouloit que toute l'autorité fût concentrée dans les mains des gens riches. Une troisième, qui comprenoit les hommes modérés et les plus désintéressés, penchoit vers un mélange de l'oligarchie avec la démocratie. Les habitans de la côte formoient la principale force de ce parti.

Il y avoit encore parmi les peuples de l'Attique une autre division, dont les conséquences menaçoient d'être plus graves. C'étoit l'exaspération des pauvres contre les riches. A Athènes, un débiteur insolvable devenoit l'esclave de son créancier; non seulement lui, mais sa femme et ses enfans étoient réputés garans de la dette. Quelquefois un débiteur vendoit sa famille pour sauver sa personne.

Pour obvier à ces funestes dissensions, quelques hommes sages croyoient que le seul remède étoit d'établir la royauté, ou, suivant le langage du temps, la tyrannie. Dans ces conjonctures, le génie supérieur de Solon fixa l'attention de tous les partis. Ses amis le firent nommer archonte, avec le pouvoir de réformer les lois et la constitution de l'état.

Solon, de même que Lycurgue, eut, pour première pensée, de remédier aux maux occasionnés par l'inégalité des conditions; avec cette différence qu'il prévint l'abus des richesses sans en abolir l'usage.

Une telle entreprise étoit fort délicate. Le législateur persuada aux deux partis de faire le sacrifice de leurs droits, ce que l'on appela *seisachteïa*, ou Fête de la Délivrance. Les auteurs ne s'accordent pas sur

la nature de ce sacrifice. Peut-être, comme l'ont pensé quelques écrivains, Solon n'annula-t-il pas entièrement les dettes, mais se contenta d'ordonner la remise des intérêts ou favorisa les débiteurs, en faisant des changemens dans la valeur des monnoies, et surtout en enlevant au créancier tout pouvoir sur les personnes de son débiteur et de sa famille.

Solon s'occupa ensuite de la constitution de la république. Sans doute des considérations particulières ne lui permirent pas d'anéantir les formes démocratiques. Il conserva donc à tout Athénien libre un droit égal de suffrage dans l'assemblée du peuple, qui continua d'exercer le souverain pouvoir dans toutes les fonctions législatives, exécutives et judiciaires; source de mal si profonde, que toute la sagesse de Solon fut impuissante contre elle.

On peut considérer les lois de Solon comme la source de toute législation et de toute jurisprudence en Europe. Il est avéré qu'elles servirent de modèle aux lois romaines, qui ont formé celles de toutes les nations européennes, et sur lesquelles est basée la législation française.

Du temps de Solon, il n'existait en Attique que vingt-un mille citoyens libres; dix mille soumis au paiement de la capitulation, et qui n'exerçoient pas les droits de cité, parce qu'ils étoient, ou étrangers ou d'origine étrangère, affranchis ou descendants d'affranchis: on les comprenoit ensemble sous le nom de *Metoi<sup>koi</sup>* (habitans.)

Les esclaves de tout âge et de tout sexe ne se montoient pas à moins de quatre cent mille. Ce rapport des esclaves aux hommes libres est fait pour étonner dans une république

si jalouse de la liberté et qui en portoit l'amour jusqu'à la passion. Ce n'est pas qu'il soit difficile d'expliquer l'origine ou l'accroissement d'un si grand nombre d'esclaves; mais avec l'augmentation de la population, l'agriculture devient de plus en plus nécessaire à la subsistance, et l'état de servitude cesse d'exister.

Il résulte de-là que la démocratie n'étoit point parmi les Grecs un mode de gouvernement aussi absurde et impraticable qu'il l'eût été s'il n'y avoit point en d'esclaves. Quoique dans les démocraties le suprême pouvoir résidât nominalement dans les mains du peuple, cependant ce qu'on appeloit peuple, la masse d'hommes libres exerçant exclusivement l'autorité, formoit à peine la dixième partie des habitans.

Le peuple se composoit donc en ..

général d'hommes qui avoient reçû quelque éducation, et qui jouissoient de plus d'aisance que ceux en qui des travaux corporels, constants et pénibles, détournent l'esprit de toute occupation libérale. L'esclavage, dans des états ainsi constitués, étoit d'une nécessité indispensables; c'est pour cela qu'Aristote tranche la question si disputée entre les philosophes, en disant que la servitude est naturelle parmi les hommes.

Solon changea la division du territoire de l'Attique; les tribus ou *Phylæ*, au nombre de quatre du temps de Cécrops, avoient été portées à dix, cinquante ans avant Solon. Les districts appelés *Demoi*, étoient au nombre de cent soixante-quatorze. Chaque tribu étoit présidée par un magistrat nommé Phylarque; chaque district, par un Démarque. Il

est remarquable que le titre de roi, *basileus*, étoit scrupuleusement réservé au grand-prêtre, c'est-à-dire, au pontife qui présidoit à toutes les cérémonies religieuses de l'Attique. Le pontife de chaque tribu s'appeloit, par cette raison, *Phylobasileus*, ou roi de la tribu. On les choisissait toujours dans les familles nobles (les Eupatrides.)

Chaque enfant, destiné à jouir des priviléges des Athéniens, étoit inscrit sur les registres publics. On inscrivoit sur un second registre, au rang des *Epheboi*, les jeunes gens parvenus à l'âge de dix-huit ans; ils étoient dès-lors assujettis au service militaire dans le territoire de l'Attique. A vingt ans, où ils entroient dans l'âge viril, on les introduisoit à l'assemblée publique de leur district, et on les portoit sur un troisième registre.

Le législateur fit une nouvelle division du peuple, en quatre classes, déterminées d'après la fortune de ceux qui les composoient. Les magistrats étoient choisis dans les trois premières. Cens de la quatrième classe n'avoient que le droit de voter dans les assemblées du peuple, mais ce droit suffisoit pour mettre tout le pouvoir dans les mains de ceux qui étoient les moins capables de l'exercer. Ils pouvoient, comme l'a prouvé l'événement, changer à leur gré la constitution.

Poursuivant le cours de ses réformes, Solon institua un nouveau conseil ou sénat, composé d'environ cent personnes choisies dans chacune des quatre tribus. Il espéroit que cette assemblée jouiroit d'une autorité que le collège des Archontes avoit été incapable de conserver. Ce sénat fut appellé par la suite le conseil des

Cinq-Cents, lorsque les tribus eurent été portées au nombre de dix; dont chacune fournissoit cinquante sénateurs.

Les membres étoient tous les ans tirés au sort parmi ceux des Athéniens qui réunissoient les conditions légales pour aspirer à cette dignité. Mais avant leur admission ils subissoient un examen rigoureux de toute leur conduite. Pour peu que leur réputation fût souillée de quelque tache, on les rejetoit.

Les représentans de chaque tribu avoient à tour de rôle, pendant trente-cinq jours, une dignité et des attributions particulières, avec le titre de *Prytanes*; c'est pourquoi le bâtiment où ils s'assembloient, fut nommé *Prytanée*.

Les *Prytanes* étoient chacun à leur tour, présidens du sénat, et ne restoient qu'un jour dans cette

fonction : ils avoient dans cet intervalle , la garde du sceau public , des clefs du trésor , et des clefs de la citadelle.

Le conseil des Cinq-Cents avoit en outre l'initiative pour la proposition des projets de loi , qui étoient ensuite débattus , adoptés ou rejetés dans l'assemblée du peuple.

Solon ne vouloit point qu'il fût permis au peuple de négliger ses devoirs ; d'après ce principe , il porta une singulière , mais assurément une très-sage ordonnance , qui réputoit criminels d'état ceux qui ne prenoient point un parti quelconque dans les commotions publiques. Comme l'expérience de tous les temps prouve trop bien que ce sont les plus honnêtes gens qui , dans le moment du péril , sont disposés à se tenir tranquilles , Solon ne crut pas pouvoir mieux garantir

la durée de sa constitution , qu'en forçant le peuple entier à se mêler des affaires.

Quand on proposoit au peuple un *probouleuma* , ou projet de loi , on l'inscrivoit d'abord sur une table que l'on exposoit pendant plusieurs jours à la vue et à l'examen du public. A l'assemblée suivante , on en donnoit lecture. Le héraut crioit ensuite : « Quel est celui , parmi les « citoyens âgés de cinquante ans , « qui veut parler ? »

Lorsqu'il ne se présentoit plus personne de cet âge à la tribune , le héraut crioit de nouveau : Tout Athénien non exclu par la loi peut parler.

Les circonstances qui privoient du droit de suffrage , étoient d'avoir abandonné ses drapeaux à une bataille , d'être redevable de grosses sommes à la république , ou d'avoir été convaincu d'un crime. Mais les

Prytanes avoient le droit d'interdire la parole à qui ils vouloient. Sans cela jamais aucune affaire n'eût été terminée.

Quand les débats étoient finis, le héraut annonçoit qu'on alloit juger à la pluralité des voix. Les suffrages se donnoient en levant la main ; mais quelquefois , et particulièrement lorsqu'il s'agissoit de prononcer sur la mauvaise administration des magistrats , on votoit secrètement , en jetant des cailloux dans des urnes. Les Proèdres dépouilloient le scrutin , proclamoient le vœu de la majorité , et les Prytanes congédioient l'assemblée.

Solon espéra mettre un contre-poids suffisant contre les caprices et la turbulence de la multitude , en rétablissant la cour de l'aréopage. Les Athéniens faisoient , par vanité , remonter la création de cette

fameuse cour aux temps fabuleux ; mais nous n'avons aucun document authentique sur son origine. Les institutions de Dracon avoient presque détruit son autorité , et l'avoient à - peu - près fait tomber en désuétude. Solon fit refleurir l'aréopage , améliora ses règlements , et augmenta son pouvoir.

L'aréopage étoit composé de ceux qui avoient rempli avec distinction la dignité d'Archonte , et qui avoient passé avec succès le scrutin d'épreuve de leur conduite. Les aréopagites étoient nommés à vie ; toutes les autres magistratures étoient annuelles.

Le pouvoir de cette cour étoit immense , on dit qu'elle fut la première qui eut à prononcer sur la vie ou la mort des hommes. Dans les anciens temps de la Grèce , comme plus tard dans l'Europe oc-

cidentale , les délits les plus graves n'étoient punis que d'une amende.

La plupart des crimes capitaux étoient de la compétence exclusive de l'aréopage. On n'appeloit pas au peuple de ses sentences. Si cependant l'assemblée du peuple jugeoit à propos d'intervenir , il n'y avoit point de puissance capable de résister à sa volonté despotique , mais la constitution autorisoit l'aréopage à suspendre les jugemens prononcés par le peuple lui-même , à annuler une sentence d'absolution , ou à donner la grace au condamné.

L'aréopage ordonoit toutes les dépenses publiques. Il avoit le droit de censure , punissoit l'impiété , l'immoralité , et toute espèce de désordre ; en un mot , il éploit la conduite des citoyens. Il avoit la surintendance de l'éducation de la jeunesse ; il s'informoit si tous les jeunes gens étoient

élèvés d'une manière conforme à leur rang et à leur fortune.

La paresse étoit un crime dans le code de Solon , et de la compétence de l'aréopage. Ce corps avoit droit d'examiner rigoureusement par quels moyens vivoit tout homme qui n'avoit pas de propriétés visibles ou d'occupation bien connue.

Lorsque l'aréopage instruisoit un procès , il tenoit sa séance la nuit et sans lumières. C'étoit , dit - on , de peur que ses membres ne se laissent trop facilement prévenir pour ou contre certains accusés. Par la même raison , tout plaideur étoit obligé de se renfermer dans la simple narration du fait , ou dans les termes de la loi , sans ornement du discours , et sans chercher à influer sur le jugement , en excitant les passions des juges.

La constitution athénienne , pour

un état aussi petit, étoit fort compliquée. Outre l'assemblée générale et l'aréopage, il n'y avoit pas moins de dix cours de judicature à Athènes; quatre pour le criminel, six pour le civil. Solon voulut que les causes fussent décidées par un certain nombre d'hommes pris parmi le peuple, et présidés par les Archontes.

Mais comme les archontes étoient nommés par le sort, et souvent peu au fait d'une semblable fonction, ils avoient coutume de choisir deux assesseurs expérimentés.

Voici comment on nommoit les jurés. Une légère indemnité payée par le trésor public, encourageoit ceux qui avoient assez de loisir pour s'offrir eux-mêmes. Tout Athénien âgé de plus trente ans, et qui n'étoit point déchu de ses droits de cité, donnoit son nom aux archontes-thesmiothètes. Ceux-ci tiroient au

sort les jurés qui devoient composer les différentes cours.

Afin d'épargner aux habitans de la campagne les inconvénients d'aller à Athènes demander justice pour les affaires de peu d'importance, des juges ambulans, au nombre de quarante, parcourroient sans cesse les districts, avec pouvoir de connoître des légers délits et des contestations au-dessous d'une certaine somme.

Dans les républiques de la Grèce, tout homme libre étoit soumis au service militaire. La multitude des esclaves rendoit praticable et nécessaire ce qui, dans des pays autrement organisés, eût présenté les plus grandes difficultés. Tout Athénien, à l'âge de dix-huit ans, étoit enrôlé dans la milice. Pendant les deux premières années, il ne pouvoit servir hors du territoire de l'At-

tique. La garde d'Athènes étoit principalement confiée à des jeunes gens au-dessous de vingt ans. Depuis cet âge jusqu'à celui de quarante, ils étoient tenus de marcher partout où l'exigeoit l'intérêt de la république.

Le rang et la fortune ne conféroient pas d'autre distinction que le privilége de servir à cheval. C'étoit en même temps une charge, car tout Athénien d'une certaine aisance étoit obligé de fournir et d'entretenir un cheval pour le service public.

Les Grecs faisoient une grande distinction entre les *hoplites*, ou fantassins armés pesamment, et les *psiloi*, ou fantassins armés à la légèreté. Les premiers portoient, comme les héros d'Homère, une armure complète, un large bouclier, et une longue lance. Les *psiloi*, au contraire, avoient une armure défensive très-incomplète ; ils se servoient

d'armes missiles, et ne portoient point de bouclier.

Les citoyens libres étoient seuls admis à servir dans les *hoplites* ; les *psiloi* étoient presque entièrement formés d'esclaves. On estimoit si peu ceux-ci, que dans le dénombrement des armées grecques on parlloit seulement des soldats pesamment armés, quoique l'infanterie légère fût au moins égale en nombre.

Solon jouissoit d'une telle considération parmi ses compatriotes, que tant qu'il resta dans Athènes, personne ne pouvoit se promettre de le supplanter. Mais dans tout gouvernement il faut des chefs ; dans les gouvernemens populaires, il y aura toujours des partis. Si les honnêtes gens manquent de talens ou d'énergie pour se montrer, les hommes vicieux ne resteront pas en arrière. Solon étant parti d'Athènes,

après avoir fait jurer solennellement qu'on ne changeroit rien à ses lois pendant dix ans, les trois factions des montagnards, des habitans des plaines et de ceux de la côte, commencèrent à renouer des intrigues.

Le législateur étant de retour après dix années de voyage, trouva la république déchirée par ces trois partis. Déjà avancé en âge, il n'avoit pas la force nécessaire pour tenir le timon du gouvernement dans des circonstances aussi orageuses.

Enfin, Pisistrate, chef du parti populaire, employa une ruse pour se mettre à la tête de la république. Après s'être fait à lui-même et à ses mulets des blessures assez graves, il fit renverser son char sur l'*agora*, ou place publique, et prétendit que, comme il alloit à la campagne, des assassins l'avoient attaqué.

Il pronaça devant le peuple, car il étoit fort habile orateur, un discours où il disoit que c'étoit comme ami du peuple qu'on l'avoit attaqué; qu'il n'étoit plus possible pour lui de vivre en sûreté dans l'Attique, à moins que ses citoyens ne le prissent sous leur protection.

Aussitôt Ariston, un de ses partisans, proposa de donner à l'ami du peuple, au martyr de sa cause, une garde de cinquante soldats pour la sûreté de sa personne. Le décret passa sur-le-champ, malgré l'opposition de Solon.

Il est des auteurs qui prétendent qu'on attenta réellement à la vie de Pisistrate. Quoi qu'il en soit, cet événement augmenta sa popularité et le zèle de son parti.

Pisistrate, à l'aide de sa garde, s'empara de la citadelle; ceux qui s'étoient opposés à ses desseins, fu-

rent les uns exilés, les autres forcés de se soumettre. Depuis ce temps, on le nomma le tyran d'Athènes<sup>1</sup>.

Il ne changea cependant rien à la constitution d'Athènes. C'étoit sous tous les rapports un homme fait pour régner. On assure que Solon lui-même disoit de lui : Guérissez-le seulement de son ambition et de son amour insatiable du pouvoir, il n'y a pas d'homme plus naturellement disposé à toutes les vertus, ni de meilleur citoyen.

Solon parloit d'ailleurs très-librement sur l'administration de Pisistrate, mais celui-ci le traita toujours avec le plus grand respect. Diogène de Laerce prétend au contraire que Solon, après avoir long-

<sup>1</sup> Le mot de tyran, chez les Grecs, avoit une autre acceptation que dans nos langues modernes. Il désignoit le citoyen d'une république, qui, par des moyens quelconques, étoit parvenu au souverain pouvoir.

temps bravé la vengeance du tyran, et voyant qu'il ne pouvoit déterminer ses compatriotes à le chasser, quitta Athènes et n'y retourna plus. Il donne même une prétendue correspondance entre Solon et Pisistrate ; mais Plutarque regarde ces lettres comme controvées. Quand même elles seroient vraies, elles ne feroient que confirmer le sentiment unanime de l'antiquité sur l'excellence du caractère de Pisistrate, et sur sa conduite irréprochable dans l'administration des affaires.

Plutarque rapporte que Solon mourut octogénaire, deux années après l'élevation de Pisistrate. L'usurpateur, ne tarda pas à être renversé. Deux chefs rivaux, Mégaclès et Lycurgue, réunirent leurs forces pour l'expulser : mais les deux partis ne furent pas long-temps d'accord. Mégaclès fit proposer un

accommodelement à Pisistrate , et pour preuve de sa sincérité lui offrit sa fille en mariage.

Le chef banni , accepta les conditions , mais il falloit encore obtenir l'agrément de la majorité du peuple. La manière dont Hérodote nous assure que s'y prit Pisistrate , est une des choses les plus étranges de l'histoire. Cependant cet historien vivoit à une époque si rapprochée , ces circonstances sont si peu flatteuses pour qui que ce soit , et par leur nature ont dû avoir une telle publicité , qu'en supposant que l'esprit de parti les ait dénaturées , on ne peut les croire tout-à-fait sans fondement.

Il y avoit dans le district de Péanie une femme nommée Phya , d'une basse extraction , et bouquetière de son état ; elle étoit grande , bien faite et jolie. Les partisans de Pisistrate la revêtirent d'une armure

complète et élégante , ils la placèrent sur un char magnifique , et l'amenèrent dans la ville , tandis que des hérauts croioient : « Athéniens , reçez bien Pisistrate ; Minerve , « qui l'honore par-dessus tous les « hommes , le conduit elle-même « dans votre citadelle. »

Le peuple , ajoute l'historien , prit cette femme pour la déesse , se prosterna devant elle , et accueillit avec des transports de joie Pisistrate , qui recouvrira ainsi l'autorité.

On ne sait pas s'il faut ajouter plus de foi à ce que rapporte Hérodote d'une seconde disgrâce de Pisistrate , occasionnée par une querelle domestique. Ce qui paroît certain , c'est que Pisistrate se retira à Eretrie dans l'Eubée , et laissa les Alcméonides ( les partisans de Mégaclès ) maîtres d'Athènes.

Mais dans son bannissement

même , Pisistrate jouissoit d'une grande considération , il recevoit des présens considérables des états avec lesquels il avoit eu des relations pendant son administration d'Athènes.

Il cultiva ces liaisons , et réunit enfin des forces avec lesquelles , à la onzième année de son bannissement , il retourna dans l'Attique , et défit les Alcméonides en bataille rangée. Pisistrate , doué d'une présence d'esprit égale à son humanité , arrêta le carnage , envoya quelques cavaliers après les fugitifs , et promit une amnistie entière pour ceux qui retourneroient paisibles dans leurs foyers. La clémence bien connue de Pisistrate leur fit ajouter foi à cette promesse. Les chefs Alcméonides prirent seuls la fuite , et le vainqueur rentra dans Athènes sans autre opposition.

Affermi encore une fois dans sa puissance , il prit quelques mesures contre ceux des Alcméonides qui n'avoient point quitté le pays. Cependant il ne sévit point contre leurs personnes , mais il prit leurs enfans comme otages , et les envoya s'établir dans l'île de Naxos , après l'avoir soumise. Il en confia le gouvernement à Lygdamis , Naxien d'origine , l'un de ceux qui lui avoient été les plus utiles pour opérer cette révolution.

Pisistrate fonda aussi une colonie à Sigée , sur l'Héllespont , qu'il fut obligé de disputer , les armes à la main , aux Mytiléniens de Lesbos. Ce fut dans cette guerre que le poète Alcée , l'un des principaux citoyens , et chef d'une faction à Mytilène , eut la honte de quitter ses armes , pour s'ensuivre plus vite. Les Athéniens ayant trouvé ses dépouilles ,

les suspendirent comme trophée au temple de Minerve à Sigée.

Pisistrate se rendit recommandable par son amour pour les sciences et les beaux-arts. On dit qu'il fonda la première bibliothéque connue dans le monde. Cicéron lui attribue la gloire d'avoir fait la première collection complète des poésies d'Homère. Il enrichit Athènes de bâtimens magnifiques, et construisit le premier jardin public. Il continua de diriger les affaires, avec l'estime générale, et mourut paisiblement dans un âge avancé.

Après sa mort, son autorité passa à des fils dignes d'un tel père ; mais ils observèrent si rigoureusement les formes constitutionnelles, que par la suite, lorsqu'il devint populaire à Athènes de traiter Pisistrate et ses successeurs de tyrans, il ne se trouva point d'actes

publics pour constater qui avait été son successeur. Hérodote qui doit avoir connu des contemporains de Pisistrate, parle d'Hippias et d'Hipparque fils de Pisistrate, sans annoncer quel étoit l'aîné ou celui des deux qui occupoit un rang supérieur à l'autre. Thucydide écrivain exact, et qui vivoit seulement quelques années après Hérodote, dit que, selon la commune renommée, Hipparque avoit immédiatement succédé à son père; mais qu'Hippias avoit été l'aîné; bientôt après, Platon contredit Thucydide, en donnant cette qualité à Hipparque.

Quoiqu'il en soit, ces deux frères eurent certainement ensemble la principale influence dans l'administration.

Hipparque avoit tant de vertus et de talens, que Platon compare son gouvernement à un autre âge d'or.

Il étoit le protecteur des sciences et des savans. Platon lui attribue la gloire que Cicéron donne à son père, d'avoir recueilli les œuvres d'Homère. Du moins Hipparque rendit ces poésies plus familières aux Athéniens, en en faisant déclamer des morceaux à la fête des Panathénées.

Il fixa à Athènes, par ses largesses, les poëtes Anacréon de Samos, et Simonide de Céos. Dans ce temps, où les livres étoient rares et les copies peu multipliées, il fit élever dans les rues et sur les grands chemins, des hermès ou bustes de marbre de Mercure, sur la base desquels étoient gravées des sentences morales.

Hippias travailloit de son côté au bonheur des peuples. Il améliora les revenus publics, et fit refondre les monnoies. Il convertit en argent

plusieurs corvées onéreuses, qu'on étoit auparavant obligé de fournir en nature. Les plans d'embellissement de la ville, commencés par son père, furent achevés par lui. Enfin, sous les Pisistratides, le bon goût fit des progrès remarquables. L'état tranquille au-dedans, fit au-dehors la guerre avec avantage.

Les circonstances qui occasionnèrent la mort d'Hipparque, et par suite l'expulsion de sa famille, et beaucoup d'autres événemens importans, sont enveloppés d'un mystère inexplicable. Thucydide, Platon et d'autres écrivains les racontent chacun à sa manière. Ils s'accordent cependant à dire que ce fut une querelle particulière, et non un motif politique qui porta Aristogiton et Harmodius, deux Athéniens de la moyenne classe, à conspirer la mort d'Hippias et d'Hipparque <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> L'an 514 avant J. C.

Ils choisirent, pour ce complot, la fête des Panathénées, parce que les citoyens y paroissant dans le costume de guerriers, ils pouvoient porter des armes sans exciter de soupçons.

On se proposa d'abord d'attaquer Hippias, tandis qu'il présidoit à des cérémonies sur le Céramique, place située dans les faubourgs ; mais les conspirateurs voyant un des leurs s'approcher familièrement de lui (car, dit Thucydide, son accès étoit très-facile), ils soupçonnèrent quelque trahison. En conséquence, ils tournèrent leurs armes contre Hipparque, qui se trouvoit sur le Léocorion, dans l'enceinte des murailles.

Ils réussirent dans cet attentat ; mais Harmodius y perdit la vie. Aristogiton échappa aux gardes ; mais ayant été arrêté par le peuple, on le mit en pièces. Ce fut alors que commença la tyrannie proprement dite. Hippias outré de fureur, vengea

la mort de son frère sur plusieurs citoyens ; ses excès le firent détester ; alors il jugea nécessaire de chercher un appui parmi les puissances étrangères. Il maria sa fille unique à AEantides, fils d'Hippoclès, tyran de Lampsaque, qui étoit en relation avec la cour de Pase.

Les Alcméonides bannis par Pisistrate, étoient riches et nombreux. Ils s'étoient établis à Lipsydre, au-dessous de la Péonie, et s'y étoient fortifiés. Ils épioient les occasions favorables de revenir à Athènes.

Il arriva que le temple de Delphes fut brûlé ; les Amphictyons étoient par conséquent obligés de le faire reconstruire. Les Alcméonides offrirent pour cela une certaine somme. Ils passèrent un contrat, s'obliguant à suivre un plan donné, et à bâtrir le tout en pierres de tuf.

Les Alcméonides profitèrent de

cette circonstance pour constituer toute la Grèce , en quelque sorte , leur débitrice , et pour rendre favorable à leur cause la divinité du lieu , en surpassant leurs engagemens par la magnificence de l'exécution , et particulièrement en bâtissant toute la façade du temple avec du marbre de Paros.

Cette entreprise leur procuraient d'ailleurs un avantage encore plus important. Ils mettoient ainsi l'oracle dans leurs intérêts. Aussi toutes les fois que Lacédémone envoyoit consulter le Dieu , il terminoit toujours ses réponses en exhortant les Lacédémoniens à rendre la liberté à Athènes.

Un pareil artifice eut à la fin l'effet désiré. Quoique les Spartiates eussent une alliance particulière avec les Pisistratides , cimentée par les liens sacrés de l'hospitalité , ils

résolurent d'entreprendre une expédition contre l'Attique.

Une armée peu nombreuse fut d'abord envoyée sous les ordres d'Anchimolius. Elle fut défaite , et le général y perdit la vie.

Mais le parti des Alcméonides gnoit alors une nouvelle force. Les cruautés d'Hippias leur faisoient tous les jours de nouveaux amis. Les Lacédémoniens étoient impatients de venger l'affront qu'ils avoient reçu. Cléomènes , roi de Sparte , guida une armée plus forte en Attique ; il se joignit aux Alcméonides , et leurs forces se trouvèrent tellement supérieures à celles d'Hippias , qu'ils mirent le siège devant la ville.

Cependant ils auroient eu bien de la peine à s'en rendre maîtres , si le hasard ne les eût favorisés. Hippias et ses principaux partisans , craignant que le peuple ne se soulevât contre eux , firent rassembler

tous les enfans, et les envoyèrent dans une place forte, sous prétexte de les mettre en lieu de sûreté. Ces enfans tombèrent entre les mains de l'ennemi. Leurs pères, incapables de les sauver autrement, consentirent à livrer Athènes et tout son territoire dans l'espace de cinq jours. Hippias se retira à Sigée, sur l'Hellespont, où commandoit Hégésistrate, son frère naturel.

Les Lacédémoniens étoient, à cette époque, la première nation de la Grèce. Assujétis par leurs lois singulières à une pauvreté monacale, leur ambition ne connoissoit point de bornes. Maîtres de la Messénie, alliés depuis longues années avec Corinthe, étant toujours les chefs de chaque ligue qui se formoit, ils commandoient en quelque sorte au Péloponnèse, et ne négligeoient aucun moyen d'étendre leur pouvoir.

Toutes les fois que les états de la

Grèce étoient en guerre, ou troublés par une sédition intestine, les Lacédémoniens étoient prêts à se proposer pour médiateurs. Ils s'acquittoient généralement assez bien de cette commission, et avec une grande apparence de modération ; mais c'étoit toujours dans la vue d'étendre l'autorité, ou du moins l'influence de leur république.

Leur politique étoit surtout de favoriser l'aristocratie ou l'oligarchie ; c'est ce qu'ils se proposoient de faire contre Athènes. Dans la dernière révolution, Clisthènes, fils de Mégaclès, étoit devenu le premier personnage de la république, mais il n'avoit point la capacité nécessaire pour diriger une démocratie turbulente. Isagore et la plupart des principaux Athéniens formèrent un parti contre lui.

La ressource de Clisthènes étoit

de se concilier la faveur du bas-peuple ; en conséquence , il proposa et fit adopter divers changemens dans la constitution. Il fit une nouvelle division du territoire et du peuple de l'Attique. Il porta les tribus de quatre à dix , ce qui augmenta l'influence du peuple.

Il jouissoit du même pouvoir que Pisistrate , mais n'avoit pas la même modération.

Isagore et ses partisans eurent recours à Lacédémone. Cléomène , d'un caractère violent , mais dont de talens supérieurs , prit parti pour Isagore ; il envoya un héraut à Athènes , et dicta impérieusement un décret de bannissement contre Clisthènes et les autres Alcméoniades , en ressuscitant le vieux prétexte que leurs pères leur avoient transmis la tache de l'assassinat sacrilége des partisans de Cylon.

Clisthènes se soumit au décret. Cléomènes profita de cette docilité pour faire à la constitution athénienne les changemens qui convenoient le mieux aux intérêts de Sparte. Il se rendit à Athènes , avec des forces assez peu nombreuses , et bannit à-la-fois sept cents familles. Telle étoit à cette époque la liberté athénienne.

Cléomènes voulut dissoudre les Cinq-Cents , et établir un nouveau conseil de Trois - Cents ; mais les Cinq - Cents refusèrent de se soumettre , et excitèrent le peuple à prendre les armes. Cléomènes et Isagore s'étant refugiés dans la citadelle , y furent assiégés. Ils se rendirent le troisième jour , sous la condition que les Lacédémoniens pourroient se retirer sains et saufs. Isagore se sauva avec eux ; mais plusieurs Athéniens de son parti furent

exécutés. Clisthènes et les familles exilées revinrent aussitôt.

Ceux qui dirigeoient les affaires d'Athènes redoutoient extrêmement les conséquences d'une telle rupture avec Lacédémone. Ne sachant où trouver dans la Grèce des alliés capables de les soutenir, ils envoyèrent des ambassadeurs à Sardes, pour négocier avec Artaphernes, satrape de Perse.

Jusques-là il n'y avoit presque point eu de communication entre les pays dépendans du vaste empire de Perse et les Grecs d'Europe. Le Satrape reçut les députés d'une petite république, dont à peine il avoit entendu parler, avec la hauteur que l'on devoit attendre. Cependant il répondit en peu de mots que s'ils vouloient donner l'eau et la terre au roi Darius ( cérémonie ordinaire parmi les Perses pour se reconnoître

tributaire ), il leur accorderoit son alliance ; qu'autrement ils pourroient partir.

Les ambassadeurs ayant seulement égard au danger immédiat de leur pays, consentirent à ces humiliantes conditions. Telle fut la première relation publique entre la Grèce et la Perse.

*Fin du Tome premier.*

T A B L E  
D E S M A T I È R E S.

---

<b>P RÉFACE . . . . .</b>	<b>Pag. 5</b>
<i>Histoire de la Grèce.</i>	
<b>CHAP. I<sup>er</sup>. De la Grèce depuis les traditions les plus anciennes, jusqu'à la guerre de Troie. . . . .</b>	<b>19</b>
<b>CHAP. II. De l'état ancien de l'Asie mineure et de la guerre de Troie. . . . .</b>	<b>81</b>
<b>CHAP. III. De la Grèce depuis la guerre de Troie, jusqu'au retour des Héraclides. . . . .</b>	<b>95</b>
<b>CHAP. IV. Histoire des Provinces méridionales depuis le retour des Héraclides jusqu'à l'entière conquête de la Messénie par les Lacédémoniens. . . . .</b>	<b>104</b>

CHAP. V. *Notice sur les Provinces septentrionales et sur les premières colonies grecques.—Histoire d'Athènes jusqu'à l'abolition de la royauté. . . . 169*

CHAP. VI. *Histoire d'Athènes depuis l'abolition de la royauté jusqu'à la législation de Solon, et jusqu'aux premières relations publiques avec la Perse. . . 187*

BIBLIOTHÉQUE  
HISTORIQUE,  
A L'USAGE DES JEUNES GENS.



BIBLIOTHÈQUE  
HISTORIQUE,  
A L'USAGE DES JEUNES GENS,

OU  
PRÉCIS DES HISTOIRES GÉNÉRALES  
ET PARTICULIÈRES  
DE TOUS LES PEUPLES ANCIENS ET MODERNES.

EXTRAIT de différens auteurs, et traduit  
de diverses langues,

PAR M. BRETON,  
Traducteur de la Biblioth. géograph. de CAMPE.

TOME II.

---

HISTOIRE DE LA GRÈCE,  
PAR W. MITFORD. TOME 2.

---

PARIS,

F. SCHOELL, rue des Fossés S. G. l'Auxerrois, n. 29.  
L. HAUSSMANN et D'HAUTEL, rue de la Harpe, n. 80,  
1809.

# HISTOIRE DE LA GRÈCE,

PAR W. MITFORD.

## CHAPITRE VII.

*Notice sur les pays qui ont eu des intérêts politiques avec la Grèce, tels que la Lydie, la Scythie, l'Assyrie et la Perse.*

LES affaires de la Grèce se trouvent désormais essentiellement liées à celles du puissant empire qui, par de rapides conquêtes, avoit réuni sous sa domination presque tout le monde civilisé : il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur ce

qui se passoit parmi ses voisins, et particulièrement chez les nations du vaste continent de l'Asie.

Nous avons déjà observé que les richesses et les arts furent plus anciennement connus dans l'Asie-mineure que dans la Grèce. Avant la guerre de Troie, la Phrygie étoit fameuse parmi les Grecs par son opulence. La Lydie succéda à sa réputation.

Dans cette province est le mont Tmolus, qui autrefois produisoit de l'or en abondance. Un torrent nommé le Pactole, en charrioit une quantité considérable. Au pied du Tmolus et sur les rives du Pactole, la ville de Sardes acquit une grande importance, et devint la capitale de la Lydie.

L'origine, les lois et les mœurs des Lydiens étoient à-peu-près les mêmes que celles des Grecs; mais

sous certains rapports ils devancèrent les nations voisines dans les arts de la civilisation. Ils furent le premier peuple connu des Grecs, qui exerça le commerce de détail; le premier qui frappa des monnaies d'or et d'argent.

Les arts de la paix et de la guerre ont, dans tous les pays, fleuri de concert. Tandis que le peuple de Lydie s'enrichissoit par son industrie, ses monarques étendoient leur puissance vers l'Est, jusqu'à la rivière Halys.

Les petites colonies grecques ne pouvoient être en sûreté avec de pareils voisins. Gyges, que l'on croit avoir régné immédiatement après le siècle de Lycurgue, marcha avec une armée pour les réduire. Il trouva sans doute parmi eux une connaissance de la guerre, et un esprit de bravoure républicaine, que

les Asiatiques en général ne possédoient pas, car il échoua contre Milet et Smyrne ; mais il prit Colophon. Ardyès, fils de Gygès, réussit, quelques années après, les deux premières villes.

Il est des parties du monde dont les habitans, depuis un temps immémorial, ont différé de tous les autres peuples par leurs mœurs et leur manière d'être, et qui les ont conservées sans altération pendant des centaines de générations successives. La vaste contrée que les Grecs appeloient Scythie, et que, d'un nom tout aussi vague, les modernes nomment Tartarie, est à cet égard très-remarquable. La description que Justin, d'après Trogue Pompée, nous donne des Scythes, se trouve également vraie pour les temps antérieurs, et pour les siècles suivans. Ces hordes ne

mades parcourent sans cesse, plutôt qu'elles ne possèdent, une région d'une étendue immense. Point d'agriculture, point de propriétés foncières ; elles ont en horreur et méprisent toute habitation fixe. Leur bonheur est d'errer avec leurs familles et leurs troupeaux, de pâtrages en pâtrages.

Dans cette vie vagabonde, ces barbares ne connaissent presque d'autre loi que de ne pas se voler les uns les autres. Leurs besoins ne s'étendent guère au-delà de la nourriture que leur fournissent leurs bestiaux, et du vêtement que ces mêmes animaux leur procurent.

Eloigné de l'Océan, renfermé par des montagnes converties de neige, leur pays est exposé à des hivers longs et rigoureux. Une telle contrée, avec de tels habitans, offroit peu d'attrait à l'ambition des autres ;

mais les Scythes , tourmentés du désir de changer de place , devoient être tentés de faire des incursions dans les pays voisins ; leurs migrations étoient si nombreuses , que c'étoit un torrent irrésistible. La guerre faisoit leurs délices ; la pitié et l'humanité étoient des sentimens étrangers à leurs cœurs. Ils scalpoient , comme le font encore les sauvages Américains , les têtes de leurs ennemis , et paroient de ces hideux trophées , soit eux-mêmes , soit leurs chevaux. Leur nombre fixoit le rang et la réputation de chaque guerrier. Sans ce témoignage de mérite militaire , nul n'auroit pu être admis à leurs festins solennels , où , comme chez les Scandinaves , qui furent peut-être leurs descendants , on se servoit , en guise de coupes , des crânes des ennemis vaincus.

On dit que ces vagabonds féroces , envahirent trois fois l'Asie ; mais leurs irruptions avoient plutôt l'effet d'une nuée de sauterelles , d'une inondation ou d'un ouragan , que d'une expédition dirigée par la raison et la prudence. Pendant le règne d'Ardyès en Lydie , une multitude de Scythes fondirent sur ses états. Ils chassoirent devant eux une horde de Cimmériens , dont les mœurs étoient peu différentes.

Ces barbares se dirigèrent vers l'est , envahirent la Médie et accablèrent ce riche et puissant royaume <sup>1</sup>.

Les Cimmériens se dirigèrent plus à l'ouest , et , dans leur fuite , ne furent pas moins terribles aux nations chez qui ils passoient , que les Scythes ne l'avoient été à eux-mêmes. Sardes fut leur proie. La citadelle seule leur résista. La plu-

<sup>1</sup> L'an 624 avant J. C.

part des colonies grecques en souffrissent.

Mais c'étoit un fléau passager. Il disparut comme il étoit venu, et les choses repritent peu-à-peu leur ancien état.

Le pouvoir de la monarchie lydienne en fut cependant ébranlé. Milet et d'autres colonies grecques reconcourrèrent leur indépendance. Sadyattès, fils d'Ardyès, et Halyattès, son successeur, firent sans succès la guerre aux Milésiens<sup>1</sup>. Halyattès, après onze années d'hostilités, étant attaqué d'une maladie dangereuse, crut que les dieux le punissoient de ce que ses troupes avoient brûlé un temple de Minerve, et conclut la paix avec les Milésiens.

Crésus, fils d'Halyattès, rendit tributaires tous les Grecs d'Asie. A l'exception de la Lycie et de la Cilicie,

il devint maître de toute l'Asie-mineure jusqu'à la rivière Halys. C'étoit un prince habile et vertueux, qui ne régnoit pas moins par l'amour de ses sujets que par la crainte. Les Grecs d'Asie se trouvèrent heureux sous un tel maître.

Il y avoit depuis long-temps des relations entre la Lydie et le continent de la Grèce. Sardes étoit l'entrepôt du commerce de toutes les nations. La vénération des Lydiens pour l'oracle de Delphes, étoit surtout ce qui les amenoit dans la Grèce. Les présens que faisoient au temple les monarques de Lydie, composoient les principaux ornemens de son trésor.

Crésus se montra aussi superstitieux et plus libéral encore que ses prédécesseurs. Il paroît que ce prince aimoit beaucoup les Grecs; il attirroit à sa cour tout ce qu'ils avoient

<sup>1</sup> Année 580 et suiv. avant J. C.

de savans. Mais son ambition étoit démesurée. Maître de toute la côte occidentale de l'Asie-mineure et de toute sa marine, il menaçoit de devenir sur mer la puissance la plus formidable qu'on eût encore vue. Déjà les îles trembloient pour leur indépendance; la Grèce elle-même n'étoit pas sans alarmes, lorsque les événemens appelèrent sur une autre contrée toute l'attention des monarques Lydiens.

Quoique les annales des pays situés vers l'Euphrate remontent à une plus hante antiquité que celle de tout le reste du globe, nous ne connaissons, pour ainsi dire, pas d'époque où il n'y ait existé un empire considérable et bien policé. Dans les autres pays où ont fleuri les sciences, les arts et les lettres, nous savons à-peu-près d'où leur venoient ces connaissances; mais nous n'en

voyons nulle part la moindre trace, lorsque déjà elles avoient fait en Chaldée des progrès considérables.

Les merveilles de Babylone peuvent avoir été exagérées par quelques écrivains; mais nous avons des témoignages suffisans pour être certains que c'étoit une ville d'une grandeur, d'une population, d'une richesse et d'une magnificence extraordinaires, lorsqu'à peine dans le monde entier il existoit une autre cité.

L'empire d'Assyrie, dont elle étoit la capitale, fut divisé par une révolte des provinces septentrionales. Babylone demeura le chef-lieu de la partie méridionale, qui retint le nom d'Assyrie. La partie du nord forma un royaume considérable sous le nom de Médie.

Au sud de la Médie et à l'est de l'Assyrie, étoit un pays montagneux

appelé Perse, et qui leur étoit fort inférieur en opulence et en population. Mais sous le règne de Crésus, roi de Lydie, il s'éleva parmi les Perses un homme d'un génie extraordinaire, nommé Cyrus. Ces grossiers montagnards avoient sur ces habitans efféminés des riches plaines de l'Asie, cette même supériorité qu'on a toujours observée dans les brûlans climats de l'orient.

Cyrus devint maître de la Médie, par l'héritage de sa mère, suivant les uns, et, selon d'autres, par la force des armes. Il fit avec succès la guerre contre les Assyriens, et menaça cet empire d'une entière conquête.

Crésus fut alarmé de tant de prospérité. La politique lui faisoit une loi de secourir le monarque assyrien, et de maintenir la balance entre lui et les Perses. Cependant

une pareille tentative n'avoit guère moins de dangers que l'inaction.

Crésus demanda des conseils aux oracles les plus renommés de la Grèce, et se montra si généreux pour celui de Delphes, que les Delphiens accordèrent au roi et au peuple de Lydie des priviléges particuliers lorsqu'ils viendroient consulter l'oracle : tout Lydien pouvoit en outre acquérir à Delphes le droit de cité.

Cependant les prêtres qui dirigeoient l'oracle étoient trop jaloux de leur réputation, pour prophétiser des succès à ce monarque dans une guerre contre la Perse. Ils firent à toutes ses questions à ce sujet, des réponses si amphiboliques, si évasives, que, quel que fût l'événement, le crédit de l'oracle n'en put être compromis.

Le malheureux prince se déter-

mina enfin pour la guerre. Il entra avec son armée dans les provinces au-delà de l'Halys, qui avoient fait autrefois partie de la monarchie des Mèdes. Cyrus quitta aussitôt ses ennemis d'Aszirie, pour marcher contre Crésus. Une grande bataille décida du sort de la Lydie. Cyrus fut vainqueur, et, marchant sur la ville de Sardes, il fit Crésus prisonnier, et rendit son royaume province de l'empire Persan.

Lorsque l'issue de la guerre étoit encore incertaine, Cyrus avoit recherché l'amitié des villes grecques de l'Asie-mineure; mais elles avoient tenu à leurs engagemens avec le roi de Lydie. Le succès complet des Perses ne pouvoit par conséquent manquer de les alarmer. Les Ioniens envoyèrent offrir de se soumettre sous les mêmes conditions auxquelles ils obéissoient à Crésus. Les

Milésiens seuls furent admis à tant de faveurs. On répondit aux autres qu'ayant refusé ces conventions lorsqu'on les leur avoient offertes, ils devoient en subir les conséquences.

Chaque ville se mit dans le meilleur état de défense; mais en comparant leurs forces réunies, à celles de leurs ennemis, il n'y avoit point d'espérances raisonnables qu'elles pussent éviter le danger qui les menaçoit: dans cette extrémité, elles recoururent à la mère patrie, sans attendre néanmoins beaucoup de succès de cette démarche.

On envoya une ambassade à Lacédémone, comme le principal état de la Grèce. Mais il n'étoit pas dans le caractère du gouvernement de Sparte, de se jeter dans des entreprises hasardées. Les Ioniens ne reçurent donc aucune promesse

de secours ; mais quelques Spartiates furent chargés de les accompagner à leur retour, afin de s'informer de la vérité, et de sonder les intentions du conquérant.

Les ministres spartiates se rendirent à la cour de Perse à Sardes, et y furent traités avec le plus grand mépris. La guerre d'Assyrie étoit pour Cyrus un objet de plus d'importance ; il se rendit dans cette contrée, et abandonna à ses lieutenants le soin de faire la guerre aux Grecs.

Ce grand prince avoit pour coutume de laisser, autant que la prudence le permettoit, le gouvernement des pays conquis entre les mains des naturels. Il donna une place importante dans la ville de Sardes, à Pactias, Lydien, qui se montra bientôt indigne de cette confiance. Cyrus ne fut pas plutôt

parti qu'il leva l'étendard de la révolte, se rendit maître de Sardes, et assiégea le gouverneur perse dans la citadelle.

Cyrus ne crut pas que cela valût la peine d'abandonner ses opérations en Assyrie. Il détacha seulement une partie de son armée contre le rebelle qui fit peu de résistance, et s'enfuit dans la ville grecque de Cumes.

Le général des Perses l'envoya demander. Les Cuméens, partagés entre la crainte d'offenser une si grande puissance, et celle d'exciter le courroux des dieux, en trahissant le suppliant qu'ils avoient reçu, se trouvèrent fort embarrassés. Ils envoyèrent consulter l'oracle d'Apollon Branchides, qui se trouvoit dans leur voisinage. Le dieu répondit qu'il falloit livrer Pactyas. Aristodocus, l'un de ceux qu'on avoit char-

gés de cette commission , se mit , en sortant du temple , à déranger à coups de bâtons des nids de moineaux et autres petits oiseaux que la superstition des Grecs leur faisoit regarder comme étant sous la protection immédiate de la divinité du lieu.

On entendit du fond des bosquets une voix quis'écrioit : O le plus impie des hommes , pourquoi oses-tu troubler des êtres qui sont sous ma protection ?

Aristodicus répliqua : ô Dieu tout-puissant , pourquoi protèges-tu ceux qui t'ont demandé asile , lorsque tu ordonnes aux Cuméens de livrer le suppliant qui leur a demandé refuge ?

Je l'ordonne , répondit l'oracle , afin que , frappés d'une soudaine vengeance , vous ne consultiez plus les oracles s'il faut trahir des malheureux.

Cette réponse satisfaisoit à-la-fois l'oracle et Aristodicus ; mais il n'en étoit pas ainsi des Cuméens. Ceux-ci prirent un parti moyen , et facilitèrent à Pactyas son évasion à Mitylène , dans l'île de Lesbos.

Il pouvoit espérer d'y être en sûreté , car les Perses n'avoient point de marine qui les rendît redoutables aux îles de la Grèce. Mais les Mityléniens , également indifférens à l'honneur , et au courroux des dieux , ne cherchèrent qu'à profiter de cette conjoncture. Ils entrèrent en négociation pour livrer Pactyas , moyennant une certaine somme. Ses amis de Cumes en étant informés , l'aidèrent encore une fois à se sauver dans l'île de Chios. Mais les habitans de Chios , non moins avides que les Mityléniens , le vendirent aux Perses , moyennant une petite étendue de

territoire sur le continent, en face de leur île.

Pendant ce temps-là le général perse livroit au pillage les vallées du Méandre et de Magnésie. Il s'empara de la ville de Priène, et en vendit tous les habitans comme esclaves. Sa mort causée par une maladie violente, interrompit le cours de ses cruautés. Il eut pour successeur Harpagus, qui mit aussitôt le siège devant Phocée.

Les Phocéens s'étoient signalés par leur goût pour la navigation. Les premiers de tous les Grecs, ils avoient entrepris de longs voyages, fréquenté les côtes de la mer Adriatique, de l'Etrurie et de l'Espagne. Enrichis par le commerce, ils avoient fortifié leur ville; mais il leur étoit impossible de résister aux troupes de Perse. Harpagus paroît avoir employé pour le siège la méthode qui

est actuellement en usage, avec la différence que nécessitoyent le genre de fortifications et les armes de son siècle. Il ajouta à ses tranchées des parapets élevés.

Les Phocéens serrés de près, obtinrent une trêve de vingt-quatre heures, sous prétexte de rédiger les articles de la capitulation. Ils en profitèrent pour se sauver dans l'île de Chios, emmenant avec eux leurs familles et leurs effets les plus précieux. Les Perses trouvèrent la ville absolument vide.

Tout ce que demandoient les Phocéens, c'étoit un asile où ils pussent respirer; ils se confioient en leur activité pour le reste. Ils sollicitèrent donc des insulaires de Chios la permission d'acheter les petites îles d'*OEnussæ*, situées entre Chios et le continent; mais ceux-ci refusèrent de les vendre.

Vingt ans auparavant, les Phocéens avoient fondé la ville d'Alalia, dans l'île de Corse. Ils se déterminèrent à s'y retirer; mais, chemin faisant, altérés de vengeance, ils retournèrent à l'improviste dans Phocée, surprisent la garnison perse sans défense, la passèrent au fil de l'épée et remirent à la voile.

Plus de la moitié des habitans regrettant leur pays natal, ou craignant les chances de l'entreprise, retournèrent à Phocée. Nous ignorons quel accommodement ils firent avec les Perses. D'autres bâtirent la ville d'Hyéla en Italie; d'autres enfin fondèrent Massilia, aujourd'hui Marseille, dans la Gaule.

Cette ville, environnée de terrains stériles, offroit peu de tentation aux incursions des barbares du voisinage. Mais un port singulièrement commode pour la navigation sur la

Méditerranée, leur donnoit une communication facile avec le monde entier.

C'est ainsi que Marseille devint une république maritime, riche et puissante. Sa victoire navale sur les Carthaginois, rapportée par Thucydide, prouve la rapidité de ses progrès. Les noms grecs d'Antipolis, Nicæa, Monœcus (aujourd'hui Antibes, Nice, Monaco), à l'est; d'Agatha (aujourd'hui Agde), d'Apôphrodision, d'Emporéion, d'Héméroskopéion à l'ouest, et sur la côte d'Espagne, démontrent l'étendue de ses dépendances maritimes.

L'abandon du port admirable de Toulon, et les travaux considérables que firent dans la suite des temps les Romains à *Forum Juli*, aujourd'hui Fréjus, marquent la différence entre la navigation ancienne et moderne.

Les Teïens attaqués ensuite par Harpagus, suivirent l'exemple des Phocéens. Ils mirent à la voile, et fondèrent en Thrace la ville d'Abdère. Les autres Grecs asiatiques voulurent risquer le sort d'une bataille. Ils furent défait, et se soumirent aux conditions du vainqueur. Harpagus les traita plus doucement qu'on n'auroit pu s'y attendre, et acheva la conquête de toute l'Asie mineure.

Cyrus n'obtenoit pas moins de succès dans la haute Asie. Le siège de Babylone, célèbre dans l'histoire sacrée et profane, le rendit maître de l'Assyrie <sup>1</sup>.

Il eut pour successeur son fils Cambyses, qui ne se rendit pas moins redoutable à ses voisins <sup>2</sup>. Sa première conquête fut celle de l'Egypte.

<sup>1</sup> L'an 538 avant J. C.

<sup>2</sup> L'an 529 avant J. C.

Ce pays séparé des autres nations par des frontières naturelles d'une très-grande force, s'étoit trouvé peu exposé aux invasions. Cependant ses monarques avoient toujours joué un grand rôle politique. Ils étoient souvent intervenus dans les affaires de l'Arabie et de la Palestine; ils avoient eu par suite des relations avec l'Assyrie.

Mais de vastes déserts séparaient les deux monarchies. Les contrées que se disputoient leurs armes étoient à un intervalle immense du siège de leur gouvernement.

L'Egypte jouissant d'une paix rarement interrompue, cultivoit les sciences et les arts; et sous Amasis, contemporain de Cyrus, elle étoit parvenue à un tel degré de splendeur, que, d'après Hérodote, on y comptoit vingt mille villes. Tout nous atteste que plusieurs de ces

cités étoient d'une étendue et d'une magnificence extraordinaires.

L'Egypte étoit, en ce temps-là, l'école de la Grèce. Tous ceux qui vouloient s'instruire en faisoient le voyage. Mais un siècle avant le règne d'Amasis, une guerre civile avoit occasionné l'établissement d'une colonie grecque en ce pays.

L'ancienne maison royale étant venue à s'éteindre, douze chefs s'en partagèrent la souveraineté. Psammitichus, l'un d'eux, en guerre avec les autres, engagea à son service quelques aventuriers grecs d'Ionie et de Carie, et avec leur secours se rendit monarque de toute l'Egypte. Psammitichus donna à ces Grecs auxiliaires une ville près de l'embouchure du Nil.

Sans doute l'antique constitution égyptienne souffrit de cette révolution. Le sceptre de Psammitichus

passa à sa postérité; mais Apries, son petit-fils, fut détrôné, et Amasis, simple particulier égyptien, obtint l'autorité souveraine.

En Egypte, tous les habitans étoient obligés, par la loi, de suivre la profession de leurs ancêtres. Tous les descendans des Ioniens et des Cariens étoient par conséquent nés soldats. Amasis imita la politique de Psammitichus. Il appela dans Memphis, sa capitale, les familles ioniennes et cariennes, et en forma ses gardes-du-corps. Il encouragea la migration des Grecs en Egypte, leur donna la ville et le territoire de Naucratis, sur le Nil, leur permit d'y bâtir des temples et d'y célébrer tous les rites de leur religion. Amasis ne borna point là ses bienfaits envers les Grecs, il envoya aux Amphictyons de fortes sommes pour faire rebâtar le temple de Delphes.

Ce grand prince mourut fort

avancé en âge, dans le temps même où les Perses faisoient des préparatifs d'agression. Son fils Psamménitus, qui lui succéda, élevé pour le trône, ne possédoit pas la prudence que son père avoit due à sa condition de simple particulier. Phanès d'Halicarnasse, un des commandans des troupes grecques, quitta le service d'Egypte et passa à celui de Perse.

Cambysé commença par s'assurer des bonnes dispositions des Tyriens et des Grecs de Chypre. Ces peuples fournirent des renforts considérables à sa flotte et à son armée. On commença par le siège et la prise de Péluse<sup>1</sup>, qui, de ce côté, étoit la clef de l'Egypte. Psamménitus fut défait dans une grande bataille, et tout son pays devint la proie du vainqueur. Les nations voisines de l'Afrique, les Grecs de la Cyrénaïque

<sup>1</sup> L'an 525 avant J. C.

et de Barca, offrirent leur soumission et leurs tributs, qui furent acceptés.

Cambysé se proposoit d'attaquer les Ethiopiens, les Ammonites et les Carthaginois. Carthage étoit une colonie de Tyr; les Tyriens montrèrent tant de répugnance à favoriser une guerre contre ceux qu'ils regardoient comme leurs descendans, qu'ils persuadèrent à Cambysé d'y renoncer.

Ce roi marcha en personne contre l'Ethiopie; mais sans avoir aperçu un seul ennemi, il perdit plus de la moitié de son armée dans les déserts et revint sur ses pas.

Depuis la conquête de l'Egypte, Cambysé paroît n'avoir plus été qu'un tyran absurde et cruel: il tomboit souvent dans des accès de folie. On dit qu'il mourut après dix-huit ans de règne, en se blessant par hasard de sa propre épée. Un

image usurpa le trône de Perse, en prétendant être le plus jeune fils de Cyrus, et avoir échappé à l'assassinat que Cambyse avoit réellement ordonné du véritable prince.

Il n'est pas nécessaire de répéter ici l'histoire bien connue de la conspiration des sept chefs, la mort de l'usurpateur et l'élévation de Darius au trône par le hennissement de son cheval. Qu'il nous suffise de dire que Darius, membre de la famille royale, mais qui ne descendoit pas de Cyrus, devint maître de l'empire.

Darius ne se montra pas indigne successeur de ce grand monarque. Son premier objet fut de compléter et de perfectionner le plan tracé par Cyrus pour l'administration de ses domaines. Il divisa ses états en grandes provinces appelées Satrapies, chacune sous le commandement d'un grand officier, appelé

Satrape, à qui tous les gouverneurs des districts et des villes obéissoient et rendoient compte, sans cependant dépendre de lui pour leur nomination et leur destitution, sur lesquelles le monarque se réservoit à lui seul le droit de prononcer. Tel paroît avoir été le premier modèle de cette hiérarchie de pouvoir, qui, dans le système libéral de la politique européenne, et d'après l'ascendant que l'Europe a acquis sur les destinées du monde, étend si merveilleusement les communications d'un seul souverain dans toutes les contrées du globe.

Les lois des Perses étoient vraisemblablement simples et en petit nombre; elles consistoient plutôt en maximes fondamentales, qu'elles ne formoient un corps complet de jurisprudence. Cette règle inflexible que jamais les lois ne pouvoient

être changées dans aucune de leurs dispositions , pouvoit mettre un frein salutaire au despotisme , sans empêcher néanmoins qu'il s'introduisît dans la pratique des améliorations nécessitées par les temps et les circonstances.

C'étoit surtout la religion qui distinguoit les Perses des autres nations et particulièrement des Grecs. Mais le cadre de cette histoire ne nous permet pas d'exposer la théologie de Zoroastre.

Il est dans la nature de l'homme que la prospérité même lui donne une certaine inquiétude. La paix intérieure et extérieure n'est pas toujours au pouvoir du prince le plus sage ; souvent il n'a que le choix entre plusieurs maux. Quoi qu'il commande à un état redouté des nations voisines, il est souvent dans la nécessité de faire la guerre.

Telles furent sans doute les circonstances où se trouva Darius. De toutes les nations qui environnoient ses états , les peuples sauvages des régions glacées de la Scythie étoient les plus formidables. Il conduisit contr'eux une armée le long des côtes occidentales du Pont-Euxin. Le but unique de son expédition étoit, selon toute apparence , d'éloigner de leurs foyers les hommes les plus remuans de la nation , et de les dégoûter de la guerre et des conquêtes par les fatigues et les malheurs mêmes auxquels il se expoisoit.

Les Grecs d'Asie fournirent une armée navale auxiliaire. Le rendez-vous étoit à l'embouchure de l'Ister , aujourd'hui le Danube. Toutes les nations jusqu'à ce fleuve se soumirent sans résistance. Mais lorsque Darius se fut engagé au-delà du fleuve , dans des déserts où il ne

rencontra pas un seul ennemi , le défaut de subsistance le forçâ de se rapprocher de districts mieux cultivés. Les Scythes parurent alors , et harcelèrent son arrière-garde. Semblables aux tartares modernes , ils combattoient presque toujours à cheval. Livrant comme eux d'audacieuses et de fréquentes escarmouches , mais incapables d'ordre et de discipline , ils détruisoient l'ennemi en détail , attaquoient continuellement des corps isolés sans jamais en venir à un engagement général. Faisant des mouvements rapides , n'étant point embarrassés de bagages ni de magasins , il étoit impossible de les joindre. La cavalerie des Perses , dit Hérodote , étoit ébranlée par la charge impétueuse des Scythes ; cependant ces barbares ne pouvoient entamer les lignes serrées de l'infanterie.

La retraite dans un tel pays offroit des difficultés extrêmes ; ce ne fut qu'après bien des souffrances et bien des périls que les Perses arrivèrent sur le Danube. Ayant mis ce fleuve entr'eux et l'ennemi , ils continuèrent paisiblement leur marche vers l'Hellespont. Darius y laissa Mégabaze avec des forces considérables , et partit pour Sardes.

Cet échec n'avoit rien diminué d'ailleurs de la puissance de Darius. Les Grecs d'Ionie et d'Eolie fêtèrent à l'envi son retour. Mégabaze étendit vers l'ouest la domination Persane. Tout fut subjugué jusqu'à la Macédoine. Amyntas , roi de ce pays , fit hommage de l'eau et de la terre , au monarque Persan. Les Grecs des îles reconnurent aussi son autorité. C'est ici le lieu de placer l'histoire de Samos , qui , sous le règne de Cambysé , avoit déjà subi le joug de la Perse.

Polycrate, simple particulier de Samos, avoit, de concert avec ses deux frères, usurpé le gouvernement. L'assassinat de l'un, le bannissement de l'autre l'avoient laissé maître sans partage. C'étoit le Machiavel de son temps, avec cet avantage, qu'il avoit les moyens de justifier la théorie par la pratique. Une de ses maximes favorites étoit qu'on se faisoit un ami plus sûr de celui envers qui on réparoit des injures, que de celui auquel on n'a-voit fait aucun tort.

Il entretenoit une centaine de galères avec lesquelles il infestoit les mers de la Grèce; mais il cultivoit l'amitié d'Amasis, roi d'Egypte. Il acquit la possession de plusieurs petites îles de la mer Egée, et de quelques villes sur le continent de l'Asie mineure. Dans une guerre contre les Milésiens, il batit la flotte des Lesbiens leurs alliés. Il ré-

uisit tous les prisonniers à un dur esclavage, et leur fit creuser les fossés qui entouroient sa capitale.

Cependant Polycrate étoit le protecteur des arts et des lumières: le poète Anacréon étoit son hôte favori. Mais Pythagore sut éviter un tel patron; après avoir passé quelque temps en Egypte et à Babylone, ayant appris que son pays étoit toujours opprimé par la tyrannie de Polycrate, il se fixa à Crotone en Italie.

Polycrate se fit enfin remarquer par une prospérité qui ne se démentoit jamais dans les plus petites circonstances. Ce fut, dit-on, ce bonheur continu qui lui fit perdre l'amitié du roi d'Egypte.

Amasis crut qu'il étoit dans la nature des choses et des vicissitudes humaines, que tôt ou tard Polycrate éprouvât un cruel revers de la fortune. Dans cette persuasion,

il conseilla à Polycrate de s'imposer volontairement quelques pertes, afin d'apaiser cette disposition que les anciens attribuoient à leurs dieux, pour porter envie au bonheur des hommes.

Polycrate suivit ce conseil. Il avoit un sceau d'un grand prix, c'étoit une émeraude gravée par Théodore, célèbre artiste de Samos. Il jeta ce sceau dans la mer. Quelques jours après ayant reçu en présent un poisson d'une grandeur prodigieuse, on trouva le sceau dans ses entrailles. Polycrate regardant cet événement comme une preuve signalée de la faveur divine, en fit part à Amasis; mais celui-ci qui jugea la chose tout différemment, envoya un héraut lui signifier qu'il étoit obligé de renoncer à l'amitié d'un homme que les dieux menaçoient sans doute de leur vengeance.

Enfin, la chance tourna, et Polycrate vit une sédition éclater parmi ses sujets. Cambysé exigeoit alors que les Grecs d'Asie lui fournissent des forces navales pour son expédition d'Egypte. Polycrate invité à fournir son contingent, équipa quarante galères, et y embarqua les plus mutins; mais après la conquête d'Egypte il fut obligé de les chasser tout-à-fait de ses états.

Les Samiens expulsés demandèrent et obtinrent des secours à Lacédémone. Une armée combinée de Spartiates et de Corinthiens assiégea inutilement Samos pendant quarante jours, et fut obligée de s'en retourner. Les exilés trompés dans leur attente, excitèrent d'autres étrangers contre leur patrie. Les Eginètes réunis aux Crétois attaquèrent avec plus de succès la ville

de Samos , et en firent tous les habitans esclaves.

Sur ces entrefaites , Polycrate fut invité à venir à la cour de Perse. Il s'y rendit avec une suite nombreuse. Il y fut aussitôt arrêté , et subit le supplice de la croix , qui étoit le plus ignominieux et le plus cruel de tous.

C'étoit une politique ordinaire parmi les Perses de donner au fils du prince vaincu , ou à quelque autre naturel d'un rang considérable , le gouvernement du pays conquis , toutefois sous la surintendance d'un Satrape. La plupart des villes de la Grèce conservèrent en conséquence leurs magistrats et leurs lois. Celui qui présidoit en qualité de gouverneur , étoit toujours appelé tyran par les Grecs. Darius appliqua ce principe à tous les pays qu'il venoit de conquérir.

---

## CHAPITRE VIII.

*Continuation de l'Histoire de la Grèce pendant le règne de Darius.*

La domination des Perses s'étendoit sur une portion considérable du peuple de la Grèce , et étoit sur le point d'envelopper la Grèce elle-même. Mais la Grèce séparée de tout le reste du monde par de hautes montagnes et des mers dangereuses , excitoit peu l'attention du puissant monarque qui régnoit à Suze , tandis que les provinces plus voisines de l'Inde lui offroient une proie plus digne de son ambition.

Si ses habitans eussent été d'une humeur paisible , la Grèce fût long-temps restée obscure , libre et tranquille ; mais l'inaction n'étoit point

dans le caractère des peuples, ni des gouvernemens de ce pays. L'indignation que ressentirent les Grecs de la condition où ils étoient réduits, ne tarda pas à faire naître ces guerres qui, contre toute attente et toute prévoyance humaine, portèrent au plus haut degré la gloire militaire de la Grèce.

Histiée, tyran de Milet, étoit un homme de génie, et en grande faveur auprès du roi de Perse. Il avoit rendu des services importans pendant l'expédition de Scythie, et on lui avoit donné pour récompense des terres sur le fleuve Strymon en Thrace où il projetoit d'établir une colonie. La Thrace étoit alors un objet important pour les Grecs, à cause de ses mines d'or et d'argent, et de ses bois de construction.

Des courtisans insinuèrent à Darius qu'Histiée pourroit bien user

des avantages de cette situation pour se déclarer indépendant.

On dissimula néanmoins ces soupçons, et l'on dit à Histée que Darius désiroit le voir à Suze pour demander ses conseils. Histée, attiré par la distinction qu'on lui promettoit, s'empressa de se rendre aux désirs du roi ; on lui laissa néanmoins son établissement de la Thrace, et pour mieux lui prouver qu'on n'avoit pas d'autre intention que de le combler d'honneurs, le gouvernement de Milet fut donné en son absence à Aristagore, son parent.

Naxos étoit une des îles les plus populeuses et les plus florissantes de la mer Egée. Dans le conflit des factions, le parti démocratique ayant prévalu, la plupart des principaux citoyens furent expulsés. Ils vinrent à Milet, et adressèrent leurs suppli-

cations à Aristagore. Ce chef trouvant l'occasion commode pour mettre Naxos sous ses ordres, les accueillit favorablement. Il leur fit entendre qu'il leur procureroit les secours d'Artaphernes, frère du roi de Perse. Les Naxiens expulsés consentirent à guider une armée persane contre une île grecque.

Artaphernes accepta la proposition ; pendant l'hiver on équipa deux cents galères, et l'on réunit des troupes de débarquement. Mégabates, du sang royal de Perse, fut nommé chef de l'expédition. Afin de tromper les Naxiens, on répandit le bruit que cet armement étoit destiné pour les côtes de l'Hellespont ; et lorsqu'au printemps on mit à la voile, on suivit d'abord cette direction ; mais la flotte relâcha à l'île de Chios, attendant un vent du nord qui la conduisit à Naxos.

Sur ces entrefaites Aristagore et Mégabates se brouillèrent au sujet d'un point de discipline militaire. Mégabates envoya pendant la nuit un expès à Naxos pour faire connoître aux insulaires le véritable objet de l'expédition. Les Naxiens, qui jusques-là vivoient dans la sécurité la plus profonde, renfermèrent dans la ville leurs bataillons, leurs effets les plus précieux, et se préparèrent à une vigoureuse défense.

Enfin la flotte parut ; on fut bien surpris de trouver les habitans sur leurs gardes : cependant on fit le siège de la ville. La place se défendit si bien, qu'après plusieurs mois on n'avoit encore fait que peu de progrès. On leva le blocus en laissant seulement dans l'île un poste fortifié où les réfugiés Naxiens pussent se maintenir, et la flotte remit à la voile.

Aristagore se trouvoit désormais dans des circonstances fort critiques. En inimitié ouverte avec Mé gabates , et craignant avec raison la colère d'Artaphernes , il regardoit comme le moindre mal qui pût lui arriver , sa révocation du commandement de Milet. Le mauvais état de ses affaires privées ajoutoit à son embarras. Cependant il jouissoit encore d'un grand crédit , non seulement à Milet , mais dans toutes les villes grecques d'Asie. Il imagina d'exciter une révolte générale contre le gouvernement de Perse.

Cé fut vers ce temps qu'il reçut un message d'Histiée , qui étoit à Suze. Ce chef fatigué de tous les honneurs qu'on lui rendoit à la cour de Perse , tandis qu'en réalité il jouoit le rôle d'un banni ou d'un esclave , commença à s'aper-

cevoir qu'on vouloit l'éloigner à jamais de son pays natal. Le moyen qu'il jugea le plus propice pour effectuer son retour , étoit une révolte dans l'Ionie. Il prit le dangereux parti d'en exciter une , persuadé qu'insuffisamment il seroit un de ceux qu'on chargeroit de l'apaiser.

Le procédé qu'il employa , dit-on , pour correspondre avec Aristagore , est très-curieux. Il fit raser les cheveux d'un esclave affidé , et écrivit sur la peau sa dépêche avec une encre indélébile , ensuite il donna le temps à la chevelure de repousser , et envoya l'esclave à Milet.

Il n'en falloit pas davantage pour fixer l'irrésolution d'Aristagore. Il offrit aux Milésiens de résigner la tyrannie , et de rétablir le gouvernement populaire. Hécatée , historien , dont les écrits se sont entièrement perdus , fut , dit-on , le seul

qui s'opposa à cette mesure, objectant l'inégalité des forces. Aristagore se démit du souverain pouvoir; les Milésiens propagèrent l'insurrection dans l'Ionie et l'Éolie.

Aristagore envoya une ambassade en Grèce pour y solliciter un appui. Il se rendit en personne à Sparte. Les Lacédémoniens furent sourds à ses propositions. Quelques éphores lui ayant demandé quelle distance il y avoit de Milet à Suze, il répondit étourdiment: Trois mois de marche. C'en fut assez pour rompre toute négociation; on lui répondit que celui-là ne pouvoit se dire ami des Spartiates, qui leur proposoit de les jeter dans une expédition militaire qui exigeoit trois mois de marche.

Il fut plus heureux à Athènes. Les Athéniens étoient alors fort irrités de l'accueil plein de fierté que le

satrape avoit fait à une de leurs ambassades; ils se laissèrent aisément persuader par les supplications et par les promesses d'Aristagore. On équipa vingt bâtimens pour secourir les Ioniens.

L'escadre athénienne, renforcée de cinq galères fournies par les Érétriens d'Eubée, arriva à Milet<sup>1</sup>. On débarqua les troupes de terre, qui marchèrent aussitôt sur la ville de Sardes. Artaphernes avoit si mal pris ses mesures, quoiqu'il pût disposer d'une nombreuse armée, qu'il abandonna la ville et s'enferma dans le château. Les Grecs entrèrent à Sardes, et, dans le premier tumulte, mirent le feu à une maison.

La plupart des maisons étoient construites en roseaux, et celles bâties en briques avoient des toits de

<sup>1</sup> L'an 500 avant J. C.

chaume. L'incendie fit, par conséquent, des progrès rapides. Tous les habitans perses et lydiens ne songeant chacun qu'à soi, furent chassés par les flammes jusques sur la place publique et dans le torrent du Pactole qui la traversoit. Le hasard et la nécessité les ayant ainsi rassemblés, ils se sentirent assez forts pour se défendre.

Les Grecs arrêtés dans le pillage par l'incendie, et voyant qu'ils alloient avoir affaire à un corps nombreux, posté dans une situation avantageuse, firent leur retraite.

Il arriva de tous côtés des troupes à Sardes. On poursuivit l'ennemi, et on l'atteignit sous les murs d'Éphèse. Les Grecs perdirent une bataille, se rembarquèrent, et, malgré toutes les sollicitations possibles, ne voulurent plus se mêler de la guerre.

Les Ioniens persistèrent néan-

moins dans leur révolte. Voyant qu'ils ne pouvoient rien du côté de la terre, ils dirigèrent vers la mer toutes leurs opérations offensives. Leur flotte entra dans l'Hellespont, et contraignit Byzance et les autres villes grecques de la Propontide à accepter leur alliance ou à subir leur domination.

Vers le même temps, Onésilus, roi de Salamine dans l'île de Chypre, avoit fait révolter toute cette île contre les Perses, à l'exception de la seule ville d'Amathonte, qu'il assiégea. Instruit que la place alloit être secourue par une flotte phénicienne qui amenoit des troupes perses, il implora et obtint l'alliance des Ioniens. On livra le même jour deux batailles entre les Perses et les Cypriotes par terre, entre les Ioniens et les Phéniciens par mer. Les Grecs sortirent vainqueurs du combat na-

val; mais, sur terre, les Cypriotes furent défait. Onésilus fut tué, et les Perses reprirent l'île entière.

Mais tandis que la flotte ionienne remportoit une stérile victoire, l'intérieur du pays étoit exposé aux plus grands dangers. Le général persan Daurisès conquit en quatre jours les villes d'Abydos, de Percote, de Lampsaque et de Pæsus. Instruit que les Cariens avoient pris part à la révolte, il marcha vers le sud, et les défit dans une grande bataille. Les débris de leur armée ayant fait leur jonction avec les Ioniens, ils tentèrent un second combat, et furent encore vaincus.

Mais Héraclides de Mylasse, général des Cariens, étoit un de ces hommes supérieurs qui s'instruisent à l'école de l'adversité, et profitent même d'une défaite. L'armée persane s'avança avec cette con-

fiance insouciante que la victoire inspire, comme s'il ne lui restoit plus qu'à prendre possession des villes cariennes. Il falloit franchir des montagnes. Héraclides, qui connoissoit bien le pays, occupa secrètement les défilés. Les Perses donnèrent dans l'embuscade. Daurisès, plusieurs officiers supérieurs et la plus grande partie de leur armée, furent tués.

Mais le vaste empire des Perses possédoit en lui-même trop de ressources pour que les Ioniens pussent se promettre un succès définitif. Hyméas et Artaphernes étoient victorieux sur d'autres points. Le rebelle Aristagore ne se sentant point la force de résister à l'orage, sortit de Milet, confia le commandement à Pythagore, homme d'un rang distingué et fort estimé parmi ses concitoyens; puis il mit à la voile avec

ceux qui voulurent suivre sa fortune. Il fonda une colonie sur le territoire voisin du Strymon, que Darius avoit donné à Histée, et fut tué par la suite dans un combat contre les Thraces.

Histée, pendant ce temps-là, étoit parvenu à sortir de son honorable prison à la cour de Perse. Darius l'envoya à Sardes, comme il l'avoit prévu, pour apaiser la rébellion. Mais ayant découvert que l'on soupçonoit sa perfidie, il s'enfuit en Ionie pendant la nuit, et passa dans l'île de Chios.

Les Ioniens n'étoient pas bien disposés pour lui. Les uns voyoient en lui leur ancien tyran; d'autres, l'artisan de leurs calamités actuelles. Les Milésiens refusèrent absolument de le recevoir; mais il fut mieux accueilli à Mitylène, où il obtint huit vaisseaux, avec lesquels il croisa

dans la mer Noire, et prit tous les bâtimens qu'il rencontra, excepté ceux des Grecs qui étoient de son parti.

Ce fut dans la sixième année de la guerre<sup>1</sup> que l'armée des Perses se présenta devant Milet. Une flotte tirée pour la plus grande partie de la Phénicie, mais aussi de la Cilicie, de l'île de Chypre et de l'Egypte, secondoit ses opérations.

D'un autre côté, les états de l'Iouie s'assemblèrent pour délibérer sur des circonstances aussi critiques. Il fut convenu que tous les vaisseaux armés de la confédération se réuniroient à Lade, petite île en face du port de Milet (faisant aujourd'hui partie du continent), et que l'on courroit les risques d'une bataille navale.

Ces petits états équipèrent ensem-

<sup>1</sup> L'an 494 avant J. C.

ble une flotte de trois cent cinquante, trois galères, qui devoient porter en tout soixante-dix mille hommes. Les vaisseaux ennemis étoient beaucoup plus nombreux et se montoient à environ six cents. Cependant les généraux perses avoient si peu de confiance dans des forces maritimes, composées de tant d'élémens hétérogènes, qu'ils n'osèrent point combattre.

Il étoit néanmoins d'une nécessité indispensable pour les Perses d'être maîtres de la mer, afin d'assurer le succès de leurs opérations par terre. Ils avoient avec eux la plupart des *tyrans* ioniens et éoliens, qu'on avoit chassés de leur patrie dès le commencement de la révolte. Ils se servirent de ces hommes pour négocier séparément avec l'escadre de chaque état. On promettoit une amnistie complète à tous ceux qui re-

nonceroient à la confédération; mais on menaçoit de l'esclavage et de la confiscation de tous leurs biens ceux qui refuseroient de rentrer dans l'obéissance.

Les insurgés ne furent d'abord ni séduits par les promesses, ni effrayés par les menaces. Mais la jalousie entre les chefs, ce vice commun à toutes les coalitions, éclata dans la flotte grecque. Les liens de la discipline se relâchèrent; enfin ceux de Samos se mirent à éconter les propositions d'AEacès, tyran qu'ils avoient expulsé de leur île, et conclurent un traité secret.

Les généraux perses ne balancèrent plus à sortir du port et à engager le combat. La flotte grecque s'avança en bon ordre; mais tout-à-coup le général samien donna à son escadre le signal de la retraite. Les capitaines de onze galères refu-

sèrent d'obéir, et soutinrent le combat; le reste mit à la voile. Les Perses remportèrent une victoire complète.

Milet ne tarda pas à être pris d'assaut. La plupart des hommes furent passés au fil de l'épée. Le reste, ainsi que les femmes et les enfans, furent conduits à Suze, pour prouver au grand-roi l'exécution de ses ordres, et pour servir d'exemple aux autres provinces conquises.

Darius cependant ne fit point à ces captifs d'autre mal que d'en former une colonie à Ampé, près de l'embouchure du Tigre, dans le golfe Persique.

La riche vallée de Milet fut partagée entre des Perses; les Cariens furent établis dans la partie montagneuse de son territoire. AEacès, pour récompense de son service, fut remis à la tête du gouvernement

de Samos. Mais un grand nombre de Samiens, dégoûtés de sa tyrannie, émigrèrent en Sicile. On éleva par la suite, sur la place publique de Samos, une colonne avec une inscription en l'honneur des onze capitaines qui avoient vaillamment combattu contre les Perses, au risque d'encourir la peine de leur désobéissance.

Histiée poursuivit pendant quelque temps le cours de ses pirateries. Enfin, étant débarqué sur les côtes de l'Asie mineure, il fut fait prisonnier, et envoyé à Sardes, où on le mit en croix.

La flotte des Perses passa l'hiver à Milet. Au printemps suivant<sup>1</sup>, elle soumit les îles de Chios, Lesbos et Ténédos. L'armée de terre marcha en même temps contre les villes ionniennes, et réalisa les menacées

<sup>1</sup> L'an 493 avant J. C.

qu'on avoit faites contre les rebelles qui ne se soumettroient pas. Les Byzantins et les Chalcédoniens évitèrent ce malheureux sort, en emportant tout ce qu'ils possédoient de précieux, et en peuplant le territoire de Mésembrie sur le Pont-Euxin.

La Chersonnèse ou presqu'île de Thrace, fut également soumise. Ce territoire avoit été peuplé par une colonie d'Athéniens, dont l'histoire n'est pas sans importance dans les rivalités de la Grèce et de la Perse.

Pendant la tyrannie de Pisistrate à Athènes, les Thraces Dolonciens, habitans indigènes de la Chersonnèse, près de succomber dans une guerre contre les Apsinthiens, envoyèrent demander des conseils à Delphes. Le dieu leur ordonna d'inviter à fonder une colonie dans leur pays la première personne qui,

après leur sortie de Delphes, leur offriroit l'hospitalité.

Les Dolonciens, en retournant chez eux, passèrent dans la Phocide et la Béotie, sans recevoir un accueil favorable; mais en traversant l'Attique, le hasard les conduisit devant la maison de Miltiade, fils de Cypselus. Cet Athénien se trouvoit sur le seuil de sa porte, lorsqu'il vit passer des hommes dont le costume annonçoit des étrangers; il les aborda et leur offrit des rafraîchissemens. Ils acceptèrent l'invitation, et racontèrent avec franchise la réponse que leur avoit faite l'oracle.

Miltiade étoit d'une famille très-ancienne, honorable et opulente, de l'Attique; ambitieux et recherchant l'amitié du peuple, il n'étoit pas bien avec la faction de Pisistrate. Il n'en étoit que mieux disposé à accepter les propositions des Thraces. Il ras-

sembla donc plusieurs autres Athéniens mécontents comme lui, partit d'Athènes, et devint tyran de la Chersonnièse. Etant mort sans enfans, son autorité passa à son neveu Stésagore, fils de Cimon, son frère utérin.

Stésagore mourut aussi sans postérité. Son jeune frère Miltiade étoit alors à Athènes, jouissant de la faveur des Pisistratides. Ceux-ci l'exhortèrent à aller recueillir cet héritage. Il paroît que le jeune chef sut tenir d'une main ferme les rênes du gouvernement. Il avoit une garde de cinq cents hommes soldés. Pour mieux cimenter sa puissance, il épousa Hégésipyle, fille d'Olorus, prince de Thrace.

Tel étoit l'état des choses, lorsque l'armée de Darius pénétra en Europe. Miltiade céda à la force majeure; il suivit les ordres du monarque

persan pendant son expédition de Scythie.

Ce fut alors qu'il fit aux chefs de la Grèce cette proposition fameuse de détruire le pont sur le Danube, dont Darius lui avoit confié la garde. Il disoit que ce prince et son armée, pressés d'un côté par la famine, de l'autre par l'épée des Scythes, périrroient inévitablement et que la Grèce seroit affranchie de la domination des Perses.

Hérodote et Cornélius - Népos disent que les tyrans grecs rejetèrent cette proposition, non comme immorale, mais comme contraire à leurs intérêts. La puissance formidable de la Perse étoit la meilleure garantie de leur autorité contre le penchant des peuples à la démocratie.

On ne sait pas si Miltiade participa à la révolte des Ioniens; mais

il s'étoit, sans contredit, rendu suspect aux Perses, puisqu'après la défaite de la flotte grecque de Milet, il s'enfuit de la Chersonnèse, mit ses effets à bord de cinq galères, et prit le chemin d'Athènes.

La flotte phénicienne le poursuivit et s'empara d'une de ses galères, commandée par son fils aîné. Ce prisonnier important fut conduit à Suze. Mais au lieu de le traiter comme rebelle, Darius le combla de faveurs; il lui donna des biens considérables, et le maria à une persane de distinction, dont il eut des enfans qui furent regardés comme des Persans.

Deux années après la réduction de Milet<sup>1</sup>, il se fit un changement considérable dans l'administration des provinces qui confinoient aux mers de la Grèce. Artaphernes fut

<sup>1</sup> L'an 492 avant J. C.

rappelé avec les principaux officiers de sa satrapie; et Mardonius, jeune homme d'un rang distingué, qui venoit d'épouser une fille de Darius, le remplaça dans ce gouvernement important. Il amenoit avec lui une nombreuse armée. En passant sur la côte de Cilicie, il trouva une flotte considérable qui attendoit ses ordres; il s'y embarqua et fit voile pour l'Ionie, après avoir ordonné à ses généraux de conduire les troupes sur les bords de l'Hellespont.

L'objet de cet armement formidable étoit de venger sur Athènes et sur Érétrie l'insulte que Sardes ayoit reçue.

Mardonius paroissoit destiné par la nature aux entreprises extraordinaires. Arrivé en Ionie, il déposa tous les tyrans, et établit le gouvernement démocratique dans toutes les cités grecques; mesure si opposée

à la politique générale de la Perse, qu'Hérodote en parle comme d'une chose presque incroyable pour les peuples de l'ancienne Grèce. Après avoir reçu des Ioniens et des Eoliens un accroissement considérable à ses forces de terre et de mer, il passa l'Hellespont et mit le pied en Europe. Il soumit tout, jusqu'à la Macédoine.

Ce royaume, qui naguère avoit acheté sa tranquillité en se soumettant à l'humiliante cérémonie de l'hommage de la terre et de l'eau, fut contraint à subir un assujettissement plus honteux, et à payer un tribut. Mais la flotte, en doublant le promontoire d'Athos, perdit dans une tempête trois cents bâtimens, sur lesquels étoient embarqués vingt mille hommes.

L'armée de terre souffrit aussi beaucoup d'une attaque subite des Brygiens, peuple de Thrace. Mar-

donius lui-même fut blessé dans cette action. Avant de pousser plus loin ses conquêtes, il étoit d'abord nécessaire de soumettre les Brygiens. Il les dompta en effet; mais la saison se trouvant trop avancée, il revint avec toutes ses troupes prendre ses quartiers d'hiver en Asie.

Au commencement de la campagne suivante les Perses soumirent la petite île de Thasos, qui jadis avoit été le siège du principal comptoir des Phéniciens dans la mer Egée. On envoya ensuite dans toute la Grèce des hérauts demander, au nom de Darius, l'hommage de la terre et de l'eau. Plusieurs villes du continent et la plupart des îles obéirent.

L'histoire des nations a rendu triviale cette vérité, que les circonstances les plus frivoles par elles-mêmes produisent souvent les plus

grands effets. L'inimitié invétérée entre Athènes et Egina, qui avoit, dit-on, pour origine, la possession d'une statue de bois, n'avoit pas peu contribué, d'une part, à mettre les Athéniens en opposition constante avec la Perse, et de l'autre, à faire naître l'alliance des Eginètes avec Lacédémone. Ces deux circonstances, en sauvant la Grèce de l'asservissement, rendirent le peuple grec ce qu'il fut depuis.

Dès que l'on sut à Athènes que les Eginètes s'étoient reconnus sujets de la Perse, on envoya à Sparte des députés pour les accuser de trahison contre la Grèce.

C'étoit un des caractères distinctifs du gouvernement de Sparte, d'être lent au moment d'entreprendre, mais inébranlable dans ses principes, ferme dans ses résolutions, et intrépide contre le danger. L'im-

dépendance politique étoit le grand objet de ses institutions. La demande hautaine de la Perse éprouva donc à Lacédémone un refus positif. On assure même que dans cette ville, ainsi qu'à Athènes, l'indignation dégénéra en atrocité. Les hérauts persans furent condamnés à une mort ignominieuse. On enterra les uns tout vifs dans une fosse, et on noya les autres dans un puits, en leur disant qu'ils pouvoient prendre possession de la terre et de l'eau.

Mais le pouvoir de ce vaste empire étoit réellement si formidable, on croyoit si peu qu'il fût possible d'y résister, que les Lacédémoniens, malgré l'animosité qui divisoit les deux républiques, désiroient sincèrement se liguer avec les Athéniens contre l'ennemi commun.

D'autres circonstances tendoient encore à fortifier leur union. Les

antiques haines entre Lacédémone et Argos venoient de revivre. D'un autre côté, Thèbes, jusqu'alors l'alliée principale des Lacédémoniens hors du Péloponnèse, et l'ancienne ennemie d'Athènes, avoit accédé aux demandes de la Perse.

D'après tous ces motifs, les ambassadeurs Athéniens reçurent un accueil favorable à Lacédémone. Cléomènes, roi de Sparte, violent dans toutes ses mesures, se rendit en personne à Egina, avec l'intention de châtier tous ceux qui avoient été d'avis de céder à la demande des Perses. Mais son projet échoua.

Cependant une dissension entre les deux rois de Sparte, c'est-à-dire, le malheur qu'il y avoit le plus à redouter dans la position critique des affaires, fomentoit depuis long-temps, et vint enfin à son comble. Démarate s'étoit efforcé de gagner

les citoyens les plus influens, en l'absence de son collègue. Cléomènes, à son retour, ne gardant plus aucune mesure, prétendit que la naissance de Démarate étoit illégitime, et encouragea Leotychides, le prince du degré le plus proche de la famille de Proclès, à faire valoir ses droits.

La légitimité de Démarate ne pouvant être décidée par le jugement des hommes, on eut recours à l'oracle de Delphes. Cléomènes en dicta la réponse. Démarate fut aussitôt déposé, et se retira dans l'île de Zacynthe. La fureur de Cléomènes l'y poursuivit, il fut obligé de se réfugier à la cour de Perse.

Cléomènes n'éprouvant plus d'opposition, emmena avec lui Léotychides à Egina, et soumit promptement les insulaires. Dix des principaux citoyens furent arrêtés et

envoyés comme otages à Athènes.

Le caractère bouillant et passionné de Cléomènes dégénéra en une folie véritable. On raconte de lui plusieurs actions fort étranges. Il finit par s'emparer de l'épée d'un hiltote sous la garde duquel on l'avait mis, et se la passa au travers du corps.

L'inimitié entre les Athéniens et les Éginètes n'étoit pas de nature à s'apaiser si facilement. Il y avoit dans Égine une faction puissante à la tête de laquelle étoit Nicodrome, faction opposée au parti oligarchique. Nicodrome concerta ses opérations avec les Athéniens, mais son projet fut déconcerté. Il prit la fuite avec plusieurs de ses adhérents. Les autres, au nombre de sept cents, furent massacrés.

Telles étoient les haines violentes qui déchiroient la Grèce à une épo-

que où il se formoit dans l'Orient un orage terrible qui menaçoit de mettre un terme à l'indépendance de ces petites républiques, source même de tant de désordres.

Mardonius malheureux dans ses dernières campagnes, fut exilé, et l'on donna le commandement de Sardes à Artaphernes, fils du satrape de ce nom. On lui adjoignit un Mède nommé Datis, qui sans doute avoit plus d'expérience<sup>1</sup>. La conquête de la Grèce étant l'objet de l'expédition, il fut résolu qu'on ne feroit point un long circuit par la Thrace et la Macédoine. Une armée formidable fut embarquée et suivit les côtes de l'Asie mineure jusqu'à Samos, où l'on rejoignit les troupes et les vaisseaux d'Ionie et d'Éolie.

Les Perses soumirent toutes les

<sup>1</sup> L'an 490 avant J. C.

îles sur leur passage et arrivèrent à Carystus dans l'Eubée, dont ils s'emparèrent.

Un des principaux objets de cet armement étoit de châtier les Érétriens. A leur arrivée, une partie des insulaires conduits par Eschine, fils de Nothon, abandonnèrent une patrie qu'ils n'espéroient point de pouvoir défendre, et passèrent en Attique. Les autres, renfermés dans Érétrie, résolurent de s'y défendre vaillamment. Le septième jour la ville fut livrée par la trahison de deux des principaux citoyens. Les temples furent pillés et brûlés, les habitans condamnés à l'esclavage.

Les généraux Perses, après quelques jours de repos, envahirent l'Attique. Ils étoient guidés par Hippias, ancien tyran de cette contrée, déjà avancé en âge, car il y avoit vingt ans qu'on l'avoit expulsé.

Dans ces conjonctures désastreuses on n'avoit concerté aucune mesure pour la sûreté générale de la Grèce; on n'avoit pas même songé à former une ligue pour se défendre. Cependant après la prise d'Érétrie, les Athéniens firent demander des secours à Lacédémone. Les Spartiates en promirent, mais ils prétextèrent que leurs lois et leur religion ne leur permettoient pas d'entrer en campagne avant la pleine lune, qui étoit encore éloignée de cinq jours; il paroît toutefois que la politique ou l'irrésolution avoient plus de part à ce délai que des idées superstitieuses.

Cependant le messager Phidippides qui étoit un excellent coureur, rapporta à son retour une histoire qui ne pouvoit manquer d'inspirer de la confiance à la populace athénienne. Il prétendit qu'en traversant

le mont Parthénién en Arcadie, le dieu Pan l'avoit appelé par son nom, et lui avoit dit : « Que les Athéniens avoient tort de ne point adorer une divinité si bien disposée en leur faveur, qui leur avoit déjà rendu de grands services, et voulloit faire encore plus pour eux. » On introduisit en conséquence à Athènes le culte du dieu Pan.

Il y avoit alors à Athènes un homme que son génie et son expérience rendoient précieux dans ces circonstances difficiles. C'étoit Miltiade, chef expulsé de la Chersonnèse. Mais Miltiade étoit bien loin d'avoir trouvé dans Athènes l'asile qu'il y cherchoit. On intenta contre lui une accusation de tyrannie. Dans tout autre temps, quelque vague que fût un pareil crime, et quoiqu'on ne pût lui appliquer aucune loi existante, l'assemblée du

peuple eût prononcé sa condamnation. Il fut alors non-seulement acquitté, mais il se concilia tellement la faveur de la multitude, qu'on le nomma l'un des dix généraux en chef de l'armée.

Les dix commandans ne purent s'accorder entre eux sur le plan de campagne ; l'archonte-polémarque fut, comme on le pratiquoit en pareil cas, appelé pour vider le partage d'opinions. « Il dépend de vous, » dit Miltiade dans une conférence « avec Callimaque qui remplissoit cette fonction, il dépend de vous de condamner Athènes à la servitude, ou de laisser, en la rendant libre, une gloire plus durable que celle qu'Harmodius et Aristogiton eux-mêmes ont acquise. »

Le Polémarque céda à ces repré-

Les assassins des Pisistratides.

sentations, et par sa voix prépondérante il fit passer l'avis de Miltiade qui tendoit à attaquer les Perses sans attendre le secours des Lacédémoniens.

Depuis deux ou trois générations, les Perses étoient accoutumés à se regarder comme invincibles. L'armée de Datis et d'Artaphernes, pleine de confiance dans la supériorité de ses forces, marcha sans perdre de temps sur Athènes.

Hérodote ne dit point quel étoit leur nombre. Cornélius-Népos fait monter leur armée à cent mille hommes effectifs d'infanterie et dix mille chevaux ; forces bien considérables pour qu'on ait pu les transporter d'Asie par mer. Platon comprenant sans doute dans ce dénombrément les marins, et la multitude d'hommes inutiles que les troupes asiatiques traînent à leur

suite, porte l'expédition à cinq cent mille hommes. Trogue-Pompée, suivant son abréviateur Justin, enrichit encore sur ce nombre, et y ajoute cent mille hommes de plus.

Hérodote se contente de dire que les Grecs étoient fort inférieurs aux Perses, et les écrivains plus récents ne se contredisent pas moins en diminuant les forces des Grecs qu'en exagérant celles des Perses. Selon Cornélius - Népos et Pausanias, les Athéniens n'étoient que neuf mille, et les auxiliaires Platéens au nombre de mille. Mais il est plus que probable qu'Athènes étoit dans le cas de mettre sur pied une armée plus formidable, et l'on fit sans doute, dans cette circonstance, les plus grands efforts possibles.

Au surplus, le génie de Miltiade paraît avoir été, plus que les forces réelles des Athéniens, l'instrument

dont se servoit la providence pour la conservation de la Grèce.

Ce n'étoit pas la saison de montrer une vaine prétention d'autorité. Les grands talens savent toujours se mettre à leur place. Sur les neuf collègues de Miltiade, il y en eut cinq qui lui céderent leurs jours de commandement. Par ce moyen il obtint la majorité des voix dans le conseil. Ainsi l'on obvia en grande partie à l'excessif inconveniēnt du système militaire parmi les Athéniens ; on obtint l'unité indispensable dans les opérations de la guerre.

Miltiade joignoit à ces avantages celui d'avoir été attaché au service des Perses. Il connoissoit la composition de leurs armées, le caractère de leurs troupes, et la tactique de leurs généraux.

Les Grecs, dont la plus grande

force consistoit dans leur infanterie pesante et dans leurs phalanges serrées, commençoient d'ordinaire le combat par jeter quelques armes missiles ; ensuite ils avançoient avec leurs longues lances.

Les Perses faisoient plus d'usage de l'arc et des flèches que de la lance, qui étoit plus courte que celle des Grecs. Ils l'emportoient aussi par leur cavalerie ; car, chez les Grecs, il n'y avoit guères que les Thessaliens qui se distinguassent dans cette arme.

L'armure défensive des Perses n'étoit pas moins inférieure à celle des Grecs. Les premiers étoient coiffés de turbans ; les seconds étoient armés de casques.

Les généraux Perses, d'après les conseils d'Hippias, effectuèrent leur débarquement sur la côte orientale de l'Attique près de Marathon.

Ils se trouvoient là dans une plaine où la cavalerie pouvoit se déployer. Le chemin d'Athènes entre les monts Pantélicus et Brilessus y étoit plus praticable que sur tout autre point.

Mais la plaine où campoient les Perses étoit fort étroite. Miltiade, après avoir reconnu l'état des lieux, se détermina à attaquer.

Son premier objet étoit de rendre inutile la nombreuse et excellente cavalerie de l'ennemi ; son second, de rendre également stérile le talent des Perses à lancer des armes de trait. Les localités lui offroient l'un et l'autre avantage.

Cependant la disposition du terrain étoit telle, que les Athéniens ne pouvoient former une ligne de bataille égale en étendue à celle de l'ennemi, ni de la même force sur tous les points. Miltiade étendit

ses ailes aux dépens du centre. Quand il vit les troupes animées au point où il le désiroit, il donna l'ordre de renoncer aux armes de trait, et de charger en courant.

On lui obéit avec joie. Les Perses, plus accoutumés à engager le combat qu'à être attaqués eux-mêmes, regardèrent d'abord cette manœuvre comme une folie. Mais l'événement de ce premier choc prouva combien elle étoit sage. La cavalerie asiatique, formidable dans un pays uni par ses évolutions rapides, mais embarrassée dans cette plaine étroite par une nombreuse infanterie, ne put agir à propos. Quant à l'infanterie, celle de la Perse proprement dite avoit seule la réputation d'être excellente dans une mêlée. Le reste, accoutumé à lancer des flèches, déconcerté par la brusquerie de l'attaque des Athéniens, ne se trouva

pas moins embarrassé que la cavalerie.

Toutefois le combat fut opiniâtre. L'infanterie persane, héritière en valeur de ces vieilles bandes qui, sous Cyrus, avoient conquis l'Asie, étant placée au centre de l'armée, soutint la violence du choc, rompit la ligne des Athéniens dans sa partie la plus foible, et fit des progrès en avant. Les Athéniens, après des efforts incroyables, mirent en déroute les deux ailes de l'armée ennemie, et eurent la prudence de ne pas les poursuivre. Après avoir réuni leurs forces, ils attaquèrent le centre victorieux des Perses, le défirerent à son tour, le poursuivirent jusqu'à ses vaisseaux, en firent un affreux carnage, et prirent six galères.

Les Perses perdirent six mille quatre cents hommes; les Athéniens seulement cent quatre-vingt douze,

mais dans ce nombre étoit l'archonte Callimaque; Stésiléos, un des dix chefs; Cynégire, frère du poète Eschyle, et d'autres personnages distingués<sup>1</sup>.

Après la perte de la bataille de Marathon, l'armée des Perses étoit encore formidable. La ville même d'Athènes faillit être prise. Le général Perse doublant le cap Sunium, longea la côte septentrionale de l'Attique, projetant de prendre la ville sans défense; mais l'activité de Miltiade fit avorter ce dessein. Lorsque les Perses furent arrivés à la hauteur de Phalère, un des ports d'Athènes, ils virent une armée athénienne campée sur les hauteurs. Ils jetèrent l'ancre, mais peu de temps

<sup>1</sup> Hippias, ancien tyran d'Athènes, perdit aussi la vie dans la même bataille, qui eut lieu le 29 septembre de l'année 490 avant J. C.

*(Note du Traducteur.)*

après ils remirent à la voile, et retournèrent en Asie, emmenant avec eux les prisonniers Érétriens. Darius leur donna des terres de ses propres domaines, à Ardericca, dans la province de Cissa, à huit lieues de sa capitale.

Les Athéniens, délivrés par cette victoire des dangers d'une destruction immédiate, commencèrent à méditer des projets de conquêtes. Miltiade partit avec soixante-dix vaisseaux pour mettre à contribution les îles qui étoient soumises aux Perses. Paros résista. Miltiade en assiégea pendant vingt-six jours la ville principale sans pouvoir la prendre, et y fut même blessé dangereusement.

Athènes se rendit coupable d'ingratitude et d'injustice envers Miltiade son libérateur. On avoit décerné de grands honneurs à

Harmodius et Aristogiton ; des statues leur avoient été élevées ; une loi particulière avoit défendu de profaner leur nom en les dounant à des esclaves. C'étoit un triomphe pour les Alcméonides, qui devinrent jaloux de la gloire de Miltiade. Xantippus, un des principaux citoyens d'Athènes et chef de cette maison, intenta contre lui une accusation capitale. Miltiade ne put paroître dans l'assemblée générale ; un de ses amis plaida sa cause. Il fut acquitté du crime capital, mais condamné à une amende de cinquante talens<sup>1</sup>. Ses moyens ne lui permettoient pas de la payer ; ses blessures empirèrent, et ce grand homme mourut en prison.

<sup>1</sup> Environ 270,000 francs.

## CHAPITRE IX.

*De la Grèce depuis l'avénement de Xerxès au trône de Perse, jusqu'à la fin de la première campagne de l'expédition de ce monarque.*

HÉRODOTE raconte quelques anecdotes, d'après lesquelles il attribue à Darius, contre les Athéniens, une haine vindicative qui s'accorde fort mal avec le caractère de ce prince, tel que l'ont tracé les auteurs les plus dignes de foi, et avec ce que cet historien lui-même nous en a dit, sur des autorités évidemment meilleures.

Suivant lui, l'Asie fut agitée pendant trois ans par les préparatifs d'une seconde expédition pour venger la disgrâce de Marathon. La

prudence n'étoit peut-être pas moins intéressée que l'honneur à cette entreprise ; mais il n'étoit pas besoin de trois années pour un empire dont les ressources étoient aussi grandes que celles de la Perse. Des objets plus importans fixoient l'attention de son gouvernement. L'Égypte s'étoit révoltée, il s'étoit élevé des discussions dangereuses entre les fils de Darius, au sujet du droit de succession au trône. Ce monarque eut la satisfaction de voir les différends terminés à l'amiable, et le droit d'être son successeur conféré à Xerxès qu'il avoit eu d'Atossa fille de Cyrus, au préjudice des fils aînés, issus d'un précédent mariage<sup>1</sup> ; mais il mourut bientôt après.

<sup>1</sup> Le motif d'exclusion en faveur de ceux-ci, fut que, lorsqu'ils étoient nés, Darius n'étoit encore que simple particulier, tandis qu'il

Xerxès soumit l'Égypte dans la seconde année de son règne; il s'occupa ensuite de venger l'incendie de Sardes et la défaite des Perses aux champs de Marathon. Il rassembla une armée plus immense que toutes celles qu'on ait jamais vues avant ou depuis cette époque. Toutes les villes maritimes, depuis la Macédoine jusqu'aux syrtes de la Lybie, reçurent ordre de préparer des vaisseaux et de former des marins. On entreprit des travaux prodigieux, afin de rendre la navigation sûre depuis la côte Asiatique jusqu'à celle d'Europe, et prévenir des dé-

étoit roi, lorsque Xerxès avoit vu le jour. Nous verrons dans la suite de cette collection, des difficultés du même genre se présenter dans l'histoire de plusieurs peuples modernes, notamment dans l'Histoire de France et dans celle d'Espagne; mais elles ont été jugées presque toujours d'une manière toute contraire. (*Note du Traducteur.*)

sastres semblables à ceux que la flotte perse avoit soufferts sous Mardonius. Il ne s'agissoit pas moins que de former un canal navigable pour les plus grosses galères, le long de l'isthme qui joint Athos au continent de la Thrace. Une flotte se réunit dans l'Hellespont, et tous ses équipages furent employés à cet ouvrage merveilleux.

Hérodote suppose qu'une vaine ostentation fut le motif de cette entreprise; il en auroit moins coûté, dit-il, pour transporter la flotte par terre d'une mer à l'autre. Mais il n'est pas impossible que cette mesure ait été dictée par une saine politique. La mer Egée a présenté de tout temps une navigation dangereuse. Il y a encore plus à craindre en doublant le promontoire d'Athos. Si donc on se proposoit d'ajouter la contrée à l'ouest de la mer

Égée aux possessions persanes , il n'étoit pas sans intérêt de diminuer les dangers et les délais par le passage d'une flotte.

En même temps, pour faciliter la communication par terre , on établit un pont sur la rivière Strymon ; des magasins furent formés sur tous les points de la côte jusqu'à la Macédoine.

Enfin l'armée étant suffisamment recrutée , les troupes se réunirent à Critale en Cappadoce. Le monarque s'y rendit en personne pour en prendre le commandement. Il envoya des hérauts dans toute la Grèce , excepté à Athènes et à Lascédémone où l'on avoit , contre le droit des gens, lâchement assassiné les ambassadeurs de Perse ; il demanda partout l'hommage de la terre et de l'eau.

Xerxès passa l'hiver à Sardes ,

Pendant ce temps-là on exécutoit sur l'Hellespont un ouvrage non moins merveilleux que le canal d'Athos. On y construisit deux ponts de bateaux , depuis Abydos , sur la côte d'Asie , jusqu'àuprès de Sestos , sur la côte d'Europe. La largeur du détroit étoit de sept stades <sup>1</sup> ; les deux ponts étoient disposés de manière à résister , l'un au courant , qui est très-fort en venant de la Propontide ; l'autre à lutter contre des vents d'ouest ; en sorte qu'ils se protégoient mutuellement.

Au printemps l'armée se mit en marche. La plus grande difficulté était d'assurer à un si grand nombre d'hommes une quantité d'eau suffisante. Plusieurs petites rivières ne purent en fournir assez. Le célèbre Scamandre , dans la plaine de Troie ,

<sup>1</sup> Environ 661 toises , ou 1287 mètres.

en fut tari. On mit sept jours et sept nuits sans interruption à passer le pont sur l'Hellespont, et on entra dans la Chersonèse. La flotte qui s'étoit assemblée sur l'Hellespont eut ordre de longer la côte occidentale. Les forces de terre et de mer se réunirent de nouveau à Dariscus, près de l'embouchure de l'Hèbre, où Darius, en revenant de Scythie, avoit établi une garnison persane. Le roi y passa ses troupes en revue.

Les écrivains de l'antiquité varient entre eux sur le nombre d'hommes auquel se montoit l'armée des Perses. Hérodote nous apprend que les généraux eux-mêmes ne le connoissoient pas au juste. On y comptoit des soldats d'environ vingt-neuf nations, depuis la Scythie au nord, jusqu'à l'Éthiopie au sud; depuis l'Inde à l'orient, jusqu'à la Thrace et la Lybie à l'occident.

dent. Voici comment s'y prirent les généraux perses pour procéder à ce dénombrement, beaucoup plus difficile qu'il ne le seroit dans nos armées modernes.

Après avoir compté dix mille hommes, on les fit ranger en cercle, et les plus serrés qu'il étoit possible. On éleva ensuite une palissade autour d'eux, et on les fit retirer. Toute l'armée passa tour-à-tour dans cette enceinte jusqu'à ce que le dénombrement total en eût été fait par dix mille.

D'après cette revue, l'infanterie consistoit en un million sept cent mille combattans; la cavalerie consistoit en quatre-vingt mille hommes. Les Arabes conducteurs de chameaux, et les Africains combattans sur des chars, étoient au nombre de vingt mille; les chevaux, les mulets, les ânes, les bœufs et les

chameaux pour transporter les bagages, étoient innombrables.

La flotte se composoit de douze cents sept galères de guerre, montées chacune d'environ deux cents hommes. Ainsi il y avoit à-peu-près deux cent quarante-un mille hommes à bord des bâtimens de guerre. Outre cela, on comptoit plus de trois mille navires de transport, dont les équipages devoient se monter à deux cent quarante mille hommes ; d'où il résulte que le nombre total des marins qui servoient sur la flotte, étoit de plus de cinq cent mille.

Une expédition aussi extraordinaire a dû donner lieu à des rumeurs, à des exagérations qui sont parvenues jusqu'à nous. Parmi ces anecdotes suspectes, il faut compter le prétendu châtiment de l'Hellespont que Xerxès fit, dit-on, frapper

à coups de fouets, et enchaîner. Ce fait et plusieurs autres de la même nature sont réfutés, par ce que les meilleurs témoignages nous apprennent du caractère des Perses.

L'armée s'ébranla enfin sur trois colonnes. L'une, conduite par Mardonius et Masistès, suivit la côte, et la flotte ne la perdit presque pas de vue; l'autre, guidée par Tritantechme et Gergie, s'avança par l'intérieur des terres. Xerxès, ayant sous ses ordres Smerdomènes et Mégabyle, conduisit la troisième entre les deux autres.

Toutes les villes qui se trouvoient sur le passage se disputoient l'honneur de bien recevoir le grand monarque. Partout où il s'arrêtait on lui dressoit une superbe tante, ornée des meubles les plus somptueux. Plusieurs villes lui envoyèrent des vases d'or et d'argent pour

le service de sa table. Les avides officiers du roi mettoient tous les habitans à contribution.

Non contens de forces aussi redoutables, les Perses contraignoient à marcher tous les Grecs et tous les Thraces, en état de porter les armes, ou de faire la manœuvre des vaisseaux. Hérodote assure que les Thraces montrèrent tant de respect pour le sol qu'avoit traversé cette armée prodigieuse, que de son temps ils n'avoient pas encore osé le labourer ou l'ensemencer ; il ne dit pas quels étoient les motifs de cette étrange conduite : mais peut-être les Perses favorisèrent-ils les habitans de ce pays contre les Grecs, dont les établissemens sur les côtes devoient déplaire aux indigènes.

Pendant la marche, Artachée, perse d'un rang distingué et allié de la famille royale, mourut. La

manière dont Hérodote décrit en peu de mots ses funérailles, prouve combien est ancienne, et combien a été générale la méthode d'élever sur les tombeaux des guerriers, d'énormes monceaux de terre. Toute l'armée, dit-il, contribua à éléver la montagne artificielle qui forma le monument sépulcral d'Artachée,

Cette invasion formidable agit diversement sur l'esprit des Grecs. Les uns se soumirent, croyant toute résistance inutile ; les autres refusèrent avec fierté la soumission qui leur étoit demandée.

Athènes fut du nombre des républiques qui entreprirent de se défendre. Les Perses avoient contre elle trop de griefs pour qu'elle pût espérer d'être favorablement traitée. Hippias étoit mort, il est vrai, mais le parti des Pisistratides existoit encore. La cour du Satrape de

Sardes étoit le rendez-vous de tous les mécontents de la Grèce ; quelques-uns de ces exilés avoient des intrigues dans la cour même du grand roi à Suze. Parmi ces derniers , figuroient Démarate , roi banni de Sparte ; quelques princes thessaliens , et plusieurs Athéniens de la faction des Pisistratides.

Il se trouva à Athènes , comme à l'époque de l'expédition de Datis , un homme propre à sauver la république dans ces conjonctures périlleuses. Thémistocle n'étoit pas d'une naissance aussi illustre que Miltiade , mais l'impétuosité de son caractère , son enthousiasme pour la gloire , joints à des talens peu communs , ne pouvoient manquer de lui donner la plus grande influence dans une démocratie.

Nous avons remarqué plus haut que c'étoit la guerre avec la petite

île d'Égina qui avoit donné aux Athéniens l'énergie qu'ils montrèrent la première fois contre les Perses. Dans les circonstances présentes , ce fut encore à cette guerre que la Grèce dut sa conservation , car elle avoit obligé les Athéniens d'avoir une marine.

Il y avoit à Laureium dans l'Attique , une mine d'argent très-riche , qui étoit propriété publique ; mais il avoit été résolu que le produit de cette mine , au lieu d'être appliqué aux dépenses de l'état , seroit partagé entre tous les citoyens athéniens. Tandis que les esprits étoient aigris contre les Éginètes , Thémistocle fit passer un décret par lequel il fut décidé qu'on ne répartiroit aucun dividende de cette mine , jusqu'à ce qu'on eût construit deux cents galères avec ses produits. L'invasion que l'on redou-

toit avoit suspendu la guerre contre les Éginètes , et les galères étoient complètement équipées.

La réponse de l'oracle de Delphes eut encore une influence remarquable. Nous allons rapporter autant qu'il sera possible , les propres paroles d'Hérodote :

« Les Athéniens , dit-il , ne furent pas découragés de défendre la cause de la Grèce , par la réponse effrayante que leur fit l'oracle de Delphes ; quoique cette réponse jetât l'alarme dans les esprits , les députés que l'on envoya pour consulter le dieu , étant entrés dans le temple , la pythonisse prononça ces mots : »

« Malheureux , qu'êtes-vous venus faire ici ? quittez vos maisons et les remparts orgueilleux de votre ville ; fuyez dans les régions les plus reculées , car tout sera dé-

« truit par le fer et par le feu. Non seulement vos tours , mais des fortifications plus redoutables seront renversées. Plusieurs temples des dieux immortels seront livrés aux flammes dévorantes. » Dans ce moment , leurs images frémissent de crainte , et tremblent d'épouvanter. »

« Cette décision jeta les envoyés d'Athènes dans une consternation profonde. Un citoyen de Delphes leur conseilla de prendre la posture de suppliants , et de consulter encore une fois l'oracle. Ils suivirent cet avis ; la prophétesse répondit en ces termes : »

« Minerve ne sauroit , par ses prières et par sa profonde sagesse , apaiser Jupiter Olympien. Écoutez ce que je vais vous dire : Tout ce qui restera entre les limites de Cécrops et dans l'enceinte du di-

« vin Cithéron, pérrira. Jupiter con-  
 « sent seulement, à la demande de  
 « Minerve, de rendre inexpugna-  
 « bles les remparts de bois dans les-  
 « quels vous vous retirerez, vous et  
 « vos enfans. N'attendez donc pas  
 « l'arrivée de ces combattans à  
 « pied ou à cheval, qui inonderont  
 « le continent, mais prenez une  
 « prompte fuite. O divine Salam-  
 « mine ! les enfans des femmes pé-  
 « riront, soit que l'on disperse, soit  
 « que l'on amasse les trésors de Cé-  
 « rès ! »

Hérodote ajoute que cet oracle fut diversement interprété. Les uns prétendirent que par les murailles de bois, le dieu avoit désigné la citadelle, qui jadis étoit entourée d'une palissade. Les autres soutinrent que ces expressions désignoient la flotte sur laquelle l'oracle annonçoit qu'il leur étoit seulement

permis de compter pour leur salut. Mais cette interprétation se trouvoit détruite par la dernière partie de la réponse de l'oracle, où on sembloit leur dire que la flotte seroit battue, si elle livroit un engagement à la hauteur de Salamine. On en concluoit qu'il ne falloit livrer aucune bataille navale, mais se servir simplement des vaisseaux, pour quitter, avec leurs familles et leurs effets, un pays qu'ils ne pouvoient défendre.

Thémistocle ne se trouva point embarrassé dans cette occasion. Il y a, dit-il, un mot qui nous explique clairement le sens de l'oracle. S'il avoit entendu présager une défaite sur mer aux Athéniens, au lieu de ces mots : O divine Salamine ! il auroit employé ceux-ci : O malheureuse Salamine ; ce n'est donc pas nous ; ce sont nos ennemis qui sont menacés d'une dé-

faite. Une bataille navale sauvera notre patrie.

La multitude accueillit avec transports cette explication de Thémistocle, et il fut résolu de mettre sur pied toutes les forces maritimes de la république. On prit des mesures pour se liguer avec tous ceux des états de la Grèce qui se montreroient disposés à soutenir la cause commune. Toutes les inimitiés anciennes furent ajournées, notamment celles qui existoient entre Athènes et Egine. Les principales nations grecques, dont les intentions furent encore douteuses, étoient celles de l'île de Crète, d'Argos, de Corcyre et de Syracuse, toutes importantes par leur marine. On leur envoya des ambassadeurs pour solliciter leur alliance contre les Perses.

Argos n'avoit pas perdu, avec sa puissance, l'orgueil de son ancien

rang parmi les Grecs. Il n'y avoit pas long-temps que cette ville avoit soutenu une guerre malheureuse contre Sparte. Elle avoit encore plus à craindre de l'ambition de cette dernière république. Les Argiens eurent recours à l'oracle de Delphes : sa réponse fut favorable à leurs prétentions. Cependant ils résolurent de profiter de la circonstance pour mettre à leur coopération le prix le plus avantageux ; ils demandèrent d'abord que les Lacédémoniens s'engageassent à rester en paix avec eux pendant trente ans ; ensuite ils déclarèrent que, quoique le commandement des états de la Grèce appartînt à Argos, ils se contenteroient de le partager avec Lacédémone.

Les députés de Lacédémone ne firent pas une réponse satisfaisante à ces prétentions. Les Argiens dé-

clarèrent alors que l'arrogance de Sparte étoit intolérable; qu'ils préféreroient obéir à des barbares, plutôt que d'être sujets des Lacédémoniens.

Les ministres des états confédérés ne furent pas plus heureux en Crète. Les Corcyréens trahirent scandaleusement les intérêts de la nation, après avoir pris l'engagement de la défendre. Gélon, tyran de Syracuse, étoit un prince fort puissant, et son alliance eût été une importante acquisition. Mais on ne put concilier ses prétentions au commandement, avec celles que formoient les autres états de la Grèce; et d'ailleurs, une invasion que les Carthaginois firent à cette même époque en Sicile, le força de conserver près de lui toutes ses troupes.

Corinthe étoit le lieu désigné pour

la réunion des députés envoyés par chaque état de la confédération. Les Thessaliens furent des premiers à en faire partie. Leur pays étoit naturellement celui que les Perses devoient attaquer le premier. En conséquence, ils envoyèrent à Corinthe demander des secours qui les missent en état de défendre le passage. On fit droit à leurs représentations. Un corps d'infanterie s'embarqua sous le commandement d'Événétus, lacédémônien, et de Thémistocle, athénien. Ces troupes occupèrent la vallée de Tempé, entre l'Olympe et l'Ossa, le seul passage connu pour aller de la Basse-Macédoine dans la Thessalie. L'infanterie des différens états se montoit à dix mille hommes. La cavalerie thessalienne se joignit à cette armée.

A peine l'armée grecque étoit-elle campée depuis quelques jours,

qu'on apprit par Alexandre, fils d'Amyntas, roi de Macédoine, que les ennemis avoient des forces immenses, et qu'il existoit d'ailleurs un autre passage par où l'on pouvoit entrer dans la Thessalie; que s'ils vouloient éviter d'être tournés, ils devoient faire une prompte retraite.

Les généraux grecs suivirent ce conseil; ils s'embarquèrent avec leurs troupes, et retournèrent vers l'isthme de Corinthe; les Thessaliens, ainsi abandonnés, s'empressèrent de faire leur soumission au roi de Perse, et le servirent avec zèle.

Les états grecs confédérés contre les Perses, ne formoient guère un territoire plus étendu qu'un département de la France; encore ne régnoit-il point parmi eux un parfait concert de volontés et d'opérations.

La défection des Thessaliens laissoit aux confédérés, une con-

solation; c'est que le territoire par où on pouvoit parvenir jusqu'à eux étant fort étroit, les forces qu'ils employeroient pour le défendre seroient moins divisées, et la flotte auroit plus de facilité pour coopérer avec l'armée de terre.

La nature de leur pays et des mers qui l'environnent étoit encore un encouragement. Le sol est hérisse de montagnes; la mer est entrecoupée d'une multitude d'îles et de promontoires, et sujette à de fréquens orages.

Cependant plusieurs petites républiques refusèrent de fournir leur contingent, et sembloient vouloir réservoir leurs forces pour l'époque où elles-mêmes seroient attaquées. La cédémone, comme dans la première guerre, prétendoit que la religion étoit un obstacle à ce que ses troupes se missent en marche avant la célé-

bration des fêtes carnéiennes ; la plupart des villes du Péloponnèse firent des excuses semblables. L'approche de la célébration des jeux olympiques étoit le prétexte de ceux qui n'en avoient pas d'autres à présenter.

Sparte n'envoya que trois cents hommes ; Corinthe , quatre cents ; Phlios , deux cents ; Mycène , quatre-vingts. Les montagnards d'Arcadie furent les seuls qui , ne connaissant pas les détours de la politique , fournirent rigoureusement leur contingent ; ils équipèrent en tout deux mille cent quatre-vingts soldats. La petite ville de Thespie en Béotie , n'en fournit pas moins de sept cents. Thèbes mal disposée pour la confédération , ne donna que quatre cents hommes. Toutes les forces d'Athènes furent employées sur mer ; les Locriens Opuntiens marchèrent avec

toutes les troupes dont ils purent disposer. Les Phociens envoyèrent mille combattans.

Léonidas , un des rois de Sparte , eut le commandement en chef. Ce fut vers le commencement de l'été que Xerxès étant arrivé à Piérie , les troupes que Léonidas commandoit prirent aussitôt une position aux Thermopyles , défilé étroit entre la Thessalie et la Grèce proprement dite. La flotte s'avança dans le détroit d'Euripe.

Les citoyens de Delphes , non moins alarmés que les autres Grecs , consultèrent leur dieu. Il répondit qu'ils devoient adresser leurs prières aux vents ; que c'étoient les plus puissans auxiliaires des Grecs. Une autre réponse du même oracle recommanda aux Athéniens d'invoquer leur *gendre*. Suivant une ancienne tradition , Borée , dieu du

vent du nord , venant de Thrace , ou probablement un prince thrace de ce nom , avoit épousé Orythie , fille d'Érechtlée roi de l'Attique. Les Athéniens adressèrent donc leurs prières au vent du nord , persuadés d'après l'opinion du vulgaire qu'ils n'étoient pas sans quelques liaisons avec cette divinité. Ceux qui connaissent la force des préjugés peuvent se faire une idée combien ces oracles étoient propres à exciter le courage des Athéniens. Les événemens qui suivirent leur donnèrent des espérances encore plus solides , et auroient rappelé aux Athéniens leur alliance prétendue avec Borée , quand même ils n'y auroient pas pensé auparavant.

Xerxès ayant appris qu'il n'avoit plus d'ennemis à craindre sur la côte de Grèce , et que le passage qui restoit à franchir , n'étoit dangereux

qu'à cause des écueils , prit pour pilote un insulaire de Scyros , qui conduisit les bâtimens dans le canal de Sciathos. Le lendemain la flotte arriva dans une baie , entre la ville de Casthanée et le promontoire de Sépias , sur la côte de Thessalie. En même temps l'armée de terre étoit parvenue sans opposition jusqu'aux environs des Thermopyles ; elle s'étoit grossie dans sa route. Le nombre des combattans de terre et de mer , s'élevoit selon Hérodote , à deux millions six cent quarante et un mille six cent dix hommes. La multitude au service de l'armée formoit encore un nombre à-peu-près égal : il en résulte une masse de plus de cinq millions d'hommes , sans compter une multitude innombrable de femmes et d'eunuques , et les bagages dont les armées asiatiques de tous les siècles ont traîné

une quantité immense à leur suite.

Quelque exagéré que nous parroisse ce dénombrement, nous chercherions en vain des informations plus authentiques dans des écrivains plus récents. Le soin qu'Hérodote a pris de donner le détail des nations dont se composoit cette expédition, et des mesures qui eurent lieu pour assurer la subsistance de tant de monde, fournit la meilleure manière de juger, sinon de la quantité exacte, au moins de son immensité.

La flotte des Perses étoit à peine à l'ancre, qu'elle fut assaillie par un ouragan qui dura trois jours. Un grand nombre de vaisseaux se perdirent corps et biens. Les Grecs, en voyant cette tempête, éprouvèrent une joie indicible. Ils crurent reconnoître la protection visible des dieux.

Dès que le temps fut devenu plus

calme, les généraux perses, sans se donner le temps de rassembler les débris de leur flotte, se hâtèrent de quitter une station si périlleuse. Ils se mirent à l'abri dans le golfe Pelasgien; quinze de leurs galères, dispersées par la tempête, tombèrent quelques jours après au milieu de la flotte grecque, qui avoit repris sa position à Artémisium, et qu'ils crurent étre leur propre flotte. Tous ces bâtimens furent pris; ceux qui les commandoient étoient la plupart des hommes de marque.

Le monarque de Perse s'étoit cependant emparé de tout le pays au nord des montagnes. Les Grecs, commandés par Léonidas, défendoient le passage. Un prince tel que Xerxès, qui n'avoit aucune expérience de la guerre, devoit croire que l'armée innombrable dont il étoit le chef, étoit capable de tout.

contre les hommes et contre la nature elle-même : il attendit quatre jours que les Grecs se retirassent effrayés par l'infériorité de leur nombre , et lui laissassent un libre passage. Cela seroit arrivé sans le génie supérieur et le courage intrépide du roi de Lacédémone. On dit qu'un héraut se rendit de la part de Xerxès auprès de Léonidas , et lui ordonna de venir , et de rendre ses armes , et que le priuce spartiate se contenta de lui répondre avec la briéveté laconique : *Venez les prendre.*

Xerxès , le cinquième jour , ordonna aux Mèdes et aux Cissiens qui composoient une partie de son armée , d'aller prendre vivans tous les Grecs que commandoit Léonidas. Cette attaque fut infructueuse ; les gardes du roi de Perse , appellés les bandes immor-

telles , les suivirent. Ces derniers se battirent avec intrépidité , mais leurs lances étoient trop courtes et leur nombre inutile contre les Grecs qui avoient des armes plus longues , et se défendoient sur un terrain fort étroit. Les Perses revinrent plusieurs fois à la charge , sans pouvoir forcer le passage. Xerxès , témoin de cette action , s'agitoit , dit-on , sur son trône , comme un furieux.

On renouvela l'attaque le second jour , dans l'espoir que des escarmouches continues fatigueroient et affoibliroient la petite armée des Grecs ; mais cette poignée d'hommes suffisoit pour résister sur tous les points.

Sur ces entrefaites , on indiqua aux Perses un autre passage dans les montagnes ; passage , à la vérité , tortueux et difficile , mais par lequel les Thessaliens étoient quel-

quefois entrés dans la Locride et la Phocide , pour commettre des pillages. On l'avoit depuis négligé , mais plusieurs habitans du pays le connoissoient encore. Léonidas en avoit confié la garde aux Phociens qui étoient sous ses ordres. Les Perses résolurent de s'en emparer. Ils dérobèrent leur marche en passant dans des forêts plantées de chênes.

Les Phociens moins instruits dans la discipline que les troupes d'Athènes ou de Lacédémone , n'avoient point songé à poser des gardes avancées , ils furent d'abord allarmés d'entendre marcher une multitude d'hommes au milieu des feuilles qui jonchoient la terre. Ils coururent aux armes ; mais dans le trouble où les jetoit cette surprise , au lieu de se maintenir dans leur poste , ils se retirèrent sur un autre

côté du chemin , pour prendre une position plus avantageuse. Le général persan , qui ne demandoit pas autre chose , se garda bien de les attaquer ; il continua sa marche , et arriva dans la plaine sans être inquiété.

L'armée persane étoit tellement remplie de Grecs , dont la plupart avoient été enrôlés de force , que des déserteurs informèrent bientôt Léonidas de ce qui s'étoit passé ; il assembla ses officiers pour tenir conseil. Les opinions furent partagées. Quelques-uns furent d'avis de défendre le poste jusqu'à la dernière extrémité ; d'autres représentèrent que ce seroit sacrifier inutilement la vie de braves gens qui pouvoient rendre de plus grands services à leur pays. Le résultat de ces discussions , fut que les alliés convinrent de retourner chacun chez eux ; les

Lacédémoniens et les Thespiens furent les seuls qui restèrent. On retint malgré eux les Thébains pour servir d'otages de la fidélité de leurs compatriotes.

Léonidas voulut en cette grande occasion donner un exemple mémorable de son obéissance aux lois de Sparte, qui défendoient, quel que fut le danger, de fuir devant un ennemi.

Animés par son exemple, tous ses soldats jurèrent de mourir, mais de mourir glorieusement et de la manière la plus utile pour la patrie. Il étoit évident qu'on alloit être cernés de tous côtés ; il ne s'agissoit plus de défendre le passage, mais de choisir l'endroit où l'on pouvoit vendre le plus chèrement sa vie, en tuant le plus grand nombre d'ennemis.

Léonidas voyant le général persan pénétrer sur son arrière-garde,

donna le signal du combat. Il attaqua les Perses dans la partie la plus large de la vallée ; il en fit un affreux carnage, et répandit parmi eux une confusion telle que plusieurs se précipitèrent dans la mer ; d'autres furent étouffés par leurs camarades.

Léonidas combattant à la tête de sa troupe, fut un des premiers tués. L'action se continua néanmoins avec un grand avantage du côté des Grecs, jusqu'à ce que des renforts arrivassent aux Perses. Alors les Lacédémoniens se retirèrent dans une partie plus étroite de la vallée. Les Thébains saisirent ce moment pour demander quartier aux vainqueurs. Mais pendant qu'ils rendoient leurs armes, au milieu de ce désordre, un grand nombre furent tués.

Les Lacédémoniens et les Thes-

piens gagnèrent une hauteur où ils combattirent jusqu'à ce qu'ils eussent été massacrés jusqu'au dernier.

Les noms des trois cents Spartiates qui furent envoyés aux Thermopyles, s'étoient encore conservés du temps d'Hérodote. Deux seulement survécurent, parce qu'ils étoient absens, par hasard, le jour du combat. Ils furent déclarés infâmes. Un d'eux s'étrangla de désespoir ; l'autre, nommé Aristodème, eut le bonheur de trouver par la suite une autre occasion de signaler son courage.

Suivant Hérodote, le corps du roi de Sparte ayant été trouvé sous des monceaux de cadavres, Xerxès lui fit trancher la tête, et ordonna que le tronc fût attaché à une croix. Mais l'historien ajoute que c'étoit un procédé contraire à la manière habituelle de Perses, qui, plus que

tout autre peuple, avoient coutume d'honorer le mérite militaire, même dans leurs ennemis.

Pendant cette mémorable action des Thermopyles, les flottes respectives n'étoient pas restées dans l'inaction. La flotte perse ayant réparé ses derniers désastres, parut à environ trois lieues d'Artemisium, et beaucoup plus formidable que les Grecs ne s'y attendoient. L'alarme se répandit de tous côtés. Les généraux de la flotte grecque proposèrent de se retirer dans les mers intérieures de la Grèce ; mais l'avis contraire prévalut, et on livra une bataille navale. Les Grecs prirent trente galères, et cependant la victoire fut à-peu-près indécise. Dans la nuit, les Grecs reprisent leur position d'Artemisium. Les Perses restèrent à Aphetae.

A peine les Grecs avoient-ils jeté

l'ancre , qu'il s'éleva une violente tempête. Plusieurs de leurs bâtiments furent endommagés ; mais la flotte des Perses souffrit encore davantage. Une de leurs escadres entière se brisa contre les rochers. Les Grecs recurent un renfort de trente galères athénienes , et le combat recommença le lendemain. On se battit avec acharnement de part et d'autre , sans aucun succès décisif. Enfin les Grecs tinrent conseil , et résolurent de se retirer dans les mers intérieures de la Grèce.

L'armée de terre des Perses franchit les Thermopyles , ayant des Thessaliens pour guides. Elle dirigea sa marche dans les vallées étroites de la Doride vers la rivière Céphise , pilla la Phocide , et brûla Thespie et Platée. Un détachement fut envoyé pour s'emparer des trésors de Delphes. Le gros de l'armée

continua sa route à travers la Béotie et se présenta devant Athènes.

La défense de Delphes est racontée d'une manière merveilleuse. Dès que les Delphiens apprirent que les Perses étoient maîtres du passage des Thermopyles , craignant pour eux-mêmes , craignant pour leur temple et pour ses richesses , ils eurent recours à leur propre oracle. Ils lui demandèrent ce qu'il falloit faire des trésors sacrés ; s'ils devoient les livrer aux flammes , ou les transporter dans des pays lointains.

Le dieu ne voulut pas permettre que rien fût dérangé. Il répondit qu'il sauroit bien défendre ce qui lui appartenoit.

Les Delphiens se trouvant ainsi déchargés de toute responsabilité envers la nation grecque , ne songèrent plus qu'à eux et à leurs familles. Les femmes et les enfans

furent envoyés par le golfe de Corinthe en Achaïe. Les hommes, à l'exception d'un petit nombre qui passèrent dans la Locride, occupèrent les défilés du Mont-Parnasse. Plusieurs se cachèrent dans la grotte corycienne, auprès de la ville ; enfin, tous quittèrent Delphes, excepté soixante hommes et le prophète.

Lorsque le détachement des Perses fut arrivé à la vue du temple, le prophète, qui se nommoit Acératus, vit l'armure sacrée qu'aucun homme ne pouvoit toucher sous peine de profanation, transportée par une main invisible du fond du sanctuaire, et placée sur le devant de l'édifice. L'avant-garde ne fut pas plutôt arrivée à la chapelle de Minerve, bâtiment placé hors du grand temple, que la foudre tomba sur les Perses. Deux énormes fragmens de

montagnes roulèrent avec un fracas horrible, et tuèrent un grand nombre d'ennemis. On entendit des cris de guerre sortir de l'intérieur des bâtiments.

Une terreur panique se répandit parmi les Perses ; les Delphiens sortant alors de leurs cavernes et descendant du haut des montagnes, tombèrent sur eux et les taillèrent en pièces. Ceux qui s'échappèrent, se retirèrent en Béotie.

Il n'est pas difficile de discerner ce qu'il y a de surnaturel et par conséquent de faux dans cette histoire ; le reste alors ne manque pas de vraisemblance. Les prêtres ne voulant pas confier à d'autres leurs richesses, et désirant aussi maintenir le crédit de leur oracle, dont la réputation eût été nécessairement perdue, si le temple avoit été pillé par des étrangers, les prêtres, dis-je,

prirent une résolution hardie, qu'ils exécutèrent avec autant de courage que de prudence.

Une réponse claire et positive de l'oracle, inspira d'abord de la confiance aux citoyens; leurs familles furent envoyées dans le meilleur asile que l'on pût choisir. Les hommes sur qui on pouvoit le plus compter, restèrent pour la défense de la place. La ville, entourée de hautes montagnes, présentoit de toutes parts des hauteurs inaccessibles et des précipices. Des guerriers biens déterminés se cachèrent au milieu des forêts dans les gorges de ces montagnes. On prit tous les moyens possibles pour faire croire aux ennemis que la ville étoit abandonnée, et pour qu'ils s'avancassent dans une sécurité parfaite. Un coup de tonnerre pendant l'été et dans un pays de montagnes, est un événe-

ment que le hasard a pu produire. La chute de gros fragmens de roche a pu paroître miraculeuse à des soldats qui ne savoient pas qu'il y avoit par derrière des hommes capables d'ébranler ces masses; enfin, on peut même avoir imité le bruit et les effets du tonnerre par des procédés artificiels<sup>1</sup>.

Les Delphiens eurent donc tout l'avantage possible. On répandit le bruit que deux guerriers d'une taille et d'une vigueur supérieures aux hommes ordinaires, s'étoient montrés dans la mêlée, et avoient combattu pour défendre le temple. Il étoit naturel de croire que c'étoient Philacus et Antonoüs, deux anciens héros du pays, dont les temples existoient du temps d'Hérodote,

<sup>1</sup> Voyez l'ouvrage de Dutens, sur l'origine des découvertes des anciens attribuées aux modernes.

près de celui de Minerve. On conserva dans ce dernier temple les quartiers de rochers qui avoient roulé du haut des montagnes, comme un témoignage de la protection divine dans cette conjoncture mémorable.

La flotte grecque s'arrêta dans la baie de Salamine, sur la côte d'Attique. Les Athéniens voyant qu'on abandonnoit leur pays à la destruction, en conjurent de vives alarmes. Tout ce qu'ils purent obtenir de leurs alliés, ce fut l'assistance de la flotte pour transporter leurs familles et leurs effets à Salamine, à Egine et à Trézène.

Un des citoyens les plus sages et les plus justes qu'on ait jamais vus, étoit alors en exil. L'assemblée du peuple, en vertu d'un certain scrutin, qu'on appeloit ostracisme, avoit droit de bannir pendant dix ans tout

citoyen illustre qui donnoit de l'ombrage à la république. Les propriétés et l'honneur de l'exilé restoient intacts. Aristide avoit été victime de cette mesure, grace aux soins de Thémistocle; car Aristide penchoit pour le parti aristocratique. Mais dans cette crise redoutable, le peuple se ressouvent d'Aristide, surnommé le Juste. On regretta son absence; et Thémistocle, que l'esprit de faction n'avengloit point sur de plus grands intérêts, prit cette occasion de se rendre populaire. Il eut la magnanimité de proposer le décret par lequel on rappeloit son adversaire.

Cimon, fils du grand Miltiade, se distingua aussi dans cette occasion. Lorsqu'on eut proclamé l'ordre de transporter hors de l'Attique tous les effets précieux et tous les individus hors d'état de combattre, Cimon, à la tête d'une troupe des prin-

cipaix jeunes gens d'Athènes, mar-  
cha en procession vers le temple de  
Minerve dans la citadelle. Ils por-  
toient dans leurs mains des mors et  
des brides, emblème du service au-  
quel les appeloit leur naissance. Ils  
en firent une consécration solennelle  
à la déesse. Ensuite, prenant les  
armes, ils s'embarquèrent à bord  
de la flotte de Salamine. On ne né-  
gligea aucun moyen de tirer parti  
de la superstition. On croyoit à  
Athènes, depuis un temps immé-  
morial, qu'un serpent énorme gar-  
doit le temple de Minerve. On offroit  
à ce reptile des gâteaux à chaque  
nouvelle lune. Le grand-prêtre dé-  
clara que les gâteaux qui, jusqu'à-  
lors n'avoient jamais manqué d'être  
mangés par le serpent, étoient restés  
sans qu'il y touchât; preuve cer-  
taine que la déesse elle-même aban-  
donnoit la citadelle. Ce fut un motif

de plus pour déterminer les Athé-  
niens à sortir de leur ville.

L'armée des Perses n'éprouva de  
résistance que lorsqu'elle fut parve-  
nue aux portes de la citadelle d'A-  
thènes. Il y restoit encore quelques  
prêtres attachés au service du temple,  
de pauvres citoyens qui n'avoient pas  
les facultés nécessaires pour se trans-  
porter ailleurs, et enfin d'autres qui  
croyoient opiniâtrément, d'après  
l'interprétation de l'oracle, que le  
dieu avoit déclaré la citadelle inexpu-  
gnable.

La ville fut rendue aux Athéniens  
du parti des Pisistratides, qui sui-  
voient l'armée des Perses. On investit  
aussitôt la citadelle; les assiégés refu-  
sèrent de se rendre; la place fut prise  
d'assaut, et tous ceux qui s'y trou-  
voient, furent passés au fil de l'épée.

Les commandans de la flotte ins-  
truits de cet événement, tombèrent

dans une telle incertitude, qu'ils ne savaient plus quel parti prendre. La plupart vouloient prendre la fuite ; Eurybiades de Sparte, principal amiral, étoit de cet avis. Thémistocle se hâta de convoquer un conseil de guerre. Il releva le courage des autres officiers. Il fut résolu qu'on attendroit la flotte ennemie dans la baie de Salamine.

Les commandans de la flotte des Perses étoient aussi dans l'indécision. Il est difficile de savoir jusqu'à quel point on doit croire ce qu'Hérodote nous a raconté d'une héroïne grecque qui servoit dans la flotte des Perses. Elle se nommoit Artémise, fille de Lygdamis d'Halicarnasse. Son mari avoit été tyran d'Halicarnasse, et avoit étendu son pouvoir sur les îles voisines de Cos, Nisyre et Calydne. A sa mort, Artémise succéda à son autorité.

Dans le conseil de guerre que l'on tint à la hauteur de Phalère, Artémise fut la seule qui dissuada les Perses d'attaquer la flotte des Grecs.

« Il ne faut , dit-elle , prendre « l'offensive que sur terre ; notre « supériorité y est certaine , et « les opérations beaucoup plus sû- « res. Il faut résérer la flotte « comme indispensable pour le ser- « vice d'une armée aussi considé- « rable qui souffriroit cruellement si « elle n'avoit plus de moyens de « tirer par mer sa subsistance. « D'ailleurs , ajouta-t-elle , les Grecs « ne peuvent rester long - temps « dans le poste avantageux qu'ils « occupent ; si je suis bien informée , « ils n'ont point de magasins dans « l'île , et vous êtes déjà maîtres du « continent. Attendez donc quelque « temps , vous les verrez se disperser .

« d'eux-mêmes , et vous serez mal-  
c tres de la Grèce. »

On méprisa ces sages avis ; il fut décidé que le lendemain matin on attaquereroit la flotte grecque.

Thémistocle craignoit beaucoup a défection de plusieurs des esca-  
dres qui composoient la flotte. Afin de hâter un événement , qui , dans son opinion , étoit seul capable de sauver la chose publique , on dit qu'il eut recours à un expédient fort étrange. Il envoya une per-  
sonne de confiance auprès des Per-  
ses , disant qu'elle venoit de la part du commandant athénien , lequel étoit tout prêt à se ranger du côté des Per-  
ses ; qu'en conséquence , il croyoit devoir l'instruire des dissen-  
sions qui régnnoient parmi les chefs , et des mesures qu'il convenoit de prendre. Le messager ajoutoit que si on négligeoit cette occasion

de détruire la flotte des Grecs , elle ne se présenteroit plus désor-  
mais.

Dans la même nuit , les Perses se mirent en mouvement. Ils ran-  
gèrent leurs vaisseaux en demi-cer-  
cle , depuis la pointe de Salamine , jusqu'au port de Munychie. Les côtes de l'Attique furent couvertes de leurs troupes.

Pendant que les Perses faisoient ces préparatifs , Aristide passoit , à la faveur de la nuit , à travers leur flotte. Arrivé d'Égine à Salamine , il se présenta directement à Thé-  
mistocle , son rival , et même son ennemi. Mettant de côté toute ani-  
mosité personnelle , il l'informa de ce qu'il avoit vu , et offrit ses ser-  
vices à son pays. Thémistocle ac-  
cepta avec joie ses propositions. Il conduisit Aristide au conseil de guerre. Pressés par la nécessité , les

commandans tout d'une voix se déterminèrent au combat.

Depuis sa retraite d'Artemisium, la flotte grecque avoit reçu de grands renforts ; elle consistoit en trois cent quatre-vingts vaisseaux ; la flotte ennemie étoit composée de douze cents sept voiles.

Les Perses, pleins de confiance, attendoient impatiemment l'issue de l'événement. Le combat commença au point du jour, mais les Perses n'avoient pas assez d'espace pour se servir de tous leurs bâtimens. Les Athéniens et les Éginètes, après de grands efforts, rompirent la partie de la ligne qui étoit devant eux. Bientôt la mer fut couverte de débris de vaisseaux et de cadavres flottans. Les Lacédémoniens et les autres Grecs qui formoient l'aile droite, n'ayant pas comme les Athéniens à combattre

l'élite des forces de l'ennemi, remportèrent une victoire plus facile.

La confusion devint bientôt générale parmi les Perses. Un grand nombre de leurs galères furent prises, d'autres coulées bas. Les hommes qui les montoient ne sachant pas nager se noyèrent. Suivant Hérodote, Ariabignes, frère de Xerxès, et commandant de la flotte, fut du nombre des morts ; mais Eschyle n'en fait point mention. Quarante galères grecques furent détruites, mais leurs équipages se sauvèrent, soit à bord des autres vaisseaux, soit sur les côtes de Salamine. Lorsque la déroute fut complète, Aristide débarqua dans l'île de Psyttalie, où les Perses avoient jeté des troupes, et y passa tout au fil de l'épée.

Ces événemens eurent lieu en présence de Xerxès, qui, placé sur le rivage, ayant autour de lui une

armée innombrable, ne put les empêcher.

La reine d'Halicarnasse, après avoir déployé, dans le combat, une bravoure extraordinaire, fut poursuivie par une galère athénienne que commandoit Aminias. Dans cette extrémité, elle se tourna du côté de la galère persane qui se trouvoit la plus près, et qui appartenloit à Damasythimus, roi de Calinde en Lycie, avec qui elle avoit eu quelques démêlés. Elle fit diriger son bâtiment de telle manière que la proue donna au travers de celui du roi de Calinde, et le fit couler à fond. Aminias, croyant d'après cela que la galère d'Artémise faisoit partie de la flotte confédérée, ou qu'elle renonçoit à servir les Perses, se tourna contre d'autres bâtimens, et la reine d'Halicarnasse se sauva.

On doit certainement regretter

de n'avoir pas sous les yeux les histoires que les Perses ont dû écrire eux-mêmes de ces grands événemens, et qui sans doute ont existé, ou existent peut-être encore.<sup>1</sup> La relation des Grecs porte évidemment des traces d'infidélité, sur-tout quand il est question des mesures prises par le gouvernement de Perse.

La défaite de la flotte déjoua nécessairement tous les projets des généraux perses. Il n'y avoit pas dans les environs de port capable d'en recevoir les débris encore immenses, mais dispersés et décongagés. Phalère, principale rade d'Athènes, n'en pouvoit pas contenir la moitié. La nuit même qui suivit l'engagement, on ordonna aux bâtimens de mettre à la voile pour l'Hellespont. Au point du jour, les

<sup>1</sup> Richardson, Dissertation sur les langues orientales.

Grecs qui désiroient renouveler le combat, cherchèrent en vain l'ennemi.

L'armée des Perses n'ayant pas, dans l'intérieur du pays, de magasins suffisans pour sa subsistance, fut contrainte après le départ de la flotte, de retourner vers l'Asie. Le châtiment d'Athènes et la soumission de plusieurs villes, furent sans doute regardés comme suffisans, sinon pour la gloire du monarque, au moins pour que son expédition ne fût pas honteuse. On attribua, par conséquent, la défaite de la flotte aux fautes des généraux, et à la mauvaise organisation inévitable dans une expédition composée, non pas de Perses, mais presque entièrement de sujets appartenant à des pays conquis.

Les dépouilles d'Athènes, et entre autres les statues d'Hermodius et

Aristogiton, furent envoyées comme des trophées dans l'intérieur de l'empire.

Xerxès retourna en Asie; il ne laissa de toute l'armée que trois cent mille hommes commandés par Mardonius, pour achever dans l'été suivant la conquête de la Grèce. Le reste des troupes partit en hâte pour l'Asie, craignant d'une part la famine, et de l'autre que l'hiver ne rendît les chemins des montagnes impraticables.

Parmi les soldats qui composoient l'armée de Mardonius, soixante mille reconduisirent le monarque jusqu'aux frontières, pour lui servir de gardes. C'étoit peut-être de tant de troupes, les seules qui méritassent le nom de soldats.

La rapidité de la marche, la pénurie des vivres, firent cruellement souffrir ces hordes mal disciplinées.

Elles vivoient de rapines, en pillant amis et ennemis. Mais cela ne suffisoit pas souvent. Ces malheureux étoient obligés de manger de l'herbe, de l'écorce, et même des feuilles d'arbres ; la famine fit naître des dysenteries et des fièvres contagieuses.

Après quarante-cinq jours de marche, Xerxès arriva sur l'Hellespont ; et l'on peut dire, en égard aux forces innombrables qu'il avoit amenées, qu'il n'en restoit pour ainsi dire rien. Le pont avoit été détruit par les tempêtes et la violence des courans ; mais la flotte étoit arrivée. Artabaze, avec l'armée qui avoit escorté Xerxès prit la route de la Macédoine. Le roi se rendit à Sardes.

## CHAPITRE X.

*De la Grèce depuis la bataille de Salamine jusqu'à la fin de la guerre perse.*

APRÈS le départ des Perses, qui emmenèrent sans doute avec eux les partisans des Pisistratides, les Athéniens reprit leur ville et son territoire sans verser de sang. On délibéra ensuite sur ce que devoit faire la flotte. On proposa de poursuivre les Perses jusqu'à l'Hellespont, et d'anéantir en un seul coup la puissance navale de cet empire, afin de rendre désormais ses invasions moins redoutables.

Cette mesure étoit sage ; mais les Grecs, enthousiasmés du succès qu'ils avoient été si loin d'espérer,

ne pouvoient se tenir en repos. Plusieurs habitans des îles avoient favorisé les Perses. On résolut de les mettre à contribution, et d'en tirer des sommes immenses pour les frais de la guerre. Thémistocle, dont les grandes qualités étoient souillées par une sordide avarice, profita, dit-on, de ces mesures pour remplir ses propres coffres.

A l'entrée de l'hiver, la flotte retourna à Salamine. On consacra aux diex les dépouilles les plus précieuses, nommés acrothiniés; trois galères phéniciennes furent choisies dans cette intention; l'une fut dédiée dans Salamine, à Ajax; la seconde, sur le promontoire de Sunium, à Minerve; la troisième, sur l'isthme de Corinthe, à Neptune.

On consacra à l'Apollon de Delphes une statue de douze coudées de hauteur, tenant dans une main

une proue de navire. L'oracle demanda un témoignage particulier de reconnaissance de la part des Eginètes, parce que, disoit-il, ils avoient surpassé tous les états grecs dans cette glorieuse affaire. Ces insulaires envoyèrent à Delphes un mât de bronze, orné de trois étoiles d'or.

On partagea le reste du butin entre les officiers et les soldats.

Il restoit encore une cérémonie en usage parmi les Grecs; c'étoit de décider à qui appartennoient le premier et le second prix de la valeur. Les chefs donnèrent leur opinion par écrit sur l'autel de Neptune. Chacun vota pour lui-même le premier prix; mais une grande majorité se prononça pour le second, en faveur de Thémistocle. Ainsi on restoit indécis sur la question de savoir à qui appartennoient les premiers

honneurs ; mais la voix du peuple se déclara hantement en faveur de Thémistocle. Peu satisfait néanmoins de ces applaudissemens vagues, et désirant obtenir une distinction plus chère à son ambition, Thémistocle se rendit à Lacédémone, sachant probablement qu'il y seroit bien reçu. Le gouvernement de Sparte prit sur lui de prononcer. C'eût été faire injure à son propre général, que de décerner à un étranger *Paristeia*, ou le premier prix de la bravoure et de la conduite militaire ; mais on imagina pour le général athénien un nouveau genre de distinction. On lui adjugea le prix de la sagesse et de l'habileté maritimes. Eurybiades ( général spartiate ) et Thémistocle reçurent en même temps de la république de Lacédémone l'honorable récompense de couronnes d'olivier. Thémistocle re-

çut, en outre, le don d'un char, et lorsqu'il partit de Lacédémone, trois cents citoyens l'accompagnèrent jusqu'aux frontières.

Lorsque le général perse Artabaze fut arrivé sur la côte de l'Hellespont, la province de Chalcidique, sur les frontières de la Thrace et de la Macédoine, se révolta ; mais il revint en hâte pour châtier ces insurrections. Il assiégea Olinthe et Potidée. La première de ces villes fut prise en peu de temps, et ses habitans conduits dans un marais, où on les massacra. Les Potidéens se défendirent avec opiniâreté. Artabaze eut recours à la trahison, et entre tint une correspondance avec Timoxène, commandant des auxiliaires renfermés dans la place. Ils se faisoient passer leurs lettres en les roulanl autour des flèches, qu'on

lançoit dans des endroits déterminés. Il arriva qu'une de ces flèches blessa par hasard un potidéen. En la retirant de la blessure, on y découvrit une lettre d'Artabaze à Timoxène, et le complot fut déjoué.

Il y avoit déjà trois mois qu'on assiégeoit cette ville, lorsqu'une de ces marées auxquelles plusieurs parties de la mer Egée sont sujettes, monta à une hauteur extraordinaire, et submergea le camp des Perses. Une quantité considérable de soldats furent noyés. Les Potidéens firent une sortie dans leurs bateaux, et les taillèrent en pièces. Artabaze fut obligé de lever le siège et de ramener les débris de ses troupes en Thessalie.

Au printemps, les Grecs se mirent en état de tenir la campagne avec honneur. On différa de rassembler l'armée de terre; mais on équipa à

Égine une flotte de cent vingt voiles, sous les ordres de Léotychides, roi de Lacédémone. Xantippe, persécuteur de Miltiade, commandoit l'escadre athénienne.

Mardonius, général des Perses, ne voulant pas négliger les mesures qui pouvoient assurer sur la terre ferme le succès de ses armes, essaya de détacher les Athéniens de la confédération des Grecs. Il choisit très-judicieusement Alexandre I<sup>r</sup>, roi de Macédoine, pour son ambassadeur auprès de la république d'Athènes.

Ce prince avoit à-la-fois des liaisons intimes avec les nations grecque et persane. Sa famille se vantoit de descendre d'Hercule et de Persée. Les nœuds d'une hospitalité hérititaire l'attachoient à Athènes. D'un autre côté, sa sœur Gigée avoit épousé le satrape Bubare, fils de Mégabaze;

qui, sous le règne de Darius, avoit conquis la Thrace et forcé Amyntas, père d'Alexandre, à l'hommage de la terre et de l'eau. Quoi qu'Alexandre eût constamment agi de concert avec les Perses, il s'étoit, autant que possible, montré ami de la confédération des Grecs.

Il fut bien reçu à Athènes; mais comme le bruit de son arrivée pouvoit exciter des jaloussies, les chefs de l'administration athénienne crurent devoir remettre son audience publique devant l'assemblée du peuple, jusqu'à ce que les ministres de Sparte fussent arrivés.

Les envoyés de Lacédémone et le roi de Macédoine furent en effet admis ensemble devant le peuple. Alexandre prit la parole, et fit aux Athéniens, au nom du grand-roi, des offres de paix et d'amitié. Les Spartiates répliquèrent avec aigreur;

ils dirent qu'Alexandre se trouvoit dans son élément; qu'il convenoit bien à un tyran comme lui de se liquer avec un tyran.

Les Athéniens répondirent qu'ils ne pouvoient trahir la cause des Grecs, qui adoroient les mêmes dieux; faisoient les mêmes sacrifices, avoient des mœurs et des coutumes semblables. Tant qu'un Athénien respirera, ajoutèrent-ils, jamais nous ne ferons d'alliance avec Xerxès. Votre armée peut marcher sur-le-champ, ajoutèrent-ils, en s'adressant aux Spartiates, car, selon toute apparence, notre pays ne tardera pas à être envahi par les barbares; mais avant que Mardonius arrive dans l'Attique, nous irons au-devant de lui en Béotie.

Mardonius ne trompa point l'attente du gouvernement d'Athènes; il s'avança en Attique. L'hésitation

et l'incertitude régnoint dans les conseils du Péloponnèse. L'armée des Perses avoit déjà envahi la Béotie, que les confédérés n'avoient pris aucune mesure pour défendre Athènes. Il fallut que, pour la seconde fois, les Athéniens désertassent leur pays; et dix mois après que Xerxès fut sorti d'Athènes, Mardonius reprit cette ville sans opposition.

La conduite des Péloponnésiens et notamment des Lacédémoniens, paroît avoir été dans cette occasion aussi ingrate, déloyale, peu généreuse et même perfide, que celle des Athéniens fut magnanime et héroïque. Le général perse fit une seconde tentative pour détacher les Athéniens de la confédération. Il envoya à Salamine Murichide, grec de l'Hellespont, qui fut admis devant le conseil des Cinq-Cents. Lysidas fut le seul qui trouva la propo-

sition assez importante pour qu'on en référât à l'assemblée du peuple. La populace en fut instruite, et tellement indignée, qu'à la sortie de la salle du conseil, Lysidas fut lapidé. On n'en resta pas-là. Les fureux investirent la maison de l'infoutuné sénateur. Ils massacrèrent sa femme et ses enfans. Cependant on respecta cette fois le droit des gens, et Murichide fut renvoyé sain et sauf.

Des ambassadeurs d'Athènes joints à des députés de Platée et de Mégare, avoient été envoyés à Lacédémone pour représenter combien étoient honteux les procédés de la confédération à leur égard. Les Spartiates célébroient alors les fêtes d'Hyacinthe, les plus solennelles de leur pays. Cela fournit aux éphores le prétexte de différer pendant dix jours de faire une réponse catégorique.

Cependant les fortifications sur l'isthme de Corinthe, qu'on n'avoit pas interrompues, étoient sur le point d'être terminées; les ministres d'Athènes se voyant trompés et leur pays trahi, se déterminèrent à se plaindre le lendemain, et à sortir de Sparte.

Enfin, les Lacédémoniens prirent une résolution plus libérale. Cinq mille Spartiates, accompagnés chacun de sept hilotes, armés à la légère, formant ensemble un corps de quarante mille combattans, partirent sans bruit de la ville pendant la nuit, sous les ordres de Pausanias, fils de Cléombrote; et le lendemain, lorsque les ambassadeurs vinrent faire leurs plaintes au sénat, on leur répondit que l'armée de Lacédémone étoit déjà sur les frontières de l'Arcadie, et marchoit à la rencontre des Perses.

Les Argiens étoient d'intelligence avec les Perses. Ils s'étoient proposés d'intercepter les troupes de Sparte au sortir de la Laconie; mais la rapidité de la marche de Pausanias, et le secret qu'il y mit, déconcertèrent leur projet. Tout ce qu'ils purent faire de plus contraire à l'intérêt des Grecs, ce fut d'avertir Mardonius.

Tant que le général perse avoit conservé l'espoir de gagner les Athéniens, il avoit ménagé l'Attique. Dès qu'il fut certain de leurs résolutions, il permit le pillage à ses troupes et détruisit la ville de fond en comble.

Instruit du départ de l'armée du Péloponnèse, il revint dans la Béotie où sa cavalerie pouvoit se déployer avec plus d'avantage, et qui étoit plus rapprochée de ses magasins. Il assit son camp dans le territoire de Thèbes, sur les rives de l'Asope,

depuis Erythrée jusqu'aux frontières de Platée. Il s'y fortifia dans des retranchemens d'environ un tiers de lieue en carré.

Les Lacédémoniens avoient fait leur jonction avec les autres troupes du Péloponnèse. On voulut consulter les dieux, en examinant les entrailles des victimes. Tisamène, né en Elide, faisoit les fonctions de prophète. Les présages se trouvèrent favorables, parce que sans doute le prophète avoit bonne opinion des mesures qu'on avoit prises. Cependant il faut avouer que chez les Grecs, la politique et la superstition étoient si étroitement unies, qu'il est souvent difficile de déconvrir la part que l'on doit accorder à chacune.

A Elenis, l'armée fut renforcée par les troupes athéniennes, dont Aristide eut le commandement. On fit de nouveaux sacrifices, et

les présages ne se trouvèrent pas moins favorables, l'armée s'avança donc avec confiance dans la Béotie. Elle prit position à la base du mont Cithéron, en face du camp des Perses. L'Asope séparoit les deux armées.

Mardonius, avec beaucoup de sagesse, avoit laissé aux ennemis le libre passage des montagnes. Son principal objet étoit de les attirer, autant qu'il seroit possible, dans la plaine. Sa cavalerie qui alors, comme aujourd'hui, faisoit la plus grande force des troupes d'Asie, lui garantissoit une victoire certaine, et peut-être aisée. Mais Pausanias ne voulut pas quitter le poste avantageux qu'il occupoit, et cette position étoit si forte que le général perse n'osa pas entreprendre de la forcer. Il se contenta de faire des escarmouches de cavalerie sur les points les plus faibles.

Les Mégariens étoient les plus exposés à ces attaques. Leurs chefs intruisirent Pausanias de leur détresse, et l'avertirent que, si on ne venoit à leur secours, ils seroient obligés de quitter leur poste. Pausanias lui-même ne savoit quel parti prendre contre ces attaques réitérées de la cavalerie perse. Il convoqua un conseil de guerre, il exprima le désir que des volontaires se chargeassent de remédier à un mal contre lequel il n'osait pas prendre sur lui de donner des ordres. Les Athéniens furent les seuls qui se présentèrent. Aristide avoit eu l'avantage d'exercer un commandement important sous le grand Miltiade, à la bataille de Marathon. Il choisit un officier intrépide, nommé Olympiodore, et lui confia un corps choisi de trois cents soldats pesamment armés, avec un nombre proportionné d'archers et

d'hommes lançant des javelots. Les cavaliers perses qui, par la rapidité de leur fuite, trompoient constamment les efforts des Mégariens dont l'armure étoit pesante, se trouvèrent à leur tour incommodés par les archers athéniens. Ceux-ci remportèrent un avantage signalé. Masisthus, le second général des Perses après Mardonius, pérît dans le combat. Sa mort fut pleurée dans le camp des Perses, et on célébra en son honneur de magnifiques obséquies.

Les Grecs de leur côté se trouvoient encouragés par cet événement; leurs chefs voyoient, d'après l'expérience, que l'on pouvoit résister à cette cavalerie orientale réputée si formidable. On promena en triomphe dans tout le camp le corps du général tué.

Les Grecs se disposèrent cepen-

dant à quitter leur position, qui, avantageuse à d'autres égards, avoit l'inconvénient de manquer d'eau. Ils vouloient se rapprocher du territoire de Platée et camper dans une plaine plus basse. Il y eut entre les divers alliés des disputes assez longues sur la prééminence des rangs. Les Lacédémoniens décidèrent que les Athéniens auroient le poste d'honneur, de préférence aux Arcadiens.

L'armée des Grecs consistoit en trente-huit mille sept cents hommes armés pesamment, et à peu près cent quatre-vingt mille deux cents soldats armés à la légère. Il y avoit en outre un corps de dix-huit cents Thespiens qui n'étoient pas régulièrement disciplinés. Hérodote ne parle point de la cavalerie des Grecs; sans doute parce qu'elle étoit peu de chose comparée à celle des Perses.

Mardonius étant informé que les Grecs descendoient dans la plaine du côté de Platée, changea aussitôt de position. Hérodote suppose que son armée étoit forte de trois cent cinquante mille combattans, dont cinquante mille étoient Grecs ou Macédoniens. Il y avoit aussi sous les bannières des Perses mille Phociens qui servoient malgré eux, tandis que leurs compatriotes, réfugiés dans les gorges du mont Parnasse, harceloient sans cesse les corps isolés de l'armée.

Mardonius avoit, comme Pausanias, un prophète d'Elide à sa solde. Il avoit d'ailleurs fait des démarches pour consulter sur l'issue de la guerre les différens oracles de la Grèce, et notamment celui qu'on rendoit dans l'antre de Trophonius, près de Lébadée en Béotie. Peut-être regardoit-il comme important de propager

parmi les Grecs, ses auxiliaires ou ses ennemis, la croyance que leurs propres dieux favorisoient la cause des Perses. Mais les Grecs qui servoient dans son armée avoient aussi leurs devins particuliers, dont les prédications pouvoient ne pas lui être favorables, et contre lesquels il étoit nécessaire de diriger l'influence d'un autre devin de leur nation, sur qui il pût compter. Quant à lui il n'est guères possible de croire qu'il ajoutât la moindre foi aux oracles de divinités que la religion de son pays lui enseignoit à mépriser et abhorrer.

Quoi qu'il en soit, les prophètes grecs attachés aux deux armées prédirent la victoire chacun pour leur parti, pourvu néanmoins qu'il fût le premier attaqué. En supposant que ces prophéties aient été dictées par la politique, elles étoient également judicieuses. En effet, les Grecs

n'avoient pas autre chose à faire que de se maintenir dans leur position, tandis que l'armée immombrable des ennemis épuisoit ses magasins et leur laissoit sans danger tous les fruits de la victoire. La même prédiction pouvoit être utile aux Perses; elle rendoit compte aux soldats de l'inaction de leur général devant une armée si inférieure. Elle les encourageoit à supporter patiemment des privations de tout genre, jusqu'à ce qu'on fût venu à bout de forcer les Grecs dans leurs retranchemens.

Huit jours se passèrent sans que l'on entreprît rien d'important de part ou d'autre. Pendant cet intervalle Mardonius se faisoit donner des renseignemens exacts sur les défilés du mont Cithéron par où l'armée des Grecs recevoit ses subsistances. Le soir du neuvième jour,

un corps de cavalerie attaqua un convoi. Les Perses égorgèrent les hommes et les bestiaux jusqu'à ce qu'ils fussent rassasiés de carnage, et transportèrent dans leur camp le reste des provisions.

Mardonius se décida enfin à mépriser les oracles qui lui défendoient d'attaquer et à suivre la coutume des Perses en fondant sur l'ennemi ; mais il ne fut pas moins fidèle aux préceptes de la politique.

Après avoir rassemblé les principaux officiers grecs de son armée, il leur demanda s'ils connoissoient un oracle qui déclarât que l'armée des Perses péricliteroit dans la Grèce. Aucun ne voulut en convenir, quoiqu'il y ait lieu de croire qu'on en avoit fait circuler un semblable. Hé bien ! dit Mardonius, je vous dirai moi que je connois un oracle qui a prédit la destruction de toute

armée persanne qui osera piller le temple de Delphes. Soyez assurés que jamais les troupes que je commande ne violeront ce sanctuaire. Les Grecs, alliés des Perses, peuvent compter sur la protection des dieux et sur une victoire certaine. Il déclara ensuite son intention d'attaquer les confédérés le lendemain.

Alexandre, roi de Macédoine qui, de souverain indépendant, étoit devenu comme vassal d'un général perse, ne devoit pas être satisfait de sa nouvelle situation. Repassant dans son esprit tous les événemens probables du jour suivant, il ne put goûter de repos. A minuit, il monta à cheval, courut au camp des Athéniens, et demanda à s'entretenir avec le général. Aristide fit assebler plusieurs de ses principaux officiers. Le roi de Macédoine, les avertit des projets de Mardonius,

et les engagea à rester dans leur situation avantageuse , parce que le manque de vivres forceroit bientôt les Perses à se retirer. Alexandre retourna à son camp.

Aristide se rendit sans délai auprès de Pausanias pour lui communiquer ces renseignemens. Pausanias proposa de changer l'ordre de bataille de l'armée grecque. Il dit que les Athéniens , les seuls des confédérés qui connussent bien la manière de combattre des Perses , devoient passer à l'aile droite , et que les Lacédémoniens accoutumés à combattre contre les Grecs , formeroient l'aile gauche. Aristide y consentit volontiers.

Au point du jour , les généraux perses virent toute l'armée grecque en mouvement. Cette circonstance imprévue les engagea à différer leur attaque , parce que des changemens

dans leurs dispositions devenoient nécessaires : toute la journée se passa en évolutions et en manœuvres. L'infanterie perse évita toujours d'en venir aux mains , mais la cavalerie fit tout le mal qu'elle put aux Grecs.

Une attaque plus sérieuse fut dirigée sur la partie des troupes lacédémoniennes qui gardoient la fontaine de Gargaphie. Les cavaliers perses restèrent maîtres du champ de bataille.

La nuit mit fin à ces escarmouches , et après un jour de fatigues sans relâche , les Grecs se trouvèrent manquer d'eau. Les vivres n'étoient pas moins rares , et l'activité de la cavalerie perse interceptant tous les convois , il devint absolument indispensable de changer de place. Les généraux résolurent de s'approcher de l'Asope et d'envoyer la moitié de l'armée dans les monts

tagnes, pour escorter un convoi de provisions, auquel on n'avoit pas encore osé faire franchir les défilés. Mais on craignit de se déployer dans la plaine en présence de la cavalerie; on choisit pour cela la seconde veille de la nuit.

La terreur s'empara des Grecs; les généraux de chaque état indépendant firent peu de cas des ordres du commandant en chef. Au lieu de faire halte à l'endroit indiqué, ils coururent jusqu'au temple de Junon, sous les murs de Platée.

L'obstination d'un officier spariate dont on eût dû attendre les suites les plus funestes, fut cependant ce qui donna lieu à la victoire la plus éclatante. Amompharète, officier supérieur dans l'armée de Lacédémone, et honoré en outre du caractère du sacerdoce, refusa de retourner en arrière, alléguant

les lois de son pays. Pausanias, furieux de sa désobéissance, mais embarrassé en même temps par une circonstance qui étoit toute nouvelle dans le service, retint les forces lacédémoniennes, tandis que les autres pressèrent leur marche. Le général athénien, avant de donner à ses troupes le signal de la retraite, envoya demander pourquoi les Lacédémoniens s'arrêtent. L'officier qu'il chargea de cette mission trouva le commandant en chef dans une vive altercation avec Amompharète. Celui-ci voyant arriver l'officier athénien, prit dans ses mains une grosse pierre, et faisant allusion à la manière dont les Athéniens votoient, en déposant une pierre ou un caillou dans une urne, il la jeta aux pieds de son général, et dit: « Je vote pour « qu'on ne prenne pas la fuite de « vant ces étrangers. »

Pausanias pria l'officier athénien de rapporter à son supérieur ce qu'il avoit vu, et de l'engager à combiner ses mouvemens avec ceux qu'il verroit faire aux Spartiates.

Enfin, au point du jour, ces difficultés étant levées, Pausanias donna l'ordre aux Lacédémoniens et aux Tégéates, qui, seuls de tous les confédérés, étoient restés avec eux, de s'avancer vers le lieu où l'on se proposoit de camper. Ils marchèrent à travers les montagnes ; les Athéniens seuls s'avancèrent dans la plaine. Amompharète, qui s'étoit relâché de son obstination, ordonna à sa troupe de suivre lentement le reste de l'armée.

Les premiers rayons du jour firent reconnoître aux Perses ce mouvement inattendu de l'armée grecque. Leur cavalerie se hâta de fondre sur l'arrière-garde des Lacédémo-

niens. Mardonius prenant cette manœuvre pour une fuite, ordonna à l'infanterie de poursuivre l'ennemi. Toute l'armée se mit en marche avec l'empressement et la confusion dont est susceptible une multitude mal disciplinée qui regarde la victoire comme certaine.

Le général grec crut qu'il étoit nécessaire de faire halte ; il envoya annoncer à Aristide ce qui se passoit, et l'invita à faire sur-le-champ un effort pour repousser la cavalerie ennemie. Aristide y consentit volontiers ; mais avant qu'il pût joindre les Lacédémoniens, les troupes grecques au service de la Perse, étoient déjà devant lui, et il se trouvoit avoir à combattre des forces supérieures.

L'infanterie des Perses marcha aussi en avant. On livra une bataille terrible. Les Perses, après avoir

lancé leurs armes missiles se battirent corps-à-corps, et ne se montrèrent point, dit l'historien impartial, inférieurs en force et en courage. Mais leurs armes n'étoient pas aussi favorables pour combattre de près; ils n'avoient pas non plus la même instruction ni la même tactique. Quoi qu'ils n'eussent pas d'armes défensives, et que leurs lances fussent extrêmement courtes, ils firent cependant des prodiges de valeur. Plusieurs saisirent et même rompirent les longues lances des Grecs.

Enfin, ils s'affaiblirent et commencèrent à lâcher prise. Le désordre se mit aussitôt dans toute l'infanterie persane.

Mardonius, qui, peu de temps auparavant croyoit poursuivre un ennemi hors d'état de lui résister, fut désespéré en voyant la chance

tourner aussi défavorablement. S'il eût ordonné sur-le-champ la retraite, sans donte il eût évité une perte considérable, car son infanterie eût été bientôt en sûreté dans la plaine, sous la protection de la nombreuse cavalerie. Mais peut-être désiroit-il une victoire prompte et signalée; peut-être que sa fortune, sa vie même et le sort de toute sa famille en dépendoient. Son armée étoit d'ailleurs trop nombreuse pour subsister long-temps dans un pays étroit et montagneux, lorsqu'il n'étoit pas maître de la mer.

Dans cette crise il se décida à frapper le coup décisif. A la tête d'un corps de cavalerie d'élite, il s'empessa de soutenir et de rallier son infanterie. Malgré le désavantage du terrain, il arrêta la marche de la phalange lacédémone, par une charge vigoureuse

et bien conduite; mais il ne put entamer ces troupes bien disciplinées. Après avoir perdu plusieurs de ses plus braves officiers et quantité de soldats, il reçut lui-même une blessure mortelle. Cet accident fut le signal de la fuite de toute son armée; car dans les troupes asiatiques, la jalouse du despotisme ne permettant pas cette hiérarchie de grades et de pouvoirs, qui en Europe contribue si fort à maintenir l'ordre malgré tous les événemens, la mort du commandant en chef ne manque jamais de répandre une confusion irréparable et de ruiner l'entreprise entière.

On dit qu'Artabaze, qui avoit le commandement en second, n'étoit pas d'accord avec Mardonius sur le plan de campagne, et qu'il n'étoit pas présent à la bataille<sup>1</sup>. Dès qu'il

<sup>1</sup> Rollin est généralement exact; mais je ne

ent appris que l'infanterie perse étoit en pleine déroute, il se retira vers la Phocide avec quarante mille hommes qui étoient sous ses ordres.

Tandis que les Lacédémoniens et les Tégéates étoient victorieux dans les montagnes, les Athéniens battoient les Béotiens dans la plaine.

Les Lacédémoniens et les Tégéates, encouragés par le succès, bravèrent tous les efforts de la cavalerie des Perses, et s'avancèrent jusqu'au camp retranché, où la plus grande partie des ennemis s'étoient réfugiés, où tous les effets précieux de l'armée étoient déposés. Ils essayèrent de le prendre d'assaut. Mais les Spartiates n'entendoient rien à l'art des sièges. Ils firent des pertes

vois pas où il a appris qu'Artabaze se soit distingué à la bataille de Platée par des prodiges de valeur. Hérodote et Diodore disent seulement qu'il dirigea la retraite.

(Note de l'Auteur.)

inutiles jusqu'à l'arrivée des Athéniens.

Enfin, les retranchemens furent enfoncés ; on fit un affreux carnage des ennemis. On assure que de deux cent soixante mille hommes qui composoient l'armée perse , sans compter ceux qui firent leur retraite avec Artabaze, trois mille seulement survécurent.

Artabaze lui-même à la tête de ses quarante mille hommes , craignoit tellement d'être coupé dans sa marche vers l'Hellespont, que pour empêcher les nations dont il traversoit le territoire de rien entreprendre contre lui , il eut soin de publier que son corps étoit seulement l'avant-garde de la grande armée qui le suivoit, sous les ordres de Mardonius.

Les Grecs rassasiés de carnage et n'ayant plus d'ennemis à combattre,

se mirent à piller le camp des Perses. Le butin étoit considérable. Le commandant en chef défendit , sous des peines sévères , à qui que ce fût de s'en attribuer la moindre part ; il ordonna qu'on fît une masse de tous les objets précieux qu'on pourroit rassembler, afin d'en régler ensuite le partage.

On plaça toutes ces richesses sous la garde des Hilotes. La dixième partie du butin fut mise à part pour être offerte aux dieux ; le reste des déponilles fut partagé entre ceux qui avoient combattu.

On avoit trouvé dans la tente de Mardonius les meubles et les ustensiles les plus riches. La plupart de ses esclaves avoient échappé au carnage. Pausanias, après avoir admiré quelque temps ces objets nouveaux pour les Grecs , donna ordre aux esclaves de lui préparer un sou-

per avec la même somptuosité et dans le même genre qu'ils l'auroient préparé pour Mardonius, s'il eût encore existé. Ce souper fut servi avec le plus grand faste. On admirroit un buffet tout rempli d'or et d'argenterie : la table étoit couverte avec une élégance exquise.

Pausanias fit apporter son brouet noir, mets ordinaire des Spartiates, auprès de ce repas splendide, puis ayant appellé les principaux officiers grecs : J'ai désiré, leur dit-il, vous faire voir l'extravagance de ce général Perse. Faisant chez lui la bonne chère que vous voyez, il venoit nous enlever nos chétives rations.

On s'occupa ensuite d'enterrer les morts. Chaque nation plaça les siens dans un endroit séparé, et les recouvrit d'un monceau de terre.

Cette cérémonie solennelle étant

terminée, il s'éléva entre les Athéniens et les Lacédémoniens, une discussion dangereuse sur la question de savoir à qui appartenloit le prix de la valeur. Les Corinthiens surent arrêter le cours de ces divisions funestes, en se portant comme médiateurs, et en proposant aux deux nations jalouses de renoncer au prix, et de l'adjuger à quelqu'autre peuple. Ils désignèrent les Platéens comme l'ayant mérité.

En effet, ce peuple qui habitoit l'intérieur des terres, n'avoit pas dédaigné de servir à bord de la flotte, et dans cette dernière campagne il s'étoit signalé par un courage intrépide. Les historiens ne nous ont pas conservé le souvenir de ce qu'ils firent dans la journée de Platée. Mais il est probable qu'ils combattirent avec les Athéniens sous les ordres d'Aristide,

Leur république avoit trop peu d'importance pour exciter la jalousie.

La bataille de Platée eut lieu, dit-on, le 22 septembre. <sup>1</sup> La saison n'étoit pas encore avancée pour ne pas permettre de tirer vengeance de ceux des Grecs qui avoient suivi les bannières de la Perse. Il fut arrêté qu'on marcheroit contre Thèbes, et qu'on demanderoit la remise de Timégénide et Attaginus, chefs de la faction qui s'étoit liguée avec l'ennemi.

Les Thébains refusèrent de livrer ces deux hommes. En conséquence, leur territoire fut pillé pendant vingt jours. Timégénide alors redoutant la colère du peuple, proposa aux Thébains d'offrir aux Grecs le paiement d'une contribution, disant que si ces arrangements raisonnables

\* L'an 479 avant J. C.

étoient refusés, Attaginus et lui iroient se livrer d'eux-mêmes à l'ennemi, plutôt que d'être l'occasion ou le prétexte de la destruction de leur patrie.

Cette offre fut acceptée par l'assemblée du peuple; mais la nuit suivante, Attaginus prit la fuite, laissant sa famille et son associé Timégénide en proie à la rage des Thébains. Ses enfans furent aussitôt livrés au commandant en chef des confédérés.

Mais le prince spartiate sachant faire une distinction entre le père criminel et ses enfans innocens, renvoya ceux-ci sans leur faire de mal. Il demanda Timégénide et plusieurs des principaux citoyens, qui lui furent livrés. Pausanias retint ces ôtages, jusqu'à l'époque du licenciement de l'armée. Alors il les conduisit à Corinthe, où il les

Bientôt après on apprit avec certitude la déroute complète de l'armée des Perses en Béotie. Les Péloponnésiens proposèrent de conquérir pour la Grèce, les établissements ioniens en Asie, et de s'emparer de toutes les places maritimes ; mais les Athéniens s'opposèrent à cette mesure violente. Ils représentèrent avec énergie, qu'il n'appartenoit pas aux Péloponnésiens de s'immiscer dans ce qui concerneoit les colonies athéniennes.

La saison étoit d'ailleurs trop avancée pour rien entreprendre contre l'Ionie. L'Hellespont, plus éloigné du centre des forces de l'empire persan, étoit ouvert aux entreprises par mer. La flotte se dirigea de ce côté. On se proposoit de détruire le pont de bateaux que l'on croyoit encore subsistant et protégé par une garnison ; mais il avoit déjà

cédé à l'impétuosité des vents et des courans.

L'hiver s'approchoit. Léotychides retourna en Grèce avec les Péloponnésiens. Xantippe, avec ses troupes athéniennes, entreprit de conquérir la Chersonnèse, colonie athénienne, où les Grecs étoient encore nombreux.

Les Perses attaqués de toutes parts, concentrèrent leurs forces à Sestos. Après une défense opiniâtre, étant pressés par la famine, ils firent leur retraite en bon ordre, et les habitans grecs ouvrirent avec joie leurs portes aux Athéniens.

Le roi de Perse étoit resté à Sardes ; il vit arriver les tristes débris de son armée de Mycale, et reçut la déplorable nouvelle de l'échec encore plus funeste qu'il avoit essuyé en Grèce. Il partit peu de temps après pour Suze, après avoir donné l'ordre de

brûler tous les temples grecs qui se trouvoient dans ses provinces. Il supposoit que le dieu de son pays étoit offensé de ce qu'il avoit si long-temps souffert ces divinités étrangères; ou bien il vouloit se rendre agréable à ses sujets, en ordonnant ce sacrifice aux préjugés de la religion des mages.

Telle fut la fin de l'expédition de Xerxès et de cette guerre appelée persique ou médique par les historiens, après deux campagnes qui acquirent à la Grèce une gloire prodigieuse; campagnes qui, par elles-mêmes et par leurs conséquences, sont peut-être les plus remarquables et les plus importantes dans les annales du genre humain.

*Fin du Tome second*



## T A B L E DES MATIÈRES.

**CHAP. VII.** *Notice sur les pays qui ont eu des intérêts politiques avec la Grèce, tels que la Lydie, la Scythie, l'Assyrie et la Perse. . . . .* Pag. 5

**CHAP. VIII.** *Continuation de l'Histoire de la Grèce pendant le règne de Darius. . . . .* 45

**CHAP. IX.** *De la Grèce depuis l'avènement de Xerxès au trône de Perse, jusqu'à la fin de la première campagne de l'expédition de ce monarque. . . . .* 92

**CHAP. X.** *De la Grèce depuis la bataille de Salamine jusqu'à la fin de la guerre perse. . . . .* 111





151301

57

**XIX**

